

ÉLARGIR UNIR APPROFONDIR
CONGRÈS DE LA SOLIDARITÉ 2015

Création : Comm'sa
Mise en page : EPO
Impression : Imprimerie EPO
Lange Pastoorstraat 25-27
2600 Anvers (Belgique)
Tél. : + 32 (0)3 239 61 29

© Éditions du PTB
Bd M. Lemonnier 171
1000 Bruxelles
Belgique

Tél. : + 32 (0)2 504 01 10
Fax : + 32 (0)2 504 01 41

E-mail : ptb@ptb.be
Site : ptb.be
13 juin 2015

Éd. resp. : Marie-Rose Eligius, bd M. Lemonnier 171, 1000 Bruxelles, Belgique



ÉLARGIR
UNIR
APPROFONDIR

CONGRÈS DE LA SOLIDARITÉ 2015

TABLE DES MATIÈRES

ÉLARGIR – UNIR – APPROFONDIR 10

TROIS MOTS CLÉS 11

SOUVENT À CONTRE-COURANT, TOUJOURS GÉNÉREUSEMENT À GAUCHE 13

1. LES TEMPS CHANGENT 15

INTRODUCTION 17

1. **UNE RÉPONSE SOCIALE À UNE CRISE ÉCONOMIQUE PROFONDE 20**
 - 1.1. Les bulles d'illusions éclatent **20**
 - 1.2. L'excès d'offre bute sur le manque de demande **23**
 - 1.3. Soigner la maladie par des saignées comme au Moyen Âge **25**
 - 1.4. Qu'est-ce qui nous attend ? **29**
 - 1.5. La crise et l'Union européenne **31**
 - 1.6. Programmes d'investissements sociaux et changement profond de société **35**
2. **UNE POLITIQUE DE PAIX ACTIVE CONTRE LES MENACES DE GUERRE TOUJOURS PLUS GRANDES 38**
 - 2.1. De nouveaux rapports de forces **38**
 - 2.2. La place particulière de la Chine comme puissance montante **40**
 - 2.3. Les pays émergents contestent l'hégémonie des États-Unis **44**
 - 2.4. Réalité et fiction à propos du déclin des États-Unis **46**
 - 2.5. Le danger de guerre augmente **48**
 - 2.6. Une politique de paix active **52**
3. **LA LUTTE POUR LES DROITS DÉMOCRATIQUES 54**
 - 3.1. Les droits sociaux et démocratiques : résultats de l'action collective **54**
 - 3.2. L'attaque contre les syndicats **56**
 - 3.3. Justice de classe **59**
 - 3.4. Big Brother contre le droit à la vie privée **60**
 - 3.5. Une guerre contre le droit international et contre le droit tout court **63**
 - 3.6. Diviser pour régner : discrimination, racisme et extrême droite **65**
 - 3.7. Les droits démocratiques comme tremplin **69**
4. **CHANGER MAINTENANT, AVANT QUE LE CLIMAT NE CHANGE TOUT 70**
 - 4.1. Les faits sont incontestables **71**
 - 4.2. La tâche est claire **72**
 - 4.3. La société humaine est confrontée à des choix importants **75**
 - 4.4. Le combat social et le combat écologique se rejoignent **78**

2. AMBITIONS POSITIVES 81

1. **LA STRATÉGIE DU CHANGEMENT 83**
 - 1.1. Parti de la classe des travailleurs **83**
 - 1.2. Parti de la jeunesse **89**
 - 1.3. Parti de convergence progressiste **98**
 - 1.4. Une lutte culturelle au sens large **101**
 - 1.5. La lutte sociale et les représentants du peuple **107**
2. **AMBITION CONTRE ROUTINE 113**
 - 2.1. Des maux de croissance **113**
 - 2.2. Réfléchir de façon stratégique **116**
 - 2.3. Une solide colonne vertébrale **119**
 - 2.4. Les femmes **122**
 - 2.5. Les Diables rouges de la politique : une équipe bilingue et nationale **128**
 - 2.6. Se former pour comprendre et agir en connaissance de cause **132**
3. **UN PARTI À NUL AUTRE PAREIL 136**
 - 3.1. Un parti de membres actifs **136**
 - 3.2. Un parti communiste de notre temps **144**
 - 3.3. Une riche histoire sociale **146**

3. SOCIALISME 2.0 167

1. **CHANGEMENT DE PARADIGME : UN MONDE À DIMENSION HUMAINE 169**
2. **UN AUTRE MONDE EST NÉCESSAIRE ET POSSIBLE 173**
 - 2.1. Vivre en société, c'est vivre avec les autres **173**
 - 2.2. La production comme base de la société **175**
 - 2.3. L'action humaine est la force motrice de l'histoire **176**
3. **SOCIALISATION DES LEVIERS ÉCONOMIQUES 179**
 - 3.1. Les secteurs clés aux mains de la collectivité **179**
 - 3.2. Des secteurs publics pour garantir les droits fondamentaux **181**
 - 3.3. Patrimoine, savoir et développement communs **183**
4. **DÉVELOPPEMENT PLANIFIÉ 185**
 - 4.1. Besoins humains comme moteur de l'économie **185**
 - 4.2. Planifier le ménage collectif **186**
 - 4.3. Libérer la planification de l'emprise de la propriété privée et de la soif de profit **187**
 - 4.4. Une planification performante et participative **189**
 - 4.5. Innovation, créativité et diversification **190**
 - 4.6. La base technologique de la planification **193**
5. **UN MODÈLE DURABLE DE SOCIÉTÉ 196**
 - 5.1. Travail et nature : les deux sources de richesse **196**
 - 5.2. Une autre croissance **198**
 - 5.3. Une économie durable **202**

6. **PARTICIPATION ACTIVE AU POUVOIR 204**
 - 6.1. Le pouvoir au peuple **204**
 - 6.2. Réduction du temps de travail comme garantie d'un large développement **205**
 - 6.3. Une vie démocratique riche **206**
 - 6.4. Démocratie directe et représentative **208**
 - 6.5. Séparation des pouvoirs **210**
 - 6.6. Un État de droit **213**
7. **DROITS FONDAMENTAUX ET LIBERTÉS 214**
 - 7.1. Trois générations de droits de l'homme **214**
 - 7.2. Droits fondamentaux et libertés **216**
8. **INTERNATIONALISME, SOLIDARITÉ ET PAIX 224**
 - 8.1. Internationalisme **224**
 - 8.2. Une politique de solidarité internationale et de paix **225**
9. **UN RICHE ÉPANOUISSEMENT CULTUREL 228**
 - 9.1. La solidarité est un pilier du développement humain **228**
 - 9.2. Un large processus de lutte culturelle et d'idées nouvelles **229**
 - 9.3. Une culture renouvelée et progressiste **231**
10. **LE SOCIALISME 2.0 N'EST QU'UN DÉBUT, SUR UNE NOUVELLE BASE 236**

ANNEXE : LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ BELGE 237

ANNEXE : LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ BELGE 239

1. **POURQUOI ANALYSER LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ ? 239**
2. **LA STRUCTURE SOCIALE DE NOTRE PAYS 240**
 - 2.1. Généralités **240**
 - 2.2. Les classes dans la société **241**
 - 2.3. La classe dirigeante **242**
 - 2.4. La classe des travailleurs **245**
3. **LA CLASSE DES TRAVAILLEURS ET SES ALLIÉS 250**
 - 3.1. Une vision globale de la classe des travailleurs **250**
 - 3.2. La classe des travailleurs et ses alliés dans la classe moyenne indépendante **252**
 - 3.3. Des alliés particuliers : jeunes, étudiants, intellectuels et artistes **254**

ÉLARGIR
UNIR
APPROFONDIR

ÉLARGIR – UNIR – APPROFONDIR*

Le Congrès de la solidarité a élu aujourd’hui un nouveau Conseil national. Il compte beaucoup de jeunes camarades qui veulent continuer à faire avancer le parti dans le paysage politique de notre pays. Une nouvelle équipe pour mettre en pratique les orientations de ce Congrès de la solidarité. Car c’est une marque de fabrique unique de notre parti. Nous avons d’abord discuté sur le fond. Où voulons-nous aller ? Quels sont nos points faibles ? Quels sont nos points forts ? Ensuite, pendant ce congrès, nous avons tracé ensemble la direction à suivre. Pour élire finalement une équipe qui mettra cette orientation en pratique.

Ce travail de fond a été très intense. Un processus démocratique très riche, qui a demandé du temps et qui a pris presque un an. Les sections et les groupes de base du parti ont d’abord élu 556 délégués pour ce congrès, dont 63 % de néerlandophones et 37 % de francophones. Ils ont reçu les premiers projets des trois textes de base, élaborés il y a un an, et ont introduit pas moins de 921 pages d’amendements. Un travail de titan a été fourni pour les traiter en profondeur, puis pour centraliser les questions les plus importantes à débattre. Ces questions ont été présentées une première fois dans 37 commissions réunies dans tout le pays. 415 délégués ont pris part aux débats et aux votes en commission. Le résultat de tout ce travail est revenu au Bureau du congrès, qui a enrichi et modifié en profondeur les projets de textes, sur base des amendements, des débats et des votes. Tous les délégués ont reçu une deuxième version, qui a finalement été soumise aux deux sessions plénières du congrès. À ces sessions plénières ont eu lieu les derniers débats et le vote sur les textes présentés aujourd’hui. Ce processus démocratique intense fait de nos textes de congrès une œuvre collective, un travail qui reflète la richesse de nos membres et de notre activité à la base.

* Discours de clôture de Peter Mertens à la deuxième session plénière du Congrès de la solidarité.

Trois mots clés

Élargir - unir - approfondir sont les trois mots clés de ce congrès. Ils reviennent dans les différentes parties de ce texte.

Dans la première partie, nous cherchons à comprendre l'époque et la situation actuelles. Sous le titre *Les Temps changent*, nous abordons cinq thèmes : progrès social, démocratie, culture, écologie et paix. Aujourd'hui, le parti est surtout connu pour ses interventions sur les thèmes socio-économiques. Dans les quartiers, sur les lieux de travail, dans la lutte sociale et avec le service d'études, nous nous sommes construits une solide réputation dans ce domaine. Nous voulons bien sûr conserver ces atouts. Mais élargir signifie que, dans les années qui viennent, nous voulons nous profiler davantage sur ces autres axes aussi. Pendant ce congrès, nous avons consacré une grande attention à la question écologique. Pour nous, l'environnement est une question de société cruciale, trop importante que pour l'abandonner au marché. Nous voulons donner un signal clair : nous pensons que la lutte sociale et la lutte écologique vont de pair, sur base d'une même conception émancipatrice de la société. Nous avons symbolisé cette préoccupation dans notre nouveau logo en associant une flèche verte à notre couleur rouge de base. Ensuite, nous voulons nous investir plus activement dans la défense des droits démocratiques – pensez, par exemple, aux droits syndicaux, ou à la lutte pour le respect de la vie privée, ou contre le racisme. Une politique active pour la paix est un axe que nous voulons développer aussi à l'avenir. Élargir veut dire aborder plus de thèmes qu'aujourd'hui. Unir veut dire que nous voulons relier les différents thèmes les uns aux autres, dans une lutte commune contre le système du profit. Approfondir veut dire regarder plus loin, ouvrir les fenêtres sur le monde et faire du progrès social, de la démocratie, de la culture, de l'écologie et de la paix aussi un débat de société.

Dans la deuxième partie de notre Congrès de la solidarité, nous définissons les orientations pour les années à venir. Optimistes que nous sommes, nous proposons sous le titre *Ambitions positives* de développer des projets ambitieux, de penser hors des sentiers battus et de développer beaucoup plus de créativité. Nous voulons ainsi élargir et devenir un

parti de la classe des travailleurs au sens large, dans toute sa diversité, avec toutes ses nuances et ses différentes composantes. Oui, il y a encore beaucoup de travail dans ce domaine. Aux commissions du congrès, nous avons également pris le temps de voir comment devenir un parti de la jeunesse, le moteur de ce 21^e siècle en plein changement. Nous nous sommes donné cet objectif crucial pour l'avenir. Élargir, c'est aussi prêter attention à des groupes spécifiques de la société, comme les intellectuels, les artistes, les étudiants, mais aussi les femmes et les gens issus de l'immigration. Pendant nos discussions, nous avons accordé beaucoup d'attention à la place des femmes dans le parti et la manière de l'améliorer. Ces débats ont rendu possible l'élection au nouveau Conseil national de nombreuses jeunes femmes pleines de talents. Élargir veut dire, enfin, que notre politique s'adresse aussi à de larges couches de la classe moyenne indépendante. C'est nouveau pour nous, mais ce n'en est pas moins stratégique. Unir veut dire, dans cette partie, que nous recherchons une alliance progressiste, une convergence progressiste entre tous ces groupes et ces composantes de la société. Quand nous parlons d'approfondir, nous voulons en premier lieu parler de notre identité, notre colonne vertébrale, notre formation. Mais aussi de la nécessité d'une prise de conscience culturelle et d'un large débat d'idées et de société. Notre deuxième partie porte sur tous ces enjeux.

Dans la dernière partie, nous partons à la recherche d'un changement de paradigme, d'un autre regard sur le monde, sur les gens et la nature. C'est notre vision du monde et nous l'intitulons *socialisme 2.0*. Dans ce contexte, élargir c'est avoir une vision large du socialisme au 21^e siècle, en prêtant attention à l'humanité, à l'économie, à l'écologie, à la démocratie, à l'internationalisme et à l'épanouissement culturel. Les thèmes de la première partie reviennent, non plus renversés la tête en bas, mais remis les pieds sur terre. Unir signifie ici que notre conception de la société forme un tout. Ce n'est pas un regard uniquement économique, pas plus qu'un regard essentiellement culturel ou écologique. Approfondir veut dire que nous voulons engager le débat sur une société qui ne tourne plus dans le sens du profit, mais dans le sens de l'humain, dans le respect de la nature. Ce sont les enjeux auxquels nous consacrons notre troisième partie.

Souvent à contre-courant, toujours généreusement à gauche

Vous avez élu aujourd’hui un nouveau Conseil national. Et c’est donc le moment aussi de remercier le Conseil national sortant d’avoir, en équipe, parcouru ce chemin du Congrès du renouveau (2008) au Congrès de la solidarité (2015). C’était un honneur de pouvoir travailler avec vous et nous avons fait un long chemin ensemble.

L’équipe élue au Congrès du renouveau a été confrontée dès la fin de 2008 à la crise bancaire et, l’année suivante, à la plus longue crise politique institutionnelle de notre pays. Nous avons voulu alors surtout faire émerger le PTB, comme parti politique adulte dans notre pays. Le parti a grandi, passant de 2 885 membres en 2008 à près de 10 000 aujourd’hui, soit un triplement des effectifs. Le parti compte aujourd’hui beaucoup plus de sections et de groupes de base, y compris dans le monde du travail. Les directions des provinces et des départements ont été renouvelées et rajeunies. Le service d’études a continué à se développer. Il est devenu un atout du renouveau de notre parti, grâce à des dossiers solides sur la fiscalité, l’énergie, les soins de santé, les pensions, la crise européenne...

La période écoulée a aussi été une période de turbulences sociales. Les syndicats et les milieux associatifs ont été sous pression. Le PTB a consacré toute son énergie à soutenir la lutte sociale. En 2010 et 2011, mais aussi plus récemment dans les grands mouvements de lutte de la fin 2014 contre la politique de choc du gouvernement de droite.

Lors des élections communales de 2012, le PTB a connu sa première percée électorale à Liège et à Anvers, avec respectivement 7,5 et 8 % des voix. Au total, le parti a obtenu 52 élus locaux. Sur cette lancée, un an et demi plus tard, en juin 2014, nous avons obtenu, pour la première fois de notre existence, deux députés fédéraux. De même que deux élus au Parlement wallon et même quatre au Parlement de la Région de Bruxelles-Capitale. Depuis le Congrès du renouveau, le parti est passé de 50 000 voix en 2007 à 250 000 en 2014. C’est cinq fois plus. Cette dynamique se ressent aussi chaque année à ManiFiesta, la fête de la solidarité que nous organisons

depuis 2010 avec notre magazine *Solidaire* et avec Médecine pour le Peuple. ManiFiesta est le symbole de l'enthousiasme, de la solidarité et de l'optimisme que notre parti fait rayonner.

C'est le même esprit et la même dynamique que nous avons sentis pendant notre congrès. L'équipe nationale de football de notre pays existe sous un seul nom : Diables rouges en français, Rode Duivels en néerlandais. De la même manière, le PTB est un seul parti, actif dans toutes les Régions, tant en Wallonie et à Bruxelles qu'en Flandre. Les 556 délégués présents aujourd'hui dans la salle viennent de l'ensemble du pays et ne se laissent pas diviser. Nous sommes les Diables rouges de la politique, souvent à contre-courant, mais toujours décomplexés, positifs et généreusement à gauche.

Peter Mertens

1.

LES TEMPS CHANGENT

Introduction

1. **Une réponse sociale à une crise économique profonde**
2. **Une politique de paix active contre les menaces de guerre toujours plus grandes**
3. **La lutte pour les droits démocratiques**
4. **Changer maintenant, avant que le climat ne change tout**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 17

1. **UNE RÉPONSE SOCIALE À UNE CRISE ÉCONOMIQUE PROFONDE 20**
 - 1.1. Les bulles d'illusions éclatent 20
 - 1.2. L'excès d'offre bute sur le manque de demande 23
 - 1.3. Soigner la maladie par des saignées comme au Moyen Âge 25
 - 1.4. Qu'est-ce qui nous attend ? 29
 - 1.5. La crise et l'Union européenne 31
 - 1.6. Programmes d'investissements sociaux et changement profond de société 35
2. **UNE POLITIQUE DE PAIX ACTIVE CONTRE LES MENACES DE GUERRE TOUJOURS PLUS GRANDES 38**
 - 2.1. De nouveaux rapports de forces 38
 - 2.2. La place particulière de la Chine comme puissance montante 40
 - 2.3. Les pays émergents contestent l'hégémonie des États-Unis 44
 - 2.4. Réalité et fiction à propos du déclin des États-Unis 46
 - 2.5. Le danger de guerre augmente 48
 - 2.6. Une politique de paix active 52
3. **LA LUTTE POUR LES DROITS DÉMOCRATIQUES 54**
 - 3.1. Les droits sociaux et démocratiques : résultats de l'action collective 54
 - 3.2. L'attaque contre les syndicats 56
 - 3.3. Justice de classe 59
 - 3.4. Big Brother contre le droit à la vie privée 60
 - 3.5. Une guerre contre le droit international et contre le droit tout court 63
 - 3.6. Diviser pour régner : discrimination, racisme et extrême droite 65
 - 3.7. Les droits démocratiques comme tremplin 69
4. **CHANGER MAINTENANT, AVANT QUE LE CLIMAT NE CHANGE TOUT 70**
 - 4.1. Les faits sont incontestables 71
 - 4.2. La tâche est claire 72
 - 4.3. La société humaine est confrontée à des choix importants 75
 - 4.4. Le combat social et le combat écologique se rejoignent 78

INTRODUCTION

A-t-on parlé de « responsabilisation » quand les banques se sont cassé la gueule, a-t-on exigé qu'elles se débrouillent seules ? A-t-on obligé les banquiers à suivre des formations à Actiris ou au Forem pour valider leur compétence ? A-t-on évoqué des condamnations à des peines de travail d'intérêt général ? Il s'agissait pourtant de gens qui avaient amené la société au bord du gouffre.

Tout le monde connaît la réponse. On ne leur a rien demandé. Au contraire, on leur a donné de l'argent. Beaucoup d'argent. Les banquiers européens ont reçu une injection de 1 600 milliards d'euros pour s'en sortir. Ils sont devenus les plus gros bénéficiaires d'allocations du continent. Dans notre pays, les allocataires sociaux se voient imposer de plus en plus de conditions. Il faut être disponible, suivre des cours et surtout ne pas faire le difficile. Et celui qui ne respecte pas les conditions est sanctionné.

Pour une classe sociale, il y a peu de soutien, beaucoup de conditions et des sanctions sévères. Pour une autre classe sociale, il y a un énorme soutien, sans conditions ni sanctions. Oui, nous vivons dans un pays avec deux démocraties. Et il ne s'agit pas des démocraties du nord et du sud du pays. C'est une démocratie pour ceux qui ont beaucoup d'argent, et une autre démocratie pour ceux qui n'en ont pas. Le mur entre les deux s'élève de plus en plus.

Le capitalisme a mis le monde à l'envers. Des emplois temporaires au lieu d'emplois stables, l'insécurité au lieu de la sécurité, des dividendes au lieu d'investissements, le profit maximum au lieu d'une politique durable de l'environnement, la guerre au lieu de la paix, et une petite oligarchie privilégiée au lieu de droits démocratiques pour la majorité. C'est vraiment le monde à l'envers. La seule chose à faire, c'est de le remettre à l'endroit. Et nous allons devoir le faire nous-mêmes, en sensibilisant les gens, en les organisant et en les mobilisant.

Avec une arrogance incroyable, l'establishment¹ profite de cette crise pour renforcer encore son pouvoir et démanteler à un rythme accéléré les droits acquis par des années de lutte et de pression internationale. Tout est menacé. Que ce soit les droits individuels (le droit de vivre, le droit d'association, la liberté d'expression, la liberté du culte), les droits sociaux (le droit au travail, au logement, à la sécurité sociale), les droits des peuples (l'indépendance, la souveraineté² nationale et le développement durable), le droit au patrimoine commun (l'atmosphère, les mers et les océans, la biodiversité, que nous considérons comme biens collectifs de l'humanité).

Il ne s'agit donc pas seulement d'une crise économique, mais d'une crise du système, dont les conséquences sur les plans social, démocratique et écologique sont catastrophiques. Les rapports de forces dans le monde ont été fortement bouleversés et la configuration nouvelle apporte de nouveaux dangers de guerre au niveau régional comme mondial. Il ne s'agit pas d'un petit détail par ci ou par là. Il s'agit de l'avenir de l'humanité et de la planète. Pour répondre à ce défi, nous avons besoin d'un véritable changement de paradigme³. Et d'une autre société. Pas une utopie ou un rêve romantique, mais une réponse indispensable aux défis d'aujourd'hui.

Abroger l'esclavage était « impossible ». Jusqu'à ce que les Français le réalisent, après la Révolution française. Interdire le travail des enfants était « impossible », jusqu'à ce que le mouvement ouvrier de ce pays dise « ça suffit » et sorte les enfants des mines et des usines textiles. Vaincre l'apartheid était « impossible », jusqu'à ce que l'ANC abolisse la ségrégation

-
- 1 Establishment : terme qui désigne une minorité sociale qui exerce un fort contrôle sur la société en fonctionnant sur la base de pouvoirs établis. Ce sont les décideurs politiques, économiques, culturels qui pilotent les principales organisations publiques et privées d'un pays, dans leur intérêt et selon leurs conceptions.
 - 2 Souveraineté : un État est souverain lorsqu'il exerce le pouvoir politique en toute autonomie, sans ingérence étrangère. Lorsque la volonté du peuple forme le socle du pouvoir politique, on parle de souveraineté populaire.
 - 3 Changement de paradigme : changement du modèle de représentation du monde et du cadre de pensée avec lequel on analyse la réalité.

raciale en Afrique du Sud. Rien n'est impossible. À nous d'élaborer notre projet, notre plan, notre propre discours.

Dans cette première partie, nous examinons le changement de situation dans quatre domaines :

1. Une réponse sociale à une crise économique profonde.
2. Une politique de paix active contre les menaces de guerre toujours plus grandes.
3. La lutte pour les droits démocratiques.
4. Changer maintenant, avant que le climat ne change tout.

1. UNE RÉPONSE SOCIALE À UNE CRISE ÉCONOMIQUE PROFONDE

1.1. Les bulles d'illusions éclatent

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe et l'Amérique du Nord ont connu une période de croissance relativement stable. En Europe, la reconstruction était prioritaire. Les États-Unis ont offert leur aide avec le *plan Marshall*⁴. Ce plan a stimulé aussi les exportations américaines. En même temps, le plan devait renforcer le capitalisme en Europe contre « la menace communiste ». En effet, ce communisme avait permis au monde du travail de passer à l'offensive et d'arracher à la classe dirigeante de nouveaux droits et un certain progrès social. L'industrie militaire a aussi fait tourner l'économie dans un monde marqué par le conflit entre deux grands blocs. Les travailleurs ont connu plus de bien-être parce que les salaires ont augmenté avec la productivité. Ce qui a amené l'illusion que le capitalisme pouvait dorénavant être géré sans crise.

Mais quand en 1973 le prix du pétrole a quadruplé, l'économie mondiale est entrée en crise. Le système s'est enfoncé dans le phénomène de surcapacité : on ne peut produire plus que ce que les gens peuvent acheter. On a très vite compris que ce n'était pas une faiblesse conjoncturelle passagère, mais un déséquilibre structurel entre la capacité de production des entreprises et le pouvoir d'achat de la population. Des usines ont fermé, des travailleurs ont été licenciés, le chômage a fortement augmenté.

4 Le 5 juin 1947, le secrétaire d'État américain, le général G. Marshall, a présenté à l'université de Harvard un plan de reconstruction pour l'Europe. Le titre officiel en était European Recovery Program, mais l'histoire en a conservé la mémoire sous le nom de plan Marshall. Ce plan poursuivait quatre objectifs stratégiques : (a) Rendre les économies européennes dépendantes de l'économie américaine. (b) Semer la zizanie dans la Fédération syndicale mondiale, la CGT française et la CGIL italienne. (c) Lutter contre le communisme. (d) Être le fer de lance de la défense du libre marché.

Lorsque la crise de surproduction a frappé à la porte en 1973, la réaction a été assez molle. On s'est dit que ça passerait, que c'était une faiblesse conjoncturelle, que c'était dû au prix du pétrole. Mais cela a empiré et à partir de 1978, on a durement restructuré. Chez nous, il y a eu des fermetures et des licenciements massifs dans les cinq « secteurs nationaux » : mines, sidérurgie, construction navale, verre et textile. Le nombre de chômeurs en Belgique est passé en dix ans de 100 000 à 600 000 ; et c'est la Wallonie qui a été la plus touchée.

Le deuxième choc pétrolier de 1979 a marqué le coup d'envoi d'un tournant radical. La thérapie de choc de l'*École de Chicago* de Milton Friedman a reçu le nom de néolibéralisme. Le dictateur Pinochet l'avait testée au Chili, mais c'est l'offensive du duo Reagan-Thatcher qui l'a imposée au monde entier. À la chute des profits, la classe dirigeante a répondu par une politique néolibérale agressive. La vague de libéralisation⁵ aux États-Unis est devenue le modèle mondial de la compétitivité. Les gouvernements européens ont répondu par l'unification européenne à la demande des plus grands monopoles d'Europe. Ce qui a été la base de la création de l'Union européenne, du traité de Maastricht et de l'instauration de l'euro.

Un raz-de-marée de privatisations⁶ a déferlé sur le secteur public, le secteur privé a fait main basse sur des monopoles d'État (télécommunications, chemins de fer, services postaux...), la flexibilité est devenue la formule magique du marché de l'emploi. Les salaires ont été comprimés et les impôts pour les entreprises et les riches ont diminué. La « Stratégie de Lisbonne 2010 » a marqué le point d'orgue de la compétition avec les États-Unis. L'objectif était une flexibilité maximale et une réforme des pensions, ainsi qu'une libéralisation poussée du secteur financier. On a façonné l'Europe sur le modèle américain de compétitivité.

5 Libéralisation : mesures législatives par lesquelles on ouvre un secteur économique déterminé à la concurrence entre entreprises. En Belgique, on a libéralisé dans les années 90 les secteurs de l'énergie et des télécommunications.

6 Privatisation : mesures par lesquelles des entreprises publiques sont transformées en tout ou en partie en entreprises privées. Les deux mesures mettent sous contrôle du capital privé des parties de la société de plus en plus grandes et d'importance vitale.

Cette politique a conduit à une gigantesque redistribution : les revenus du capital ont grimpé au détriment des revenus du travail. Les riches sont devenus spectaculairement plus riches encore et se sont lancés dans des investissements à risque, dans des paradis fiscaux et des fonds de spéculation. Le monde de la finance a obtenu un pouvoir sans partage. La technologie financière de pointe a inondé le monde de nouveaux produits et de nouveaux acteurs. La mondialisation et la libéralisation ont brisé toutes les barrières et ont donné toute liberté aux spéculateurs et aux gestionnaires de risques. Le capital qui ne pouvait être investi dans l'industrie avec une rentabilité suffisante a trouvé le chemin de nouveaux instruments financiers à haut risque dans un marché totalement dérégulé. Les spéculateurs, les requins de la finance et les actionnaires du monde des banques et de la finance n'avaient d'autre limite que le ciel. On a vu arriver aussi de nouveaux vampires financiers, appelés *hedge funds*⁷ et *private equity funds*⁸, dont la spécialité est de pomper l'argent des secteurs industriels.

Les réformes fiscales de Reagan et Thatcher ont fourni le carburant de ces nouveaux circuits. Les riches ont reçu des cadeaux gigantesques. Entre 1980 et 2000 aux États-Unis, de Reagan à Clinton, le taux d'imposition des revenus les plus élevés est descendu de 70 à 28 %. Ces stimulants pour les plus riches ont accentué la division de la société en deux parties séparées par un gouffre hallucinant. Finalement, on a trouvé quand même un moyen de pomper de l'argent auprès des travailleurs et des allocataires sociaux dont le pouvoir d'achat était en baisse : l'achat à crédit. La couche la plus riche de la population a ramassé les bénéfices, et une partie importante de la couche la plus pauvre de la population s'est endettée encore plus profondément.

Oui, les docteurs miracles du néolibéralisme ont prétendu qu'ils avaient trouvé les remèdes pour résoudre la crise. Mais les Chicago boys n'ont pas résolu la crise, ils n'ont fait que la « reporter ». Ils ont gagné du temps

7 Les *hedge funds*, contrairement à leur nom qui signifie couverture, sont des fonds d'investissement à vocation spéculative. Ils utilisent l'effet de levier, c'est-à-dire la capacité à engager un volume de capitaux plus grand que la valeur de leurs capitaux propres. Le but est la recherche du rendement le plus élevé possible.

8 *Private equity funds* : fonds privés qui rassemblent des capitaux auprès de fortunes privées hors des circuits boursiers pour financer des entreprises.

en créant une demande artificielle, en accordant du crédit à outrance, en soufflant des bulles financières, comme celle du marché immobilier (les *subprimes*⁹) aux États-Unis. En d'autres termes, on n'avait pas résolu la crise, on l'avait masquée.

Quand la bulle de l'immobilier américain a éclaté en 2008, tout cela s'est révélé n'être que du vent. La totalité du monde bancaire était truffée de produits toxiques, des reconnaissances de dette fondées sur du vent. Les États ont dû mobiliser des milliers de milliards de dollars et d'euros pour sauver les banques. Et ce, parce que les riches de ce monde avaient rempli leurs poches grâce à des pillages financiers et des activités spéculatives. Quand cette bulle a éclaté, le monde en est revenu au point de départ des années 70, la crise de surproduction, mais avec en plus une énorme dette des États et des particuliers.

1.2. L'excès d'offre bute sur le manque de demande

On dit souvent que l'incendie de la crise financière s'est propagé à l'économie réelle, mais ce n'est pas juste. C'est le contraire. Tout a commencé dans l'économie réelle, dans la production de biens et de services. La crise de surproduction a été masquée temporairement grâce à des bulles financières. Lorsque celles-ci ont éclaté, le système a vacillé sur ses bases.

La véritable richesse est créée dans la production, par la population travailleuse. Pas par les banques ni par les souffleurs de bulles de la finance. On peut s'enrichir en spéculant sur la variation du prix d'un chargement de matières premières ou sur la valeur de l'emballage financier d'un prêt hypothécaire. Des banques d'affaires peuvent construire leur business là-dessus. Mais ça ne crée aucune richesse nouvelle. Ce n'est qu'une sorte d'avance sur une richesse qu'il faudra encore créer. On peut ainsi donner temporairement l'illusion que la richesse tombe du ciel, mais quand le fossé devient trop large entre le monde virtuel et le monde réel, ce château de cartes s'effondre.

9 *Subprime* : prêt hypothécaire que des banques accordent à des clients qui disposent de revenus insuffisants pour pouvoir rembourser le prêt.

La crise de 2008 a été aussi l'année du retour de Marx, ont écrit plusieurs journaux. Mais ce fut vite oublié. Pourtant, pour comprendre le monde de la production réelle et le pourquoi des crises, il faut en revenir à l'analyse fondamentale de Marx.

Dans l'économie capitaliste, chaque entreprise cherche à faire le plus possible de bénéfice, pour pouvoir réinvestir, améliorer la production et faire ainsi encore plus de profit. La capacité à augmenter sans cesse son capital détermine si une entreprise survit ou est rayée de la carte. Celui qui accumule le plus de capital peut investir plus, innover plus et s'adapter plus vite aux aléas de la conjoncture. Il devient alors le leader du marché et peut imposer sa norme à l'ensemble du secteur. Les autres entreprises doivent suivre, rechercher du capital frais pour pouvoir investir aussi. Elles trouvent cet argent dans le monde financier : crédits, augmentations de capital, entrée en bourse de l'entreprise, etc. C'est un élément essentiel du mécanisme de concurrence.

Chaque fabricant essaye de prendre des parts de marché à ses concurrents. C'est pour cela que chaque entreprise recherche le coût de production le plus bas. En investissant dans de nouvelles technologies, dans des machines modernes qui demandent moins de force de travail. En augmentant le rythme et le temps de travail ou en abaissant les salaires. Du point de vue du patron individuel, c'est bien vu : cela lui donne une meilleure position concurrentielle. Mais globalement, quand tous les fabricants font de même, la production augmente, tandis que le pouvoir d'achat diminue parce que les gens gagnent moins ou se retrouvent au chômage. Plus de production face à moins de pouvoir d'achat : la collision est inévitable. C'est une contradiction inhérente au capitalisme. La tendance du côté de l'offre à accumuler du capital pour pouvoir produire plus bute sur le recul du pouvoir d'achat du côté de la demande. C'est ainsi que les capitalistes scient la branche sur laquelle ils sont assis. L'absence de planification dans les domaines industriel et social aboutit au chaos. Et ce n'est qu'après qu'on voit le résultat : il y a surcapacité et crise.

1.3. Soigner la maladie par des saignées comme au Moyen Âge

Pour mesurer la santé de la zone euro actuelle, le mieux est d'utiliser le thermomètre de l'emploi. Environ 7,5 millions de jeunes dans l'Union européenne ont un diplôme, mais pas d'emploi. C'est presque autant que toute la population de la Suisse. Il y a cinq ans déjà que l'Union européenne connaît un chômage de 11 à 12 %, mais ce chiffre est sous-estimé. Quand on crée de nouveaux emplois, ce sont souvent des emplois à temps partiel, en intérim ou des mini-jobs. En Allemagne, plus de la moitié des jeunes travailleurs de 15 à 24 ans n'a qu'un emploi temporaire ; en Italie, c'est 54 % et en France même 59 %.

Une grande réforme du marché de l'emploi se produit sous nos yeux. Des fonctions existantes sont divisées en quatre ou cinq emplois à temps partiel, hyperflexibles et sous-payés. Se développe aussi le phénomène des travailleurs pauvres (les *working poor*), qui ont un emploi, mais qui ne s'en sortent pas. 8,7 % des Européens qui ont un emploi n'arrivent pas à joindre les deux bouts. En Allemagne, c'est même 22,2 %, plus d'un travailleur sur cinq.

Cette révolution du marché de l'emploi met sous pression le droit au travail, tel qu'il a été défini à l'article 23 de la Déclaration universelle des droits de l'homme :

« Toute personne a droit au travail, au libre choix de son travail, à des conditions de travail équitables et satisfaisantes et à la protection contre le chômage.

Tous ont droit, sans aucune discrimination, à un salaire égal pour un travail égal.

Quiconque travaille a droit à une rémunération équitable et satisfaisante lui assurant ainsi qu'à sa famille une existence conforme à la dignité humaine et complétée, s'il y a lieu, par tous autres moyens de protection sociale.

Toute personne a le droit de fonder avec d'autres des syndicats et de s'affilier à des syndicats pour la défense de ses intérêts. »

Des mini-jobs comme en Allemagne, des contrats zéro-heure comme au Royaume-Uni, des emplois flexibles à la demande comme aux Pays-Bas et des emplois hyperflexibles comme chez nous sapent le droit social à « une rémunération équitable », « assurant [au travailleur] ainsi qu'à sa famille une existence conforme à la dignité humaine ». Au lieu d'une réelle politique de l'emploi pour créer et encourager la création de nouveaux emplois productifs, nous voyons une politique du marché de l'emploi qui fait de la concurrence le but ultime et met en concurrence à l'échelle continentale les conditions de travail et les salaires existants.

Le chômage, l'augmentation de l'emploi temporaire et intérimaire, la flexibilité des contrats et l'allongement de la carrière maintiennent la pression et finissent par étendre cette pression sur les salaires et les conditions de travail des emplois stables. Les autorités prennent de plus en plus régulièrement des mesures qui s'attaquent directement aux salaires. L'objectif est de comprimer les coûts de production et de promouvoir l'exportation avec cette conviction que c'est la solution pour sortir l'Europe de cette récession¹⁰.

Le capitalisme ne connaît d'autre issue à la crise que la restauration de la compétitivité et du taux de profit. Les diktats européens obéissent donc à une seule loi : tous les pays doivent être les plus compétitifs, pour augmenter leurs possibilités d'exportation. Les entreprises se voient accorder un blocage voire une diminution des salaires et une main-d'œuvre plus flexible. Elles doivent payer moins d'impôts et de cotisations sociales à l'État. Mais cette course compte nécessairement des perdants et des gagnants, car tous les pays ne peuvent pas être gagnants dans le domaine des exportations. Cela exacerbe la concurrence au point de détruire l'appareil de production des pays les plus faibles. Cela pose donc la question : comment peut-on sortir de la crise si partout en Europe, on attaque le pouvoir d'achat des travailleurs et des allocataires sociaux ?

10 Récession et dépression. On parle de récession quand la croissance du PIB (Produit intérieur brut, l'ensemble des richesses produites dans un pays) est négative pendant deux trimestres successifs ou plus. Quand il y a une décroissance forte de longue durée, on parle de dépression.

C'est l'inverse qui se produit : la population souffre des restrictions et dépense moins. Résultat : l'économie se contracte et les rentrées fiscales diminuent. La dette publique des pays aux programmes de restriction les plus sévères a fortement augmenté au lieu de diminuer. Les remèdes européens sont aussi stupides que ceux des docteurs miracles du 17^e siècle qui ne connaissaient qu'un seul remède : la saignée.

Suppression d'emplois dans le secteur public, réduction des dispositifs sociaux et de l'infrastructure publique, vente de secteurs publics au secteur privé, nouvelles taxes à la consommation, augmentation de la TVA, coupes dans des programmes sociaux ou dans le tissu culturel, pression sur les salaires : à chaque fois les autorités expliquent avec une conviction inébranlable que ces mesures d'austérité vont relancer l'économie.

Mais partout en Europe, le bilan de la crise est lourd. Entre juillet 2008 et juillet 2013, pas moins de dix millions de personnes ont perdu leur emploi, et encore, on ne parle que des chiffres officiels. Il y a cinq ans, l'Europe comptait 16 millions de demandeurs d'emploi ; aujourd'hui ils sont plus de 26 millions. La situation est dramatique, surtout pour la jeunesse : un jeune sur quatre n'a pas d'emploi. En mars 2013, il y avait en Europe pas moins de 5,6 millions de jeunes sans travail. En Espagne, 55 % des jeunes n'ont pas d'emploi. En Grèce, 60 % des jeunes sont au chômage. Ce système sacrifie leur avenir. « Le chômage mondial des jeunes a atteint le plus haut niveau jamais mesuré et on s'attend à ce qu'il monte encore », écrit le rapport publié en 2011 par l'Organisation internationale du travail (OIT) des Nations Unies. Le rapport parle des « cicatrices d'une génération confrontée à une combinaison de chômage élevé, de bas salaires, d'inactivité accrue et d'emploi instable. »

Les femmes aussi sont touchées ainsi que les habitants d'origine étrangère. Les restrictions dans l'enseignement, les soins de santé et la sécurité sociale enlèvent à des groupes toujours plus importants de la population la perspective d'un avenir meilleur. Il se forme un groupe croissant d'exclus, ceux qui sont broyés par le circuit d'activation, qui ne peuvent régler leurs factures ni leur loyer ou ceux qui n'ont pas complètement droit à la

sécurité sociale. Ils se retrouvent dans une pauvreté permanente et sans issue. Au sein de l'Union européenne, 120 millions de personnes, soit un quart de la population, vivent actuellement au bord ou en-dessous du seuil de pauvreté.

Pendant ce temps, les entreprises engrangent des bénéfices fabuleux. Le capital a bien digéré la crise. Restructurations, fusions et fermetures ont rétabli les bénéfices des grands monopoles et les sociétés accumulent des réserves financières. Pourtant les multinationales et les investisseurs internationaux restent assis sur leur montagne d'argent. Ils trouvent l'incertitude trop grande. En Europe ils n'utilisent que 78 % de la capacité de production. Avec la politique d'austérité, la consommation continue à diminuer et le commerce mondial fait du sur-place. Les investissements réalisés sont avant tout des investissements de rationalisation : reprises, fusions... qui ne créent pas d'emploi. On n'investit pas, car la demande solvable est insuffisante et l'avenir reste incertain. Résultat : les actionnaires et les super-riches entassent encore plus d'argent, les paradis fiscaux continuent à prospérer et les banques sont choyées. La double morale constitue l'alpha et l'oméga¹¹ d'une société qui fonctionne au service des détenteurs de capitaux.

Oxfam a révélé que le 1 % le plus riche possédera en 2016 plus de fortune que les autres 99 % de la planète réunis. Dans l'histoire de l'*Homo sapiens*, qui a maintenant quand même plus de 100 000 ans au compteur, c'est du jamais vu.

La couche supérieure des plus riches est constituée d'individus dont la fortune personnelle dépasse les 25 millions d'euros. Des gens ultra-riches. Ce club d'élite compte 200 000 personnes, soit à peine 0,004 % de la population mondiale adulte. Leur fortune a augmenté de plus de 10 % par an ces dernières années. Chez nous aussi, ce groupe grandit encore chaque année. Quelque 900 ultras possèdent ensemble une fortune estimée à 84 milliards d'euros, soit une moyenne de 96 millions d'euros par « ultra » belge.

11 Alpha et oméga : première et dernière lettre de l'alphabet grec ancien. Cette expression symbolise le début et la fin, l'éternité d'un phénomène.

Et il y a encore un noyau de méga-ultras : les 80 personnes les plus riches au monde possèdent aujourd'hui autant que les 3,5 milliards les plus pauvres, soit la moitié de la population mondiale. La différence est devenue tellement grande qu'il est difficile de la visualiser dans un graphique.

1.4. Qu'est-ce qui nous attend ?

Nous traversons la plus grave crise économique depuis les années 1930. À l'époque aussi, le krach avait succédé à une période d'euphorie financière, la production et le commerce mondial avaient fortement régressé, et on avait connu une longue période de récession. Que nous enseigne la crise des années trente ? Il y a des ressemblances, mais aussi des différences importantes. Nous en relevons quatre.

(1) Comme dans les années trente, les remèdes appliqués aggravent encore la crise. Dans les années trente, les salaires ont été diminués et le monde a sombré dans le protectionnisme¹². Le marché s'est contracté et la récession est devenue dépression, une longue période de croissance négative. Aujourd'hui aussi, l'augmentation sauvage des jobs de misère (entre autres phénomènes) exerce une forte pression sur les salaires et les revenus du travail. Le pouvoir d'achat tombe ainsi dans une spirale descendante. C'est la raison pour laquelle, après avoir pataugé six ans, les pays européens sont aux prises, pour la première fois depuis les années trente, avec un risque de déflation¹³. L'économie se refroidit tellement que les prix vont baisser. Cela peut sembler positif au premier abord, mais cela risque d'encore aggraver la crise. On reporte les achats dans l'espoir que les prix continuent à baisser ; l'économie s'effondre comme un soufflé, le chômage et la pauvreté augmentent.

12 Protectionnisme : politique des autorités axée sur la protection ou la promotion des entreprises nationales par rapport à leurs concurrents étrangers. Les marchés nationaux sont organisés selon une série de règles visant à protéger le commerce du pays.

13 Déflation veut dire une baisse généralisée des prix à la consommation, le contraire d'inflation.

(2) Dans les années trente, après quatre années de dépression et de déflation, l'État est arrivé à la rescousse, selon la recette keynésienne¹⁴. Aux États-Unis, on a lancé le *New Deal*, avec des investissements colossaux dans les infrastructures et les travaux publics. Mais aujourd'hui cet argent n'est pas disponible : les caisses de l'État sont vides car les autorités publiques se sont fortement endettées pour sauver les banques. Alors les banques nationales (la Fed américaine, la BCE, la Bank of England ...) abreuvent les banques d'argent bon marché dans l'espoir qu'il aboutira dans les entreprises, pour pouvoir investir. Mais les banques disent merci — et s'en servent pour équilibrer leur bilan. À la suite de la Fed, la Banque centrale européenne (BCE) a décidé début 2015 d'injecter massivement de l'argent frais dans l'économie, en achetant des obligations d'État en circulation. Mais par manque de véritables perspectives de croissance, il y a un grand risque de voir cet argent arriver surtout dans les fonds spéculatifs, d'où sortiront de nouvelles bulles financières, ce qui élargira encore l'énorme fossé des revenus.

(3) Dans les années trente, l'effondrement du secteur bancaire a été bien plus important, mais, par la suite, on a pris des mesures bien plus draconiennes qu'aujourd'hui. La réforme du secteur bancaire, annoncée par un grand battage médiatique, est une plaisanterie. La scission entre banques d'épargne et banques d'affaire (qui font de la spéculation) a été menée de façon assez radicale dans les années trente, mais elle est soigneusement évitée de nos jours. On n'a pris aucune mesure contre les parasites financiers comme les *hedge funds* qui assurent des bénéfiques usuraires à de riches investisseurs, en spéculant entre autres contre les pays en difficulté.

(4) Comme dans les années trente, le récent krach financier a commencé aux États-Unis et a entraîné l'Europe. La production est aujourd'hui beaucoup plus mondialisée et la crise a des répercussions jusque dans les coins

14 Keynes était un économiste britannique qui, pour combattre la crise des années trente, proposait une autre recette que la recette libérale classique de réduction des salaires. Il voulait que, si nécessaire, l'État s'endette pour investir dans les travaux publics et pour ainsi résoudre le chômage et accroître le pouvoir d'achat. Cela devait relancer l'économie. Les politiques s'inspirant de Keynes s'appellent keynésiennes.

les plus reculés du monde. Pendant les premières années de la crise, les pays émergents, et surtout la Chine, ont absorbé une bonne partie du choc mondial et ont fourni un moteur économique alternatif. Mais leur dépendance vis-à-vis des exportations rend leur croissance vulnérable. Il n'y a qu'en Chine que le moteur a continué à tourner à plein régime, en augmentant le pouvoir d'achat à l'intérieur du pays. Aucune des trois grandes puissances économiques traditionnelles, États-Unis, Union européenne et Japon, ne semble en mesure de sortir l'économie mondiale de l'ornière.

Ces quatre éléments montrent que la crise peut s'éterniser et encore s'aggraver. Présenter les choses comme s'il suffisait de retrouver la « confiance » ne tient absolument pas la route. On assiste à une grave crise de surproduction. Plus on va tailler dans le pouvoir d'achat, plus les entreprises vont détruire leur capacité excédentaire par des fermetures, des restructurations, des reprises, des faillites. Il n'y aura de nouveaux investissements que lorsque naîtra une nouvelle demande solvable ou lorsque de nouveaux marchés se présenteront, ce qui est loin d'être le cas. Sous le capitalisme, ce ne sont pas les besoins de la société qui décident des investissements, mais la perspective d'un profit maximal.

1.5. La crise et l'Union européenne

C'est l'Union européenne qui a été la plus touchée par le krach financier de 2008 et la crise économique. Pas les États-Unis. Cela a eu un profond impact sur l'unification européenne. Il s'en est fallu de peu que l'Europe éclate. Cette possibilité existe toujours. L'establishment européen a tiré parti de la situation pour faire en douce un coup d'État institutionnel et pour étendre considérablement le pouvoir du Conseil européen et de la Commission européenne, en direction d'un appareil d'État supranational et fédéral.

La formation d'un État supranational, chapeautant divers États nationaux, est un phénomène nouveau de l'histoire récente. De l'union économique (la CEE), l'unification européenne a évolué vers une sorte de

confédération d'États (l'Union européenne), dont le noyau a aussi une union monétaire (la zone euro). Cette confédération est née parce que les grands propriétaires ont débordé les frontières d'État et ont volontairement cédé une partie de leur pouvoir à un appareil d'État européen en devenir. L'establishment européen représente les grands monopoles européens, organisés dans la Table ronde des industriels européens, dans Business Europe ou dans le Transatlantic Business Council. Le capital européen craint que cette construction ne soit balayée dans la lutte concurrentielle avec les États-Unis, le Japon et surtout avec la Chine et les nouveaux pays émergents, si elle ne parvient pas à se transformer en un super-État européen. Pour être plus fort face à cette concurrence, il lutte pour une plus grande unité permettant l'harmonisation de l'exploitation de la main d'œuvre, une libre circulation des biens, des personnes et des capitaux, et une réglementation européenne avec une monnaie commune. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus d'intérêts nationaux ou régionaux, car chaque pouvoir national continue à défendre ses intérêts spécifiques, qui sont parfois en contradiction avec les décisions européennes. Il y a des contradictions entre pays forts et pays faibles, entre des pays qui veulent aller vite et d'autres qui freinent, entre les pays du noyau historique et les nouveaux pays de l'est de l'Europe. Mais les intérêts européens communs l'emportent nettement sur les intérêts nationaux.

En réaction à la crise, les deux organes de décision de l'Union européenne, la Commission et le Conseil européens se sont approprié de plus en plus de pouvoir pour intervenir dans les 28 États membres de l'Union, avec l'accord des gouvernements nationaux. Toutes les compétences permettant d'intervenir et d'imposer des sanctions ont été réunies en 2013 dans le Traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance (TSCG). Ce traité a été approuvé par tous les Parlements belges, à la quasi unanimité. Il oblige entre autres tous les États membres à limiter le déficit budgétaire à 0,5 % et à ramener la dette publique à 60 % du PIB¹⁵. Des amendes allant jusqu'à 0,2 % du PIB peuvent être infligées quand ces objectifs ne sont pas atteints assez rapidement. Le nouveau traité permet aussi d'intervenir en

15 PIB : produit intérieur brut. L'ensemble des richesses produites dans un pays donné.

cas de « déséquilibre macroéconomique ». Dès lors les salaires, l'index, l'âge de la pension et les conditions de travail se retrouvent en fait sous le contrôle de l'Union européenne.

Une autre nouvelle menace émane du Traité transatlantique de commerce et d'investissement (TTIP négocié entre l'Union européenne et les États-Unis). Les États-Unis le considèrent comme un nouveau modèle pour d'autres accords bilatéraux dans le monde, mais il risque d'avoir des conséquences négatives pour la population européenne. Il prévoit une reconnaissance mutuelle des normes : un produit approuvé aux États-Unis doit également avoir accès à l'Union européenne. Pour les patrons américains et européens, c'est une occasion unique d'obtenir une réduction considérable des réglementations en matière de sécurité alimentaire, d'organismes génétiquement modifiés, de produits polluants ou nocifs pour l'environnement. En outre, les monopoles américains recevraient le droit de contester de nouvelles lois ou limitations européennes si elles affectent la position concurrentielle, même si elles servent à protéger les citoyens ou l'environnement. Cela se ferait devant une cour d'arbitrage de trois prétendus experts commerciaux ou arbitres privés, ce qui entraînerait nos pays dans une spirale descendante sur le plan des normes en matière de santé et d'environnement.

L'Union européenne nous inonde presque quotidiennement de lois, règlements et mesures imbuables. L'Union européenne était dès le départ un projet des grandes fortunes et des plus grands *capitaines d'industrie* du continent pour faire face à la concurrence des États-Unis et du Japon. La législation européenne reflète les intérêts de cette classe, et cela se voit sur les plans social, démocratique, écologique, culturel et international. Il n'y a, en termes de caractère de classe, aucune différence qualitative entre l'État supranational européen en construction et les États membres pris séparément.

Nous luttons pour le progrès social, les droits démocratiques, l'écologie sociale, une culture d'ouverture, la solidarité internationale et une politique anti-impérialiste, en premier lieu dans le cadre des États nationaux

actuels, pour changer les rapports de forces au sein de chaque pays et pour créer dans les différents pays des locomotives de lutte pour tout le continent. Mais il est nécessaire de raisonner aussi au niveau du continent, comme les gouvernements et les partis du capital le font depuis longtemps. La crise et les mesures de restriction européennes font naître sur tout le continent des mouvements sociaux pour une autre politique, pour un avenir meilleur. Mais ils restent encore trop souvent seuls dans leur résistance, alors que leurs adversaires parlent d'une seule voix européenne néolibérale. Nous voulons apporter notre contribution pour qu'un grand nombre de partis et d'organisations en Europe portent les revendications et les campagnes sociales et démocratiques. La problématique du climat ; les attaques de l'Union européenne contre les gouvernements, comme celui de Grèce, qui veulent suivre leur propre voie ; la lutte pour les services publics ou la politique à l'égard des réfugiés, nous devons intervenir dans ces débats européens. Nous ne voulons pas laisser l'initiative dans ces domaines aux mains de ceux qui font croire que l'Union européenne peut être réformée et devenir une force sociale et progressiste, ni à ceux qui proposent de se replier sur leur propre État-nation comme alternative à la coopération et la solidarité européennes.

Dans plusieurs domaines nous avons des revendications démocratiques radicales envers l'Union européenne, pour améliorer la situation des travailleurs en Europe. A travers ces différents mouvements de lutte, nous voulons aider les gens à comprendre que nous avons besoin d'une toute autre Europe, sans exploitation. La concurrence et la chasse au profit sur le marché libre sont la base de ce système et de l'Union européenne. Ces principes sont ancrés dans les textes fondateurs de l'Union. Ils étouffent tout. Des mesures radicales démocratiques comme une taxe des millionnaires doivent d'urgence apporter de l'oxygène et nous laisser reprendre l'initiative. Pas pour habiller autrement la structure concurrentielle ou pour renflouer un peu les déséquilibres. Nous avons besoin d'une autre base, d'autres fondations. Coopération et solidarité doivent remplacer la concurrence et les déséquilibres. Cela suppose une toute autre Europe : un continent qui annulera en premier lieu les dettes publiques et répartira les richesses tout à fait autrement. Un continent où les secteurs clés seront

effectivement dans les mains de la société. Un continent où les services collectifs et les entreprises fonctionnent selon les besoins de la population, un continent qui s'attaque de façon structurelle à toutes les charges parasites et usuraires et à la spéculation.

Nous nous efforçons de mener la lutte pour des réformes radicales sociales, écologiques et démocratiques tant au plan national qu'euro-péen. Ces mouvements sociaux construisent des rapports de forces pour amener aussi des percées européennes. On peut faire un parallèle avec l'évolution en Amérique latine. Dans les années 70 et 80 du siècle dernier, les dictatures de droite ont imposé des mesures antipopulaires pour appliquer les diktats du Fonds monétaire international (FMI), les 'programmes d'ajustement structurel'. Dans l'Europe d'aujourd'hui, la Troïka, la Commission européenne et, bientôt, une sorte de Fonds monétaire européen imposent des programmes d'ajustement. En Amérique latine, des mouvements populaires ont ébranlé le continent et provoqué un revirement. Des gouvernements anti-impérialistes sont venus au pouvoir. Le peuple du Venezuela a eu le courage et la détermination de changer de cap, et d'autres pays ont suivi, comme la Bolivie et l'Équateur. Le climat politique général a changé dans toute l'Amérique latine. Il n'y aura pas de changement de cap dans tous les pays d'Europe en même temps. Mais quelques pays peuvent servir d'avant-garde pour faire souffler un vent nouveau.

1.6. Programmes d'investissements sociaux et changement profond de société

Des sociétés plus égalitaires n'assurent pas seulement une plus grande espérance de vie et moins de mortalité infantile, elles assurent aussi une meilleure qualité de vie et nettement moins d'anxiété, de dépressions, de stress, de dépendance à l'alcool ou aux drogues, moins de pauvreté transmise de génération en génération, d'obésité, de grossesses précoces, de dettes personnelles, de meurtres et de prisonniers. C'est d'ailleurs logique. Les problèmes s'aggravent à mesure qu'augmente l'inégalité dans la société. Sept ans après la crise de 2008, notre société est plus inégalitaire que jamais.

Si nous voulons offrir un avenir à la population, nous avons besoin d'une politique selon deux axes. D'une part, d'ambitieux programmes d'investissements sociaux, démocratiques et écologiques pour répondre aux besoins humains et écologiques. D'autre part, un profond changement de société.

Nous avons besoin de notre propre projet, un projet positif. Un projet pour créer des milliers de nouveaux emplois. De véritables emplois, avec un salaire décent. Notre projet est celui des investissements sociaux. Des soins de santé et un enseignement de qualité. Avec une sécurité sociale forte et un large secteur culturel. Notre projet est celui d'un renouveau écologique. Des entreprises publiques d'énergie sous contrôle démocratique, une recherche scientifique de technologies respectueuses de l'environnement et de sources durables d'énergie. Des villes saines où il fait bon vivre, avec des espaces verts et des services sociaux. Un projet aussi d'investissements dans les chemins de fer, au lieu de démantèlement de la mobilité publique. Notre projet, c'est de renforcer la démocratie. C'est-à-dire : écouter la population, permettre une participation authentique de la base. Et nous voulons renforcer le monde associatif, protéger les droits syndicaux et aussi élargir et renforcer les droits sociaux, économiques et culturels. La seule alternative à court terme est d'investir massivement dans le secteur public, dans les services sociaux, dans la reconversion vers une économie durable. C'est ainsi que l'on pourra générer de l'emploi nouveau et plus de revenus. Et pour cela nous devons activer le capital dormant de ceux qui sont trop fortunés et organiser un transfert de richesse de la couche supérieure du 1 % le plus riche vers les autorités publiques et la collectivité. C'est impossible sans une large mobilisation et une lutte déterminée.

La lutte pour de profondes réformes sociales, démocratiques et écologiques est liée à la lutte pour une société sans exploitation de l'homme par l'homme et sans destruction de la nature. En menant des actions pour le renouveau social, écologique et démocratique, nous luttons en même temps pour renforcer la position, la force organisationnelle et la force de frappe des travailleurs. Aucune réforme en profondeur ne peut être réalisée sans une lutte ample et de longue haleine. Tout ce que le mouvement

ouvrier a atteint, il l'a obtenu en développant ses propres forces. Cela veut dire en s'organisant, en menant des actions et en construisant des rapports de forces.

Toute lutte pour des améliorations sociales ou démocratiques peut partir dans deux directions : ou bien la lutte renforce le système et la dictature des monopoles, ou bien elle fait se lever de grands groupes de gens et leur apporte une vision et une énergie nouvelles. Ils refusent alors l'idée que le monde actuel est le seul possible. Ils sont en mesure de créer un monde meilleur. Nous allons vers une époque où de plus en plus de gens vont transformer leur colère en action et organiser de nouveaux mouvements de résistance. Les besoins des gens et de la planète qui les abrite seront les points de départ de ces mouvements de résistance, du renouveau et de la créativité. Le sentiment que cette approche entre de 1001 façons en conflit avec l'actuelle société capitaliste et qu'une autre société est nécessaire va prendre de l'ampleur. Nous devons alimenter ce sentiment, lui fournir des arguments, l'étayer, le développer, l'organiser.

Car le but de l'action sociale ne peut pas être d'essayer de stabiliser le système existant et ainsi sauver le capitalisme. En ce sens, en tant que marxistes contemporains, nous avons un autre point de départ que Keynes. Nous voulons aller vers une société socialiste, pour donner une réponse systémique aux crises et pour en terminer définitivement avec l'exploitation de l'homme et le pillage de notre planète. Ce n'est possible que si l'économie est planifiée selon une logique qui place au centre de la société les besoins de l'humain et de la planète, et pas le profit.

2. UNE POLITIQUE DE PAIX ACTIVE CONTRE LES MENACES DE GUERRE TOUJOURS PLUS GRANDES

2.1. De nouveaux rapports de forces

« Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage », a dit le socialiste Jean Jaurès¹⁶ à la veille de la Première Guerre mondiale. C'était il y a cent ans. Il y a de grandes différences mais aussi d'importantes similitudes entre la situation mondiale actuelle et les premières années du 20^e siècle. Il y a un siècle, le monde était sous l'emprise de l'Empire britannique et de quelques États coloniaux de second ordre, dont la France et la Belgique. L'Allemagne avait pris du retard et réclamait sa part du gâteau. La Première Guerre mondiale fut finalement un combat pour la redistribution des sphères d'influence et des colonies. Les tensions avaient augmenté parce que les rapports de forces dans le monde avaient évolué.

Aujourd'hui aussi, il y a des puissances montantes qui contestent l'ordre mondial. Les États-Unis sont aujourd'hui la superpuissance dominante. Avec leur suprématie économique, culturelle et militaire ils parviennent à faire tourner le monde suivant leurs propres intérêts. Guerres, coups d'État, subversion et corruption idéologique¹⁷, toujours au nom de la « liberté » et de la « démocratie » sont inséparables de la domination américaine. Mais les rapports de forces changent ce qui entraîne de nouvelles tensions et une menace de guerre. Car Washington n'a pas l'intention de renoncer à son hégémonie¹⁸ mondiale.

16 Jean Jaurès (1859-1914) : historien, fondateur et rédacteur en chef de *L'Humanité* en 1904. Figure très importante du mouvement socialiste français et international. En raison de sa lutte constante contre la menace de guerre mondiale impérialiste, il a été assassiné en 1914.

17 Idéologie : une représentation de la société, un ensemble cohérent de conceptions (idées, principes) qui indiquent comment la société est constituée et comment elle peut changer.

18 Hégémonie : prépondérance, suprématie.

Pour la première fois en deux cents ans, la croissance économique la plus importante ne se situe pas dans les pays industrialisés occidentaux, mais dans ce qu'on appelle les pays émergents en plein développement. Alors qu'en 2000, le produit intérieur brut (PIB) chinois ne s'élevait qu'à un dixième de celui des États-Unis, la Chine, dans les dix prochaines années, dépassera les États-Unis en tant que première économie mondiale¹⁹. En dehors de la Chine, il y a encore quatre grands pays émergents : la Russie, l'Inde, le Brésil et l'Afrique du Sud ; les cinq forment ensemble les BRICS. Ils sont suivis d'un groupe plus large d'une dizaine de pays émergents de deuxième ordre. Par opposition avec les « anciens pays industrialisés », ces pays ont continué à avoir pendant un certain temps une forte croissance malgré la crise.

Cette croissance rapide a modifié les rapports de forces dans le monde. Quatre personnes sur dix dans le monde vivent dans les BRICS. En dix ans à peine, entre 2001 et 2011, la part des BRICS dans la richesse mondiale est passée de 16 à 27 %. Dans le même temps, la part des États-Unis est tombée sous les 20 %. C'est surtout la Chine qui, au cours des trente années écoulées, a réalisé un bond spectaculaire. Alors que, depuis 2012, les quatre autres pays des BRICS ont perdu du terrain, l'économie chinoise continue de croître à un rythme exceptionnellement élevé de plus de 7 % par an.

Il y a donc certainement deux évolutions incontestables :

- (1) On assiste à un mouvement de rattrapage de la part d'une série de nouveaux venus sur la scène internationale. Les BRICS et onze autres pays en croissance (dont la Turquie, le Nigeria, le Mexique...) produisent aujourd'hui 50 % de la richesse mondiale. En 1993, ce n'était que 35 %. Le commerce et les investissements Sud-Sud augmentent rapidement, ce qui brise les transferts classiques de nature impérialiste entre le Nord et le Sud.
- (2) Le centre de l'économie mondiale se déplace vers l'Asie. Pendant un millénaire, la Chine avait été la principale économie du monde. Avec la révolution industrielle du 19^e siècle, le centre de gravité du monde

19 Exprimé en dollar. Calculée en « purchasing power parity » (PPP), c'est à dire en fonction du pouvoir d'achat local, la Chine aurait déjà dépassé les USA fin 2014.

s'était retrouvé des deux côtés de l'océan Atlantique. Aujourd'hui, il se déplace à nouveau vers l'Asie, avec la Chine et l'Inde dans les rôles principaux.

2.2. La place particulière de la Chine comme puissance montante

Depuis 1978, la Chine se réclame d'un socialisme à caractéristiques chinoises. Elle a introduit petit à petit des mécanismes de marché qui ont repris les fonctions de la planification : formation des prix, répartition des investissements et de la main d'œuvre, régulation de l'économie. La propriété privée des moyens de production a pu se développer librement dans une mesure croissante. Les entreprises d'État ont été ramenées à la moitié environ du produit national et elles ont dû affronter la concurrence avec un capital privé qui a fait sa réapparition.

Ces conditions ont permis à la Chine d'entrer en 2001 dans l'Organisation mondiale du commerce (OMC), ce qui a rendu les investissements en Chine particulièrement attrayants pour les multinationales occidentales. Elles ont pu inonder tant le marché chinois que les marchés mondiaux d'articles de consommation à bon marché. La Chine est devenue l'atelier de production du monde et en même temps le plus grand marché de consommation. Elle a livré des prestations sans précédent sur le plan de la lutte contre la pauvreté. Mais la prospérité croissante pour un milliard de Chinois est allée de pair avec une inégalité grandissante. Parce que des investisseurs et des entrepreneurs privés chinois ont eu le champ libre, une nouvelle classe de grands propriétaires s'est développée et les premiers millionnaires et milliardaires ont fait leur apparition. Plus on a repris des éléments du capitalisme, plus on a enterré les principes d'une société socialiste. La philosophie du marché et de la concurrence fait immanquablement la promotion de l'intérêt individuel ce qui entraîne une corruption effrénée.

Ce n'est pas une évolution positive. Mais la situation est complexe. Grâce à la révolution de 1949, la Chine a toujours son sort en mains. Ce pays gigantesque ne doit pas danser au rythme des multinationales étrangères,

contrairement à d'autres pays émergents du Sud. Le Parti communiste chinois s'est maintenant mis en campagne contre la corruption. L'histoire montrera si une restauration complète du capitalisme pourra être évitée.

Sur le plan international aussi, la République populaire de Chine occupe une place particulière. Cette place ne fera que gagner encore en importance à l'avenir. Depuis son adhésion à l'Organisation mondiale du commerce, la Chine s'est complètement intégrée au marché mondial et est devenue la plus grande nation commerciale du monde. La Chine est passée de la phase des accords commerciaux à la phase de l'exportation de capitaux, vers des investissements et rachats à l'étranger. En 2013, ceux-ci ont franchi pour la première fois le cap des 100 milliards de dollars, pratiquement autant que les investissements des multinationales en Chine. Cela hisse la Chine dans le top-3 mondial des investisseurs à l'étranger. Ces investissements sont fortement encouragés et souvent aussi soutenus activement par les autorités chinoises.

Pour pouvoir maintenir sa croissance rapide, la Chine a grand besoin d'énergie et de matières premières. D'où l'impressionnante quantité de contrats commerciaux et d'investissements chinois au Moyen-Orient, en Afrique et en Amérique latine. Il s'agit principalement de contrats avec des États et d'investissements réalisés par des entreprises publiques chinoises.

Cette politique n'est pas à mettre sur le même pied que la politique de colonisation et de domination de l'Occident. Les autorités chinoises s'en tiennent au principe de *win-win* – l'avantage mutuel – en opposition à l'inégalité ou au *jeu à somme nulle* de la plupart des accords conclus avec l'Occident. Les accords conclus par la Chine pour s'approvisionner en énergie, en matières premières et en produits agricoles aident les pays à se développer. En contrepartie de participations dans l'exploitation pétrolière, minière ou agricole, on trouve des investissements dans la construction d'infrastructures, de routes et de chemins de fer, de centrales électriques, d'écoles et d'hôpitaux. Cela va souvent de pair avec des prêts à bon marché ou des remises de dettes. Il est donc important de

toujours voir le tableau d'ensemble. Les entreprises chinoises transfèrent leur expertise aux autorités et à la main d'œuvre locales. En contrepartie de l'exportation de ressources naturelles vers la Chine, il y a souvent aussi l'importation de biens de consommation chinois à bon marché. Pour le reste, les autorités chinoises ne s'immiscent pas dans les affaires intérieures. Ceci est en contraste flagrant avec les pratiques de l'impérialisme américain et européen qui impose des programmes d'ajustement destinés à ouvrir les portes à la rapacité des multinationales. Les pays d'Afrique et d'Amérique latine accueillent le plus souvent la présence chinoise comme une chance exceptionnelle, et comme un contrepoids utile pour échapper à l'étranglement par les multinationales européennes et américaines. Ceci les aide à combattre la pauvreté et leur offre la possibilité de se frayer une voie de développement plus indépendante.

On peut se poser davantage de questions à propos de la présence de plus en plus fréquente de multinationales chinoises en Occident. Depuis la crise de 2008, les entreprises chinoises, encouragées par les autorités, sont en quête de bonnes occasions d'achat en Europe et aux États-Unis. Elles investissent dans l'infrastructure (ports, aéroports), l'énergie et la production, les technologies de l'information et de la communication, les produits de luxe, les finances et l'immobilier. C'est ainsi qu'augmente le nombre de multinationales chinoises, publiques ou privées, qui, comme toutes les entreprises capitalistes, se jettent dans la lutte concurrentielle sur les marchés internationaux. Pour l'autorité publique chinoise, ceci aussi est une situation de win-win : les entreprises chinoises gagnent de la technologie et l'accès aux marchés ; l'Occident gagne de l'oxygène et de l'emploi pour une économie chancelante. Mais il est clair en même temps que cette intégration poussée dans l'économie capitaliste mondiale renforce l'évolution vers un « capitalisme aux caractéristiques chinoises ». Tous les obstacles au libre jeu des mécanismes de marché sont levés l'un après l'autre, tant à l'intérieur de la Chine qu'à l'étranger. De grandes entreprises chinoises entrent en bourse à New York et les bourses chinoises s'ouvrent aux investisseurs étrangers. La libéralisation du secteur financier est une des dernières grandes réformes testées dans la zone franche de Shanghai avant d'être généralisée.

En ce qui concerne les relations internationales, la Chine a développé une vision cohérente. Elle s'appuie sur les Cinq Principes de la coexistence pacifique²⁰, qui défendent en premier lieu la souveraineté et l'inviolabilité territoriales des États. La Chine reconnaît des États et non des régimes politiques, elle ne se mêle pas des affaires intérieures et elle fait preuve de respect à l'égard d'autres systèmes. La Chine attend des autres puissances la même attitude et s'oppose à l'ingérence américaine et européenne dans d'autres pays. La Chine n'a pas de bases militaires à l'étranger. La présence chinoise à l'étranger ne présente ni ambitions territoriales ni tentatives de dominer d'autres pays. La Chine préconise toujours une solution pacifique et négociée en cas de conflits et vote d'ailleurs selon ce principe au Conseil de sécurité de l'ONU. L'avenir nous dira si ces principes seront respectés quand les intérêts chinois à l'étranger seront menacés par des soulèvements, des changements de régime, la confrontation à d'autres intérêts ou aux intérêts de la population.

La Chine est convaincue que l'ordre mondial impérialiste peut faire place à un monde multipolaire. C'est ainsi que les Chinois veulent favoriser, en s'appuyant sur une collaboration Sud-Sud renouvelée, la formation d'un pôle de croissance anti-hégémonique (comme les BRICS), la promotion de la coopération avec les pays européens et l'application généralisée des Cinq Principes de la coexistence pacifique. Dans ce tableau idyllique des autorités chinoises, la lutte contre le capitalisme a disparu. Mais la soif de conquête fait partie de la logique de concurrence du capitalisme et ne va pas disparaître avec « du bon sens » ou « de la bonne volonté ». Le développement inégal du capitalisme et les rapports de forces changeants sont la force motrice des conflits et des guerres et c'est une illusion de croire que cela puisse disparaître par la concertation et la collaboration du genre win-win.

20 Les Cinq Principes de la coexistence pacifique ont été rédigés par Chou En Lai en 1954 pour servir de base aux relations entre pays de régimes différents. Ce sont : 1) le respect de la souveraineté et de l'intégrité territoriale ; 2) la non-agression ; 3) la non-ingérence dans les affaires intérieures ; 4) l'échange sur la base de l'égalité et de l'intérêt collectif (win-win) ; 5) la coexistence pacifique.

2.3. Les pays émergents contestent l'hégémonie des États-Unis

Ce qui réunit les BRICS n'est pas seulement leur croissance spectaculaire, mais surtout leur attitude politique contre l'hégémonie mondiale des États-Unis. C'est une alliance pour revendiquer une place plus importante dans l'ordre mondial, pas seulement économique, mais aussi politique, aux Nations Unies, au G20, dans les institutions internationales et dans les négociations sur le climat.

Au contraire d'autres puissances émergentes dans l'histoire, les pays émergents modernes ont progressé sans piller d'autres pays, sans invasions, colonisation, expansion brutale, guerre ou agression extérieure. La base sur laquelle ils revendiquent leur place est leur poids en tant que puissance économique, construite dans le contexte de l'ordre mondial capitaliste. Pour quatre des cinq pays des BRICS, il n'y a pas de doute que cela s'est passé sur une base capitaliste, avec toutes les contradictions de classes que cela implique. Aussi peut-on difficilement parler de mouvement anti-impérialiste. C'est sur une base capitaliste que les pays émergents contestent l'hégémonie des États-Unis. Ce mouvement de rattrapage offre cependant les possibilités aux pays du Sud de chercher d'autres voies que la soumission aux monopoles des États-Unis ou de l'Union européenne. Pour beaucoup de pays, la coopération avec les BRICS est l'occasion de briser la position de monopole du Nord en ce qui concerne les investissements, le commerce, le crédit et l'aide au développement... Il en va de même pour la Nouvelle Banque de Développement fondée par les BRICS comme alternative à la Banque mondiale.

Pourtant, ce développement n'est en rien comparable au Mouvement des non-alignés²¹ des années 50 et 60 qui, à l'époque, suivait un cours manifestement anticolonialiste et anti-impérialiste. A la conférence de Bandung, en 1955, des pays d'Asie, du Moyen-Orient et d'Afrique ont lancé un mouvement d'opposition à la domination occidentale, qui a pris forme

21 Le Mouvement des non-alignés existe toujours, mais a perdu de sa force comme mouvement anti-impérialiste. Il est plus divers et plus hybride par sa composition et par ses objectifs.

dans le panarabisme de Nasser (Égypte) et le panafricanisme de Nkrumah (Ghana) et de Lumumba (Congo).

On a pu voir se développer un mouvement du même genre en Amérique latine ces vingt dernières années. Dès la fin des années 90 du siècle dernier, des mouvements populaires puissants ont chassé les présidents en place au Venezuela, au Brésil, en Argentine, en Équateur, au Pérou, en Bolivie et en Uruguay. Sous la direction de Fidel Castro et de Hugo Chávez, un traité de collaboration bolivarienne a vu le jour (ALBA) entre neuf pays latino-américains et caribéens, avec l'objectif déclaré de se libérer de l'emprise des États-Unis, qui essayaient d'imposer leur propre zone néocoloniale de libre-échange (ALCA²²). L'ALBA est plus qu'un accord de libre-échange ; il s'appuie sur des relations mutuelles de solidarité et de collaboration, pas sur la chasse au profit. L'alliance plus large de 33 États latino-américains et des Caraïbes (CELAC) se situe également dans le cadre d'un monde multipolaire, sans l'hégémonie des États-Unis et contre celle-ci. Mais sauf à Cuba et en partie au Venezuela, en Bolivie et en Équateur, les rapports capitalistes restent en vigueur sans changement, souvent sous contrôle de monopoles internationaux ou nationaux.

Le développement inégal est une caractéristique fondamentale du capitalisme. Le pays impérialiste le plus puissant, les États-Unis, désire le maintien de son hégémonie sur le monde. Pour conquérir une place, les pays émergents du Sud sont obligés de constituer un bloc. Même si cela n'a pas en soi un caractère anti-impérialiste, il y a cependant une différence entre des pays qui cherchent à asseoir leur hégémonie et des pays qui commencent seulement à se frayer un chemin dans l'ordre mondial capitaliste. Mais cela aussi peut évoluer. Certains pays émergents, comme la Russie, affichent clairement l'ambition de reconquérir leur grandeur perdue et leur intervention revêt parfois le caractère d'un hégémonisme régional. Ce danger menace aussi le Brésil et l'Inde.

22 Área de Libre Comercio de las Américas ou Zone de libre-échange des Amériques ou Zone de libre-échange.

2.4. Réalité et fiction à propos du déclin des États-Unis

Les États-Unis qui, depuis la Seconde Guerre mondiale, exercent une hégémonie incontestable sur le monde capitaliste considèrent cette évolution avec méfiance. L'establishment américain n'a pas du tout l'intention de laisser attaquer son hégémonie par un quelconque ennemi. Le président actuel des USA a repris telle quelle l'ambition de Bush junior : le 21^e siècle doit être américain et le rester. Comme il l'a formulé dans son « Projet pour un nouveau siècle américain ».

Le statut de superpuissance des États-Unis ne repose pas seulement sur une supériorité militaire. La superpuissance américaine repose aussi sur la force de ses grands monopoles, leur avance technologique, leur force de frappe financière et l'hégémonie du dollar en tant que monnaie internationale. Dans les secteurs de pointe et les grands secteurs de services comme les technologies de l'information et de la communication, ce sont toujours les monopoles américains qui prédominent. Ils s'appuient sur la supériorité technologique et attirent les cerveaux du monde entier vers les universités américaines. Ainsi, les États-Unis ont pu bâtir une nouvelle sorte d'empire qui ne s'appuie plus sur l'occupation territoriale comme à l'époque coloniale, mais sur les ramifications mondiale du réseau des monopoles américains. L'impérialisme des États-Unis est mieux servi par la libéralisation et la dérégulation pour imposer la loi du plus fort. Avec l'aide de la Banque mondiale, du FMI et de l'Organisation mondiale du commerce, les États-Unis ont progressivement pu « forcer l'ouverture » des pays du tiers monde aux monopoles occidentaux. Dès lors les monopoles américains produisent trois fois plus à l'étranger qu'ils n'exportent depuis les États-Unis. C'est l'une des causes du déficit de la balance commerciale des États-Unis, mais, en même temps, cela fait également partie de leur suprématie. Les interventions politiques et militaires de Washington servent à protéger ce réseau en mettant au pouvoir des régimes amis qui balayent l'opposition et qui ouvrent les frontières aux intérêts américains.

À eux seuls, les États-Unis représentent pas moins de 43 % de toutes les dépenses militaires du monde²³. Washington dirige en outre l'Organisation du traité de l'Atlantique nord (Otan), l'alliance militaire qui défend les intérêts occidentaux²⁴. C'est pourquoi les États-Unis restent la superpuissance militaire unique et incontestée à court et même à moyen terme. Cependant, la modification des rapports de forces oblige les États-Unis à revoir leur stratégie politique et militaire. Pour les États-Unis, le seul concurrent possible pour l'hégémonie mondiale à long terme est la République populaire de Chine. C'est pourquoi le président (Obama) a déplacé le centre de gravité de la stratégie militaire du Moyen-Orient vers l'Asie du Sud-Est. Toute la politique diplomatique, géostratégique et militaire des États-Unis s'en trouve influencée.

Les États-Unis se préparent intensivement à une confrontation militaire avec la Chine. C'est pour cette raison qu'ils opèrent un mouvement d'encerclement. Ils installent des bases militaires dans les pays avoisinants et déploient leur marine de guerre sur les océans. Washington met tout en œuvre pour conclure des alliances dans la région et tire habilement parti des tensions locales entre la Chine et ses voisins, le Japon, le Vietnam et les Philippines. Il reste en outre Taïwan comme allié le plus fidèle des États-Unis et comme point d'appui solide à un jet de pierre du continent chinois.

La Chine souligne qu'elle désire avant tout un environnement pacifique, mais elle se prépare en même temps à la guerre. Elle investit dans des équipements militaires de haute technologie afin de repousser toute

23 Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI).

24 L'alliance prétendait constituer un contrepoids au pacte de Varsovie... qui n'a en réalité été fondé que six ans après, en 1955. L'Otan a été fondée en 1949 comme un groupe militaire de 12 pays qui défendaient leurs intérêts, les intérêts de leur coopération multinationale contre le reste du monde. Aujourd'hui, l'Otan est l'alliance militaire la plus large et la plus puissante du monde. Fermelement dominée par l'impérialisme américain, l'Otan compte actuellement 28 États membres. 22 autres pays sont engagés dans ce qu'on appelle l'Euro-Atlantic Partnership Council (EAPC). En outre, 19 autres pays sont impliqués dans des programmes de dialogue plus ou moins institutionnalisés tels que le Dialogue Otan-Méditerranée, l'Initiative de Coopération d'Istanbul et des initiatives comme Partenariat pour la Paix ou Partenaires à travers le monde (Partners across the Globe).

atteinte à son intégrité territoriale. Cet arsenal est essentiellement défensif, afin d'empêcher un éventuel blocus militaire. La Chine met sur pied des alliances dans la région, dont la principale est l'Organisation de collaboration de Shanghai (SCO), une alliance militaire et économique avec la Russie, le Kazakhstan, la Kirghizie, le Tadjikistan et l'Ouzbékistan.

2.5. Le danger de guerre augmente

Une étude de 2014 sur 162 pays fait ressortir que 11 pays seulement ne sont pas impliqués dans l'un ou l'autre conflit. Le monde devient toujours moins paisible. Les institutions internationales tout comme le droit international sont de plus en plus souvent foulés aux pieds. De plus en plus souvent les grandes puissances se placent au-dessus de la Charte des Nations Unies. La souveraineté, proclamée par les Nations Unies, devient de plus en plus l'exception et l'ingérence étrangère la règle. Les États-Unis, d'autres puissances occidentales et l'Otan sont impliqués activement dans la plupart des conflits. La France, par exemple, est intervenue au Tchad (2008), en Afghanistan (2009), en Côte d'Ivoire (2010), en Libye (2011), au Mali et en République centrafricaine (2012 et 2013) et de nouveau au Moyen-Orient (2014). La liste des interventions des États-Unis est plus longue encore. Et, quelle qu'ait été la situation avant ces interventions occidentales, les situations sociale, démocratique et des droits de l'homme se détériorent pratiquement toujours après.

L'analyse de la stratégie à long terme des États-Unis est la meilleure façon de comprendre les conflits actuels dans le monde. Avec l'Otan, les pays européens ont choisi d'entrer dans cette stratégie à long terme. Leurs actions sont dans l'ensemble complémentaires de celles des États-Unis. Les États-Unis sont activement présents dans les principaux foyers de conflit aux frontières de la Russie, au Moyen-Orient et en Eurasie. Dans ces deux régions, les États-Unis et la Russie sont face à face. À mesure que ces tensions augmentent, la Russie cherche un plus grand rapprochement avec la Chine. Ainsi se développe un nouveau climat de guerre froide dans lequel les vieilles puissances impérialistes (les États-Unis, l'Union européenne et le Japon) constituent un front contre les nouvelles grandes

puissances montantes (la Russie et la Chine). En Afrique, les États-Unis choisissent, avec quelques anciennes puissances coloniales d'Europe, de contrer la présence croissante de la Chine par des aventures militaires et en provoquant le chaos. Dans toutes ces zones de conflit, le contrôle des richesses du sous-sol et des routes d'acheminement du pétrole et des matières premières est d'une importance cruciale. Nous donnons ici un aperçu des trois principaux foyers de conflit : (a) Russie (b) Moyen-Orient et (c) Afrique.

(1) *Endiguer la Russie*. Après la chute de l'Union soviétique, la Russie a connu un démantèlement capitaliste sauvage, mais, depuis dix ans, Poutine revendique à nouveau une place parmi les grandes puissances. La Russie dispose aujourd'hui d'un important potentiel militaire et elle joue la carte de ses richesses en pétrole, gaz et matières premières pour rallier les anciennes républiques soviétiques. Les États-Unis essaient de s'y opposer en appliquant une nouvelle stratégie d'endiguement²⁵. Washington reçoit pour cela le soutien actif de l'Union européenne. Lors de la chute du mur, le secrétaire d'État américain James Baker a formellement promis à Gorbatchev que l'Otan ne s'étendrait « pas d'un pouce » vers l'est. Rien n'est moins vrai. Depuis 1999, l'Otan a incorporé pas moins de douze pays qui, auparavant, étaient membres du Pacte de Varsovie. Ceci est bien sûr perçu par la Russie comme une menace directe.

L'Union européenne a proposé aux pays voisins de la Russie un accord d'association alléchant comme celui signé en juin 2014 avec la Géorgie, la Moldavie et l'Ukraine. Les États-Unis et l'Union européenne ont tiré parti du mouvement populaire contre la corruption en Ukraine pour réaliser leur objectif et ils se sont servis des partis néonazis pour y installer un régime bien disposé vis-à-vis de l'Occident. Le soutien de la Russie à la sécession de la Crimée a encore attisé le conflit et le pays est au bord de la guerre civile totale. Le conflit ukrainien de 2014 a conduit à la troisième confrontation indirecte entre l'Otan et la Russie, après les guerres en ex-Yougoslavie en 1992 et en Géorgie en 2008.

25 La stratégie de *containment* a été inventée par le président Truman en 1947 pour encercler l'Union soviétique, l'isoler et la conduire finalement à la chute.

(2) *La stratégie du chaos au Moyen-Orient.* Une deuxième lutte de pouvoir se livre ouvertement au Moyen-Orient. Les États-Unis peuvent y compter sur Israël comme soutien inconditionnel. D'autres soutiens du camp occidental sont l'Arabie saoudite, le Qatar et la Turquie. C'est suffisant, ont estimé les États-Unis, pour œuvrer au projet d'un Grand Moyen-Orient sous tutelle occidentale. Pour arriver à cet objectif, il est nécessaire de briser la résistance de l'Iran, de l'Irak et de la Syrie. C'est la principale raison pour laquelle, depuis plus de vingt ans, les États-Unis font la guerre dans la région.

Mais le plan ne s'est pas déroulé tout à fait comme prévu. Les États-Unis et quelques pays amis sont entrés en guerre contre l'Irak sur la base de preuves fabriquées. Ils n'ont jamais pu détruire la résistance irakienne. Lorsque le printemps arabe a chassé les marionnettes des États-Unis, Ben Ali en Tunisie et Moubarak en Égypte, les États-Unis ont dû sérieusement manœuvrer pour obtenir des changements de régime selon leurs vœux. L'alliance entre Iran, Syrie et Hezbollah au Liban s'est révélée plus forte que prévu et a cherché du soutien en Russie. En Palestine, les accords d'Oslo²⁶ ont débouché sur une faillite totale : la résistance palestinienne contre la politique israélienne d'apartheid et d'occupation a repris avec vigueur.

Dans ce contexte, les États-Unis ont dû recourir à la stratégie du chaos. En attisant les tensions ethniques et religieuses en Irak et en Syrie, en exploitant un mécontentement populaire justifié et en finançant et en armant des groupes rebelles salafistes, djihadistes, ils ont cherché à provoquer la chute d'Assad en Syrie, à diviser et à affaiblir l'adversaire et finalement à faire éclater l'Irak et la Syrie. Mais au lieu d'un Grand Moyen-Orient favorable aux États-Unis, la région est devenue un champ de ruines, un nid de terroristes et un foyer permanent de guerre avec des centaines de milliers de victimes et une population plongée dans une misère et une violence sans issue.

(3) *Ne pas laisser échapper le continent africain.* Après la disparition de l'Union soviétique, les États-Unis ont vu la possibilité de conquérir une

26 Les accords d'Oslo : accords conclus entre Israël et l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP) en 1993.

place sur le continent africain. Ils sont entrés en concurrence avec la présence toujours forte d'anciens pays coloniaux comme la France et la Belgique. Les États-Unis se sont mis au premier plan avec l'opération « Restaurer l'espoir » des Nations Unies en Somalie (1992-1993) et ont conquis un point d'appui important en Afrique centrale après le génocide au Rwanda en 1994. Ils soutiennent aussi de fait la guerre d'agression meurtrière du Rwanda et de l'Ouganda contre le Congo voisin depuis 1998.

Mais depuis le début du 21^e siècle, il y a des rivaux en vue. Les intérêts occidentaux sont de plus en plus menacés par les investissements économiques croissants et la collaboration entre la Chine, les autres BRICS et la plupart des pays d'Afrique. En réaction, les États-Unis, ainsi d'ailleurs que la France, ont choisi résolument un renforcement de leur présence militaire et la militarisation de leurs relations avec l'Afrique. La guerre illégale de l'Otan contre la Libye, le pays le plus riche d'Afrique et celui qui avait aussi le plus investi dans l'unité africaine, s'est terminée dans le chaos et une interminable guerre civile. L'ombre de Washington ou de Paris plane sur presque toutes les guerres civiles africaines. Jeter de l'huile sur le feu de contradictions ethniques, régionales et religieuses s'est révélé en Afrique une formule idéale pour ensuite justifier des interventions militaires « pour des raisons humanitaires », souvent contre des milices rebelles que l'Occident avait d'abord contribué à créer. Une première guerre au Mali avait déjà été le prétexte à une intervention occidentale à grande échelle. Une deuxième intervention du même genre a suivi l'année d'après en République centrafricaine.

Chaque fois la présence de troupes occidentales en Afrique a augmenté. La direction de l'armée américaine a mené en 2008 une profonde réorganisation en fondant l'Africom, un commandement militaire centralisé pour l'Afrique. Depuis, nous voyons le développement accéléré d'un réseau de points d'appui et de bases militaires en Afrique. Si cela dépend de Washington et Paris, la disparition du champ de bataille africain n'est pas encore pour demain. Mais de plus en plus de gouvernements africains revendiquent explicitement la souveraineté de leurs pays.

2.6. Une politique de paix active

Juste après la Deuxième Guerre mondiale, qui a coûté la vie à plus de 60 millions de personnes, l'appel à une politique de paix active s'est fait toujours plus fort et s'est encore développé lorsqu'en 1949 les pays capitalistes occidentaux ont fondé l'Otan, en tant que pacte militaire agressif contre le socialisme en Union soviétique et dans l'est de l'Europe. En 1950, le Conseil mondial de la paix lance un appel à l'interdiction complète des armes nucléaires, à l'initiative du physicien communiste français Joliot-Curie. Cet appel est connu sous le nom d'Appel de Stockholm et récolte 300 millions de signatures en quelques années à peine. À l'initiative de Bertrand Russell et d'Albert Einstein, 52 lauréats du prix Nobel lancent en 1955 une déclaration similaire contre les armes atomiques, répondant ainsi à la politique agressive de guerre froide. Dans les années 60 et 70, une partie du mouvement pour la paix s'est lié au mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, à la lutte anticolonialiste et à la résistance contre la guerre au Vietnam.

Dans la première moitié des années 80, notre pays a connu la plus grande manifestation jamais vue contre l'installation de nouveaux missiles nucléaires en Europe. C'était le résultat d'une forte mobilisation de centaines de comités locaux, des syndicats, des ONG et autant dire tout le monde associatif. Après la disparition de l'Union soviétique et du pacte de Varsovie, tous ces gens ont espéré un « dividende de la paix », mais ils ont vite déchanté. Dans la décennie suivante, le mouvement pour la paix a dû retourner dans la rue — même si c'était moins massivement : contre les guerres en Irak, en Yougoslavie, en Afghanistan, de nouveau en Irak, en Libye, etc. Notons que toutes ces guerres impérialistes sont souvent présentées comme « guerre contre le terrorisme » ou « intervention humanitaire ».

Aujourd'hui, le mouvement pour la paix est nettement plus faible que dans les années 80. Mais cela peut changer rapidement, et c'est d'ailleurs nécessaire. Nous avons un besoin urgent d'une politique de paix active et d'un mouvement pour la paix large et puissant. Nous défendons la souveraineté, le droit international et les droits de l'homme contre la politique

interventionniste des États-Unis, de l'Otan, de l'Union européenne et d'autres grandes puissances. Nous soutenons les actions mondiales pour un désarmement nucléaire actif, à commencer par celui de la plus grande puissance nucléaire, les États-Unis. Mais dans notre pays aussi, pour obtenir le départ des armes nucléaires stationnées à Kleine Brogel. Nous nous opposons à l'Otan, à ses guerres et sa pression croissante pour faire augmenter les budgets militaires. La lutte contre l'Otan est une tâche démocratique importante, pas seulement contre la guerre à l'étranger, mais aussi contre la militarisation à l'intérieur du pays.

La lutte pour la paix fait partie du large mouvement pour les droits démocratiques, la justice sociale, le développement durable et la solidarité internationale. On ne pourra arriver à une paix durable qu'en s'attaquant à la pauvreté et à l'injustice et en redressant toutes les injustices historiques contre les peuples opprimés, de manière à ce qu'ils puissent définir eux-mêmes leur avenir. Une paix durable ne peut être garantie que dans une société qui ne se base pas sur la concurrence et le profit, mais sur la coopération et la solidarité, sur la démocratie politique et économique, sur la satisfaction des besoins sociaux et écologiques – bref, une société socialiste.

3. LA LUTTE POUR LES DROITS DÉMOCRATIQUES

3.1. Les droits sociaux et démocratiques : résultats de l'action collective

Il a fallu deux grèves générales (1886 et 1887) pour interdire le travail des enfants et imposer le paiement des salaires en argent. Il a fallu trois grèves générales (1893, 1902 et 1913) pour remplacer le suffrage censitaire par le suffrage universel simple (pour les hommes). Après un demi-siècle de lutte acharnée l'article 310 interdisant la grève a été abrogé au lendemain de la Première Guerre mondiale (1921). Les piquets de grève étaient désormais admis. La grande grève générale de 1936 a arraché le salaire minimum et les congés payés. Et après quatre ans de lutte antifasciste, la sécurité sociale a été instaurée fin 1944 avec assurance pension, maladie et invalidité, chômage, allocations familiales et pécule de vacances.

Les droits sociaux et démocratiques ont tous été acquis essentiellement par l'action collective des salariés. Ils ont été arrachés à la classe dirigeante par le mouvement ouvrier organisé. En 1954 déjà, une étude du professeur Jan Dhondt montre que les plus grands progrès sociaux dans notre pays ont été obtenus « sous la pression de la voix impétueuse de l'opinion publique et non par l'effet des élections ou du Parlement ». La lutte pour la défense des droits démocratiques est fondamentale. Droit de grève et de manifestation, liberté d'opinion et liberté d'association sont indispensables à la défense des acquis sociaux et de la démocratie elle-même.

En même temps, tout acquis démocratique et social comporte deux aspects. D'un côté il est le résultat de la lutte des travailleurs, d'autre part il est une concession de la classe dirigeante soucieuse « d'éviter le pire ». Jamais un acquis n'est concédé sans lutte, spontanément, de soi-même. L'historienne Gita Deneckere écrit à ce sujet : « Le rétablissement de l'ordre public n'a

jamais pu être imposé exclusivement par les armes, des concessions ont également été faites pour maîtriser les problèmes qui sont apparus et pour garantir la pacification. » Dans le capitalisme, les acquis ne sont jamais « sûrs » ni « définitifs ». Ils restent toujours sous la menace du capital, dans sa chasse au profit et aux bénéfices supplémentaires, et dépendent en fin de compte des rapports de forces entre travail et capital.

Au cours des trente dernières années, ces rapports de forces se sont profondément modifiés. Après la crise de 1973, on a connu la réaction agressive des Chicago boys qui, avec Reagan et Thatcher, ont appliqué au capitalisme une sorte de thérapie de choc, connue sous le nom de néolibéralisme. Cette thérapie a été renforcée lorsque l'Union soviétique et le socialisme en Europe de l'Est ont été renversés et qu'on a proclamé la victoire définitive du libre marché. Enfin, le néolibéralisme s'est trouvé encore renforcé par le fait que la social-démocratie²⁷ a joyeusement adopté ce discours. Après Reagan, il y a eu Clinton ; après Thatcher, il y a eu Blair ; après Kohl en Allemagne, il y a eu Schröder et on a à peine remarqué la différence. La social-démocratie a adopté le marché et a repris sans vergogne le flambeau du démantèlement néolibéral. Chez nous aussi, depuis 25 ans, les partis sociaux-démocrates ont participé sans rougir à la privatisation des entreprises publiques, aux coupes dans la sécurité sociale et au détricotage des droits sociaux. Tous ces éléments ont modifié les rapports de forces en faveur du capital ces trois dernières décennies, entraînant la réouverture de la chasse aux principaux acquis sociaux et démocratiques.

En ce qui concerne les droits démocratiques, il faut ajouter un quatrième élément. Ce sont les attentats du 11 septembre 2001 contre les tours jumelles à New York. La « guerre contre la terreur » qui s'en est suivie a fourni à l'establishment américain le prétexte idéal pour rendre tout le monde suspect, pour organiser à grande échelle le contrôle de la population et renforcer l'appareil de répression.

27 La social-démocratie est un courant politique qui cherche, dans le cadre de la démocratie libérale et dans le respect du libre jeu du marché, à obtenir par des réformes et des changements une organisation sociale plus juste. Les partis socialistes appartiennent à ce courant.

En Europe aussi, la « sécurité intérieure » est un thème dominant pour obtenir l'adhésion de la population à la restriction des libertés. On a également utilisé ce thème pour créer un climat d'angoisse et pour élaborer une nouvelle stratégie du « diviser pour régner ». Tous les musulmans et les gens d'origine arabe sont subitement devenus suspects. Toute une religion, l'islam, est de plus en plus identifiée à un danger terroriste potentiel. On appelle ça l'« islamophobie ». Le racisme a regagné énormément de terrain. Les discriminations sur la base de l'origine, de la religion ou des préférences sexuelles sont redevenues monnaie courante. Les récents attentats commis par des citoyens européens ayant des sympathies fondamentalistes — endoctrinés ou non à l'étranger — menacent d'accentuer encore le syndrome sécuritaire, avec des conséquences néfastes pour les droits démocratiques. Début 2015, l'armée a refait son entrée dans nos grandes villes.

3.2. L'attaque contre les syndicats

Longtemps la Belgique a connu l'interdiction de descendre dans la rue avec un drapeau rouge, l'interdiction de fêter le 1^{er} Mai, l'interdiction de « coalition » (en syndicats). Entre 1830 et 1867, pas moins de 1 500 ouvriers ont été jetés en prison pour fait de grève. Ils pouvaient tout perdre : salaire, nourriture, santé et même la vie. Il y avait pourtant une résistance collective. Au début, il y a eu des révoltes de la faim, des occupations collectives de terrains expropriés, des destructions de machines, des incendies de châteaux patronaux et des pillages. Mais très vite ont suivi des pétitions, des marches revendicatives, des meetings, des manifestations et aussi des grèves générales.

En Belgique, l'article 310 du Code pénal prévoyait des peines correctionnelles pour « tous ceux qui, par les rassemblements près des établissements où s'exerce le travail [...] auront porté atteinte à la liberté des maîtres ou des ouvriers ». L'article visait principalement les piquets de grève. Il a fallu plus d'un demi-siècle d'une lutte acharnée pour en obtenir l'abrogation. Cet article 310 détesté n'a été abrogé qu'après la Première Guerre mondiale, lorsque le mouvement révolutionnaire s'est développé en Europe avec les Républiques des conseils en Hongrie, en Autriche, en

Allemagne et en Italie et avec la Révolution d'octobre en Russie. Désormais les travailleurs avaient le droit d'arrêter ensemble le travail et de défendre collectivement leurs intérêts. Après la Seconde Guerre mondiale, ce droit a été confirmé dans toute une série de traités et de lois internationaux, européens et nationaux. Le droit de grève implique aussi le droit de prendre des mesures pour faire réussir l'action collective : piquets de grève, même sur le terrain de l'entreprise, occupations et grèves de solidarité. Et les juges ne peuvent pas s'immiscer dans ces conflits.

La contre-offensive des Chicago boys visait dès le début à briser ce contre-pouvoir des syndicats. Reagan et Thatcher savaient très bien que celui qui brise la puissance syndicale brise aussi la colonne vertébrale de la classe ouvrière. Celui qui arrive à museler la plus importante force de résistance dans la société a le champ libre pour modifier complètement les rapports de forces entre travail et capital. Thatcher a introduit une interdiction complète d'action de solidarité, même pour les fermetures d'entreprises. Des actions de soutien à d'autres grèves sont interdites, même dans des entreprises de même groupe. On doit dorénavant fournir une liste de ceux qui participent aux grèves. Les allocations sociales aux membres des familles de grévistes sont diminuées. Les membres de la famille de « grévistes illégaux » ne reçoivent plus d'allocation du tout. Une fois la puissance syndicale brisée, il n'y a plus de frein à l'augmentation de la répartition inégale des richesses produites. Tant le fossé des revenus que le fossé des fortunes se sont élargis.

L'attaque contre les syndicats est allée de pair avec une offensive idéologique organisée. Briser « le tabou » de réalisations et acquis sociaux et démocratiques est qualifié de « progressiste » tandis que la défense de la force organisationnelle et de la puissance collective de la classe ouvrière est rejetée comme du « conservatisme ». Cette sorte d'offensive linguistique est stratégiquement élaborée dans toutes sortes de *think tanks*²⁸

28 L'expression *think tank* (ou réservoir d'idées ou laboratoire d'idées) désigne une institution privée, en principe indépendante, à but non lucratif, qui regroupe des experts ou des professionnels chargés de réfléchir sur des questions des domaines politique, économique, technologique, social, etc.

néolibéraux. L'agitation contre les accords interprofessionnels ou sectoriels (par lesquels les secteurs ou entreprises les plus combatifs tirent les autres vers le haut), contre la gestion paritaire d'institutions qui gèrent les cotisations sociales des travailleurs (comme l'Onem), contre les services sociaux rendus par les syndicats (comme le paiement des allocations de chômage) et contre les prétendues « grèves politiques » (grèves contre des mesures gouvernementales), tout cela fait partie de la même offensive. Le but est que les esprits soient mûrs pour l'instauration de la personnalité juridique des syndicats, pour pouvoir les traîner devant les tribunaux et les briser juridiquement.

La nouvelle droite veut exploiter la démocratie formelle – le résultat des élections – contre la démocratie dynamique qui se construit dans les rapports de forces de l'action sociale. Dans ce modèle, toutes les associations sont visées : organisations environnementales, associations culturelles, groupes d'action locaux, comités de femmes, organisations de jeunes, travailleurs sociaux, associations de lutte contre la pauvreté, etc. La classe dirigeante veut briser l'autonomie et la combativité des associations émancipatrices, pour les intégrer complètement dans le système ou les rendre inoffensives comme institutions purement caritatives.

Dans toute l'Europe, nous voyons aujourd'hui une offensive similaire. Il y a des projets de service minimum dans les services publics, d'astreintes imposées aux grévistes pour leur faire lever des piquets de grève. Il est question d'interdire les blocages de zonings industriels et de ports. L'Union européenne essaie de placer la liberté de circulation des services (qui est cause, entre autres, du dumping social), comme un droit supérieur au droit de grève. En Espagne, durement touchée par la crise de l'euro, le nombre de manifestations a décuplé en dix ans. En réaction, le parti de droite PP (Partido Popular) a fait passer au parlement fin 2014 une loi qui limite le droit de manifester et prévoit des amendes jusqu'à 600 000 euros pour les participants à des manifestations non autorisées. Cela montre jusqu'où va la crainte de la nouvelle résistance qui se développe partout en Europe.

3.3. Justice de classe

Non seulement les syndicats, mais aussi les jeunes sont de plus en plus dans le collimateur. Dans la zone de police Westkust (sur la côte belge), on a instauré l'approche de la *Very Irritating Police* (police très irritante) : des agents ont pour mission de harceler par des contrôles irritants les jeunes prétendument « désœuvrés ». De plus en plus, on invoque les « nuisances » pour discipliner les jeunes en leur infligeant des sanctions administratives communales (SAC). Les nuisances sont un concept très large. Celui qui lance des boules de neige ou des confettis, qui sort son sac-poubelle le mauvais jour ou qui mange un sandwich sur la voie publique risque une amende. Les plus touchés par ce système sont justement les jeunes qui font le plus usage de l'espace public, parce qu'ils ont par exemple moins de place dans leur environnement familial. Derrière cette rage des sanctions administratives se cache une idéologie conservatrice normative. Il s'agit de discipliner les exclus et les gens les plus touchés par la crise. On n'engage plus de gardiens de la paix pour aider des personnes âgées à monter dans le tram ou le bus, mais pour mettre des jeunes à l'amende. Là où la prévention²⁹ était assurée par de l'encadrement, de l'accompagnement à l'école, du sport et de la culture accessibles, la classe dirigeante recourt de plus en plus à la répression, pour placer dans une sphère criminelle tout ce qu'elle nomme « comportement asocial ».

Mais quand il s'agit des nantis, la clémence envers les comportements asociaux est immense. Les grands fraudeurs fiscaux et financiers peuvent acheter leur procès. Pas de procès, pas de condamnation et pas de casier judiciaire. Ils échappent à la punition en payant une fraction des impôts qu'ils ont soustraits à la société. Celui qui vole une pomme à l'étalage se fait enfermer. Celui qui vole des milliards à la société reçoit une invitation à prendre le thé avec le procureur général pour discuter « entre gens civilisés » du montant qu'il devra payer pour s'éviter un casier judiciaire. Les droits de la défense aussi sont de plus en plus menacés. Pour le simple citoyen, les seuils d'accès à la justice sont de plus en plus élevés. Les procédures accélérées compromettent le droit à un procès équitable parce

29 Prévention : mesures prises à l'avance pour éviter des problèmes.

qu'elles comportent le risque qu'aucune enquête sérieuse ne soit menée et que la défense ne puisse être soigneusement préparée. Partout en Europe apparaît une justice à deux vitesses : chère, pas en mesure de protéger les intérêts des citoyens ordinaires, mais toujours prête à défendre les intérêts de la classe dirigeante. La justice est d'ailleurs dans l'ensemble une tour d'ivoire, un monde à part inaccessible au citoyen ordinaire. Beaucoup de gens ressentent de plus en plus le fort caractère de classe de la justice. Le fonctionnement de la machine judiciaire est aussi très inefficace.

3.4. Big Brother contre le droit à la vie privée

Il est frappant que pas un seul des partis traditionnels ne veuille mener une lutte effective pour la défense de la liberté personnelle et de la vie privée. Or cette liberté personnelle est la base des autres libertés politiques. On a le droit d'avoir une opinion sociale, syndicale et politique sans être contrôlé en permanence. Mais aujourd'hui la classe dirigeante sacrifie le droit à la vie privée, un des acquis de la Révolution française contre l'absolutisme féodal³⁰, pour mettre en place un appareil de contrôle sans précédent.

La Sûreté de l'État procède à des centaines d'opérations secrètes qui vont très loin : placer des caméras dans des logements, monter des entreprises fictives, pénétrer dans des ordinateurs et tracer des communications téléphoniques. Seul le pouvoir judiciaire en avait le droit jusqu'à présent. Ces nouvelles méthodes de renseignement ne servent pas seulement à combattre la criminalité. Des concepts politiques fourre-tout comme « radicalisation » et « extrémisme » permettent une application politique des nouvelles méthodes de renseignement. C'est ainsi que les autorités utilisent

30 La féodalité, mot dérivé du latin *feudum*, désigne le système de fief qui a régné en Europe depuis la chute de l'Empire romain et la fin de l'esclavage (vers 500) jusqu'à la Révolution française. Le seigneur donnait de la terre en tenure (fermage) à ses vassaux en échange de service militaire et d'impôt. Les paysans qui vivaient et travaillaient sur ces terres avaient été réduits à la condition de serfs. Ils étaient dans une certaine mesure la propriété du propriétaire foncier. Le surplus du travail paysan disparaissait dans les poches des seigneurs féodaux. L'Église aussi était un propriétaire foncier. Les paysans n'avaient pas de droits politiques. L'État féodal (rois ou empereurs, la noblesse et l'Église) exerçait le pouvoir et opprimait les paysans.

internet pour réunir des données sur des criminels ou des terroristes, mais aussi sur les citoyens. Et avant tout sur les citoyens socialement actifs. Avec à peine un peu de contrôle du Parlement sur tout ce que la Sûreté entreprend. Il ne reste que peu de choses pour protéger la vie privée. Le capitalisme en crise installe une société à la *Big Brother* à grande échelle. Celui qui supprime la vie privée supprime aussi la liberté de pensée, la dissidence démocratique et la créativité. Ce qui n'a pas seulement des conséquences politiques, mais un impact profond sur l'individu lui-même.

La NSA (National Security Agency), l'agence d'espionnage américaine se sert à grande échelle de Google, Facebook, Microsoft et Apple pour contrôler toutes les données. L'écoute du système américain de communication n'était auparavant possible que sur ordre de la justice. Mais suite à la loi de 2008 sur l'espionnage, ce n'est plus requis. Les services secrets américains n'espionnent pas seulement leurs « ennemis », mais aussi des alliés comme l'Allemagne et la France. Et pour couronner le tout, ils espionnent dans la foulée le courrier électronique de millions de citoyens. Dans notre pays, la NSA espionne d'ailleurs tous les clients de Belgacom, au vu et au su de la firme.

La NSA et son partenaire le plus loyal, le service britannique GCHQ, n'ont besoin d'aucune raison particulière pour collecter toutes les communications possibles. Le fait que des gens communiquent entre eux est pour eux une raison suffisante. Il y a peu, internet était un médium anonyme où l'anonymat était protégé. Aujourd'hui, internet est suivi 24 h sur 24 par les monopoles géants comme Google, Apple et Facebook et par l'autorité publique pour y puiser toutes sortes de données personnelles. Les « *big data* », comme on les appelle, permettent de garder un œil en permanence sur le prétendu « contenu radical » et de contrôler politiquement notre comportement. Les vraies raisons de cet espionnage massif sont économiques et politiques. L'information donne le pouvoir et le contrôle sur toute la population...

Les États membres de l'Union européenne ont donné à leurs services de police la possibilité de faire usage de méthodes particulières de recherche

(MPR) et de méthodes spéciales de renseignement (MSR) pour la collecte de données. Ces lois réduisent à un chiffon de papier tout respect de la vie privée et transforment le principe de base de la justice « tout le monde est innocent, jusqu'à preuve du contraire » en son contraire : « tout le monde est potentiellement coupable, jusqu'à ce qu'on prouve qu'il ne l'est pas ». Dans notre pays, le gouvernement Di Rupo a introduit en août 2013 une loi qui exige que les sociétés de télécommunication conservent pendant un an les données de communication (téléphonique et par internet) de tous les citoyens. En avril 2014, la Cour européenne de justice a annulé la Directive européenne sur laquelle s'appuie la loi belge. Mais la loi est toujours d'application.

Comme aux États-Unis qui ont leur Conseil de Sécurité nationale et intérieure, on a fondé dans notre pays un Conseil national de sécurité. Y sont centralisés tous les services et aspects de la sécurité et des renseignements. Dorénavant, ce ne sera plus l'OCAM (Organe de coordination pour l'analyse de la menace) qui décidera du niveau de menace, mais bien le Conseil national de sécurité, les ministres du kern³¹, de la Justice et de la Défense. Des objectifs d'inspiration politique risquent de prendre la place d'une analyse objective.

Au nom de la lutte contre le terrorisme, l'armée peut désormais être engagée temporairement pour des missions de surveillance en cas de menace à partir du niveau « sérieux ». L'engagement de l'armée a surtout un impact sur l'ambiance dans la société. Le sentiment subjectif d'insécurité augmente. L'ensemble de la population devra s'habituer à la présence de militaires. En cas d'actions sociales dures, il n'est pas exclu que le gouvernement engage l'armée pour le maintien de l'ordre. Et tandis que le pouvoir des services de police et de sécurité augmente, la possibilité pour le citoyen de s'opposer aux éventuels abus des services d'ordre se réduit.

31 Le Conseil des ministres restreint ou *kern* (en néerlandais : *kernkabinet*) réunit autour du Premier ministre tous les vice-Premiers ministres du gouvernement.

3.5. Une guerre contre le droit international et contre le droit tout court

Dans les années qui ont suivi le 11 septembre, les États-Unis ont cueilli des centaines de personnes au saut du lit, les ont arrêtées sans inculpation et les ont déportées sans autre forme de procès vers des prisons spéciales de la CIA qui ne tombent pas sous la juridiction des États-Unis. Entre décembre 2001 et 2006 ont eu lieu pas moins de 1 080 vols secrets de la CIA dans l'espace aérien européen. La CIA transportait ainsi de prétendus suspects vers une destination souvent secrète : des « *black sites* » (les sites « noirs »). Une directive présidentielle a donné l'autorisation officielle de s'emparer de certaines catégories de suspects et de les maintenir en détention sans en rendre compte au public et sans devoir révéler les circonstances de leur détention. Dans notre pays, six vols de la CIA de ce genre ont transité entre autres par l'aéroport de Deurne (Anvers). Les déportés sont absolument sans droits, ils ne sont pas officiellement inculpés, ils sont détenus pour un temps indéterminé et n'ont aucune assistance juridique.

Disparus le droit à un procès équitable, à une procédure contradictoire, à l'assistance d'un avocat, le droit d'accès au dossier et à la contestation des preuves. Les accusations sont basées sur l'information incontrôlable des services de sécurité. Et le principe fondamental du droit selon lequel personne ne peut être privé de sa liberté sans l'ordre d'un juge et sans droit de recours devant un juge est tout simplement aboli.

Aux États-Unis, le service d'immigration a le pouvoir de détenir pour 48 heures ou pour un temps indéterminé tout étranger raisonnablement suspect d'activités terroristes. Le secret de la relation confidentielle entre avocat et client n'est plus garanti. Leurs conversations peuvent être écoutées. La liste des crimes passibles de la peine de mort est élargie. La citoyenneté d'habitants des États-Unis peut être révoquée et ces citoyens peuvent être déportés si les autorités « pensent » soit qu'ils sont membres d'un groupe « terroriste », soit qu'ils ont apporté un soutien matériel à un tel groupe. Le *Military Commissions Act* de 2006 permet d'extorquer des aveux de suspects de terrorisme par des « techniques d'interrogatoire non orthodoxes », telles que maintenir les détenus en éveil, les faire rester debout dans des positions

inconfortables, les exposer à la chaleur, à l'eau et au froid. On légalise ainsi la torture. La même loi instaure des tribunaux militaires composés exclusivement de juges militaires, la défense est assurée par des avocats militaires, ou bien des avocats civils triés sur le volet qui doivent obtenir une autorisation spéciale. On travaille avec des informations et des preuves secrètes que l'avocat ne peut pas communiquer à son client ; une grande partie des délits retenus sont passibles de la peine de mort.

Les photos choquantes d'Abou Ghraib (camp de prisonniers des États-Unis en Irak) ont fait le tour du monde : une femme soldat tout sourire qui pose derrière un tas de prisonniers irakiens nus et menottés, des prisonniers la tête couverte d'un sac, des prisonniers torturés à l'électricité, ou attaqués par un chien, ou roués de coups. Ce qu'on ne voit pas sur les photos ce sont les tortures conçues scientifiquement comme la quasi-noyade. Ou la privation sensorielle : méthodes pour empêcher d'entendre (par un bruit constant), de voir (par un sac sur la tête ou un masque devant les yeux), de sentir (en emballant tout, même les mains), de dormir. On fait usage de ce qu'on appelle des « interrogatoires renforcés ». Officiellement, ces interrogatoires sont « à la limite de la torture » ; dans les faits, c'est bien de la torture. Ce sont de graves infractions à la Convention de Genève, signée pour empêcher pour toujours la répétition de la barbarie et de l'arbitraire du nazisme.

On a vendu au public l'invasion de l'Irak en répandant la peur des armes de destruction massive, dont il est apparu qu'elles n'existaient pas. Cette invasion illégale a consciemment foulé aux pieds le droit international. Dans le droit international, la « frappe préventive » n'est rien d'autre qu'une guerre d'agression. Et depuis Nuremberg³², c'est le crime suprême : un crime contre la paix. Avec l'invasion de l'Irak, on a tout expérimenté : crimes de guerre, torture, camps illégaux, utilisation d'uranium appauvri, de phosphore blanc. Il s'agit d'une domination ouverte et brutale des États-Unis.

La campagne des grandes puissances capitalistes pour des objectifs géostratégiques et pour le contrôle des matières premières crée une absence de droit

32 Procès contre 24 criminels de guerre nazis qui s'est déroulé en 1945-46 dans la ville allemande de Nuremberg.

révoltante. Le capitalisme déshumanise l'humanité. En droit international, il est illégitime de supprimer des gens au moyen de drones et en-dehors d'une situation de « conflit armé ». Pourtant des avions sans pilote touchent des écoles, des fêtes de mariage, des cibles civiles. Rien qu'au Pakistan, des drones américains ont tué des centaines de citoyens qui n'avaient rien à voir avec la « guerre contre la terreur » et ne se trouvaient pas sur la « liste des personnes à liquider ». Bombardements massifs sur des villes comme Syrte ou Falloujah, destruction d'infrastructures civiles (routes, voies ferrées, ponts, universités et hôpitaux), déclenchement de guerres civiles sectaires et fanatiques, enlèvement de prisonniers vers des prisons fantômes, torture. Le mépris de l'humanité par le capitalisme gangrène toute la planète et inspire des organisations terroristes comme Daech (organisation dite de l'État islamique) à faire tout simplement la même chose.

3.6. Diviser pour régner : discrimination, racisme et extrême droite

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, plus de la moitié de la population mondiale vit dans les villes. Les grandes villes ont toujours été des métropoles du renouveau, elles changent, grandissent et sont toujours un creuset de différentes influences internationales. Cet aspect s'est encore renforcé par l'internationalisation de l'économie capitaliste. Aujourd'hui, la plupart des grandes villes connaissent une diversité considérable, avec des habitants de toutes origines. La diversité est la réalité, et aussi une source de richesse. Le changement et cette super-diversité impliquent aussi le défi d'établir une vie commune interculturelle qui peut donner naissance à une nouvelle culture commune progressiste intégrant tous les aspects avancés de cette nouvelle diversité.

La très grande majorité de la population issue de l'immigration est constituée de salariés, qui appartiennent au monde du travail. Ceux-ci sont de ce fait « doublement » confrontés à la discrimination sur la base de l'origine, la couleur de peau ou la religion, en particulier pour accéder à l'emploi, l'enseignement ou le logement d'une part et aux injustices sociales d'autre part. La nouvelle droite veut faire dépendre toujours plus les droits de base de toutes

sortes de conditions. Le concept même de droits de base inconditionnels est ainsi remis en question. Ces conditions touchent de plus en plus de gens qui, pour toutes sortes de raisons, doivent s'en sortir avec une allocation. Pour les personnes d'origine étrangère, des conditions supplémentaires sont souvent liées, comme des tests de langue ou de prétendus parcours d'intégration. L'injustice sociale touche des gens de toute origine. Mais l'injustice est aussi fortement colorée. Parmi les enfants d'ouvriers immigrés, un sur trois vit dans notre pays sous le seuil de pauvreté. De tous les pays industrialisés (OCDE), la Belgique réalise ainsi le troisième plus mauvais résultat, juste après l'Espagne et les États-Unis. Le taux d'emploi des gens de nationalité extra-européenne a diminué de 42,7 %. La Belgique a ainsi le plus mauvais résultat des 28 États membres de l'Union européenne.

La discrimination et le racisme concernent l'ensemble du monde du travail. Si un groupe de travailleurs n'a pas les mêmes droits que les autres, il doit accepter de travailler dans des conditions de travail et à des salaires inférieurs. Les salaires et conditions de travail de tous se trouvent ainsi menacés. L'Europe exploite l'immigration comme une arme dans la lutte concurrentielle, en fonction d'intérêts purement économiques et comme fer de lance contre les conditions de travail et les salaires. La libre circulation des travailleurs dans l'Union européenne et la possibilité pour des ressortissants d'un État membre de travailler dans un autre pays aux conditions de la sécurité sociale du pays d'origine (les travailleurs détachés) conduisent au dumping social. C'est le cas surtout dans les secteurs du bâtiment, du transport ou du nettoyage. De nouvelles mesures antisociales sont souvent préparées en les appliquant d'abord à des travailleurs d'origine étrangère. Ceux-ci sont en effet plus vulnérables.

L'extrême pauvreté, les catastrophes climatiques et les guerres poussent les gens à quitter leur pays et à chercher refuge en un lieu plus sûr dans le monde. Ces immigrés servent souvent de cobayes pour les mesures d'exception : la prise généralisée d'empreintes digitales, la mise en détention pour plusieurs mois sans avoir commis le moindre fait punissable ; ils sont l'objet de razzias, de contrôles d'identité en masse et d'arrestations. L'Union européenne a été transformée en forteresse, des moyens militaires

ont rendu les frontières extérieures hermétiques. Chaque année, des milliers de migrants paient de leur vie leur tentative de franchir ces frontières.

Le gouvernement fédéral a durci sensiblement les règles pour devenir Belge. Les premières victimes en sont surtout les personnes avec de bas revenus ou peu ou pas de qualification, les intérimaires et les chômeurs. Qui demande la nationalité doit dorénavant faire preuve de la connaissance (au niveau A2) d'une des trois langues nationales, ainsi que de son intégration sociale et de sa participation économique (avec un diplôme, des connaissances linguistiques, un emploi...) Le droit au regroupement familial (entre conjoints, entre parents et enfants...) est rendu plus difficile. Les gens sans papiers ont de plus en plus de difficultés pour régulariser leur situation, même en cas de maladie grave, de situations humanitaires exceptionnelles ou de liens forts avec la Belgique. Ils sont de plus en plus pourchassés et expulsés du pays. Cette politique maintient des milliers de travailleurs sans-papiers dans l'illegalité et l'insécurité. Ils sont donc prêts à travailler presque gratuitement dans toute une série de secteurs. L'acquisition de la nationalité belge devrait dépendre de critères objectifs, mais la nouvelle loi constitue un obstacle pour ceux qui vivent dans les conditions les plus difficiles.

Le racisme est aussi un instrument politique au service de la méthode « diviser pour régner ». Cela dresse ceux qui ont peur de tout perdre contre ceux qui n'ont rien. En 1993, Samuel Huntington, l'homme qui a assisté le président Johnson du temps de l'occupation américaine au Vietnam, a publié *Le Choc des civilisations*. L'establishment américain et l'extrême droite du monde entier ont accueilli ce avec enthousiasme. En Belgique, Filip De Winter (Vlaams Belang) en a été un fan de la première heure. Pour faire oublier la contradiction entre travail et capital, entre libération nationale et impérialisme et entre pays socialistes et impérialisme, Huntington a lancé la contradiction entre « le monde occidental » d'un côté et « l'islam » et « le confucianisme³³ » de l'autre.

33 Système éthique et philosophique chinois, élaboré par Confucius (551 – 479 av JC). Cultiver les plaisirs intérieurs comme la courtoisie, la justice, la confiance, l'altruisme sont pour le confucianisme le fondement de l'ordre dans la famille et la société.

Cette *révolution culturelle* de la nouvelle droite³⁴ est conçue et propagée à partir d'objectifs stratégiques. Pour préparer les esprits à de nouvelles guerres et occupations au Moyen-Orient, on met en avant de soi-disant grandes différences « identitaires » entre « l'Occident » et « l'islam ». Pour préparer le monde à une attaque stratégique contre la Chine, on pave déjà le chemin en étalant des différences « culturelles » supposées entre « l'Occident » et le « confucianisme chinois ». Avec cette analyse, il n'est plus question d'intérêts économiques fondamentaux, de classes sociales, de contrôle des matières premières, de conquête de nouveaux marchés ou d'expansion stratégique. Cette conception du « choc des civilisations » a conduit aussi à de nouvelles violences racistes, comme les meurtres de Luna et Oulematou par Hans Van Themsche à Anvers en 2006 et le massacre de 77 jeunes socialistes par Anders Breivik sur l'île norvégienne d'Utøya en 2011. De nouveaux mouvements d'extrême droite comme Pegida en Allemagne ramènent au-devant de l'actualité de vieux slogans d'extrême droite sur des « cultures antagoniques ».

Cette évolution inquiétante en matière des droits démocratiques en Europe rend particulièrement dangereuse la montée de partis d'extrême droite. En Belgique, en Suisse, en Italie, au Danemark, en Autriche, aux Pays-Bas, des partis nationalistes, xénophobes, autoritaires participent ou ont participé au pouvoir. D'autres sont activement en chemin pour arriver au pouvoir, comme en France. Les partis traditionnels considèrent souvent les partis d'extrême droite anciens ou nouveaux comme des partis respectables avec lesquels on peut avoir des rapports ordinaires. Si ces partis parviennent au pouvoir, ils trouveront en tout cas à leur disposition tout un arsenal de lois, de structures policières et d'instruments de contrôle de la population. Si ces lois et structures sont pleinement

34 Les théories racistes et ethnistes sont aujourd'hui remplacées par les théories culturalistes et identitaires de l'extrême droite, développées dans les laboratoires de l'Institut des études stratégiques de l'université de Harvard dans les années 90. La version européenne en avait été développée par la Nouvelle droite en France qui appelait à une « révolution conservatrice » contre « le dogme égalitaire » et « l'idée néfaste du multiculturalisme ». La Nouvelle droite préconisait un « enracinement » plus profond des « peuples européens » dans leurs traditions et leur culture pour préparer une « renaissance culturelle européenne ».

utilisées, elles deviendront des instruments pour l'exercice d'une dictature ouverte contre le mouvement ouvrier et démocratique. *No pasarán !*

3.7. Les droits démocratiques comme tremplin

Les droits démocratiques et sociaux que nous connaissons aujourd'hui ont tous été obtenus par la lutte. Ils sont constamment en ligne de mire, et plus la crise s'aggrave, plus le pouvoir établi voudra les restreindre.

Nous voulons approfondir les droits démocratiques et sociaux, pour que la classe des travailleurs ait plus d'espace et de possibilité pour changer les rapports de forces et mener la lutte pour le progrès social, une culture riche, la solidarité internationale, la paix et un environnement durable. Mais tant qu'un petit groupe – l'élite industrielle, financière et politique – contrôle la direction que prend la société, les droits démocratiques ne seront jamais définitivement acquis et la démocratie ne sera jamais complète. Elle reste soumise aux limitations imposées par le pouvoir des grandes fortunes. Et à chaque crise les puissants mettent tout en œuvre pour limiter ou supprimer les droits acquis par la lutte. Pour des raisons économiques – faire plus de profit, mais aussi pour des raisons politiques – affaiblir la résistance sociale.

C'est pourquoi toute lutte pour les droits démocratiques fondamentaux doit dès le départ se mener dans une perspective large et à long terme : celle d'une autre société, qui ne soit plus axée sur le 1 % de super-riches. Une société pour et par les autres 99 %. Une société où pour la première fois des millions de travailleurs ont vraiment leur mot à dire sur toutes les questions politiques et sociales essentielles de leur vie en collectivité : emploi, salaire, pension, enseignement, soins de santé, logement, environnement... Une démocratie qui garantit une véritable égalité et une participation active, qui ne pille pas la nature et qui installe des nouvelles valeurs culturelles dans la société. C'est notre ambition.

4. CHANGER MAINTENANT, AVANT QUE LE CLIMAT NE CHANGE TOUT

L'humanité est en train de détruire à toute vitesse ses propres conditions d'existence. C'est ce qu'affirment de récentes études scientifiques sur la pollution du sol et de l'eau, le rejet de grandes quantités de substances chimiques agricoles dans l'environnement, le rejet de gaz à effet de serre³⁵ dans l'atmosphère et l'atteinte à la biodiversité qui risque de diminuer de moitié en quelques dizaines d'années.

Mais si on dit « l'humanité », on pourrait comprendre qu'il n'y a pas de raisons à cette destruction de la planète, qu'il n'y a pas de responsables de la pollution, de la déforestation et de la désertification. En fait, il y en a réellement. Il y a des responsables, et il y a aussi des victimes.

Cela vaut aussi pour les menaces qui pèsent sur les ressources mondiales en eau potable. C'est un énorme problème pour de nombreux pays du Sud et en même temps une source d'enrichissement pour les quelques monopoles qui ont fait de l'eau leur propriété. Le sol et la mer sont empoisonnés par les phosphates et les nitrates parce que les géants de l'agroalimentaire et de la chimie ont lié leur sort à l'agriculture industrielle. Et il y a encore le réchauffement anormalement rapide du climat, comme conséquence de la révolution industrielle. Il apparaît peu à peu qu'il y a « une guerre entre le climat et le capitalisme », comme l'expose Naomi Klein. Chacune des dégradations en cours a des conséquences sur la biodiversité, sur la disparition d'espèces animales, de récifs de corail et de plantes.

Il existe encore d'autres problèmes environnementaux, tels que l'épuisement des ressources naturelles, la pollution de l'atmosphère par les par-

35 Éléments gazeux de l'atmosphère qui absorbent et puis renvoient les rayons infrarouges et contribuent ainsi à l'effet de serre. Le plus connu de ces éléments est le CO₂. En utilisant des combustibles fossiles – pétrole, gaz et charbon – pour fabriquer de l'énergie nous envoyons du CO₂ (dioxide de carbone) dans l'atmosphère.

ticules fines, l'acidification des océans, etc. Nous nous concentrerons sur le réchauffement climatique, parce que ce problème risque d'être le plus crucial pour les conditions de vie sur terre et parce qu'il a également un impact dans bien d'autres domaines.

4.1. Les faits sont incontestables

Le groupe des experts du climat des Nations Unies, le GIEC, centralise et actualise en permanence les données disponibles sur le changement climatique. Des milliers de scientifiques du monde entier y travaillent. Et, comme les scientifiques sérieux, le GIEC est très prudent dans ses conclusions. Son cinquième rapport (publié en 2004) constate que l'accélération sans précédent du réchauffement climatique est provoquée par l'activité humaine sur terre. Il constate également que les efforts en vue d'endiguer ce réchauffement sont absolument insuffisants. Ce réchauffement est actuellement de 0,85 °C depuis le début de l'ère industrielle (1880). C'est surtout depuis 1950 qu'on assiste à une accélération sans précédent. Celle-ci est causée par le rejet des gaz à effet de serre, eux-mêmes provoqués avant tout par les combustibles fossiles utilisés pour la production d'électricité, pour la production en général, pour le transport et le chauffage. Une autre cause est la déforestation à grande échelle et la perte de végétation et de biomasse sur la planète, ce qui fait que moins de CO₂ est absorbé. Le modèle non durable sur lequel s'appuie l'agriculture industrielle provoque aussi une réduction de l'absorption de CO₂ et un accroissement des rejets de méthane. Les océans finissent par être saturés, ce qui fait que le CO₂ reste en suspens dans l'atmosphère. Le rapport du GIEC affirme que la période 1983-2012 a constitué les trente années les plus chaudes des 1 400 dernières années dans l'hémisphère nord.

Si cela continue, l'atmosphère va se réchauffer de 3,7 à 4,8 °C d'ici la fin de ce siècle. C'est un scénario qu'il faut éviter absolument puisqu'il modifierait considérablement les conditions de vie et rendrait même invivables certaines parties de la terre. C'est pourquoi un consensus³⁶ s'est

36 Consensus : accord et consentement du plus grand nombre.

développé : la température sur terre ne peut augmenter de plus de deux degrés Celsius. C'est déjà un compromis entre les gouvernements, sous les fortes pressions des grandes entreprises multinationales. Pour nombre de pays au niveau de la mer et pour l'Afrique subsaharienne, ce scénario est déjà une catastrophe. En réalité, un réchauffement d'un degré Celsius et demi est déjà vraisemblablement excessif, parce que des mécanismes irréversibles peuvent s'enclencher par lesquels, par exemple, le niveau de la mer va monter plus vite. Le principe de précaution commanderait que l'on fixe ce seuil encore plus bas. D'autant qu'on peut déjà observer clairement aujourd'hui les conséquences de la hausse de température. On peut le voir de manière évidente avec la calotte glaciaire où les étendues de glace diminuent rapidement. Mais nous le voyons également dans les caprices du temps et dans la violence croissante des catastrophes naturelles (tempêtes et inondations). Les conséquences sont particulièrement tangibles pour les populations indigènes, des petits États insulaires et des pays désertiques, pour les paysans et les pêcheurs des pays pauvres : des saisons de production agricole de plus en plus courtes, diminution ou disparition des terres agricoles, moins de récoltes et moins de nourriture, pénurie d'eau douce. La sous-alimentation, la faim et la famine poussent déjà aujourd'hui des millions d'êtres humains à émigrer.

4.2. La tâche est claire

Pour maintenir le changement climatique dans des limites raisonnables, il est indispensable de diminuer considérablement les émissions de gaz à effet de serre. Dans le passé, l'humanité a déjà rejeté 2 100 gigatonnes³⁷ de CO₂ dans l'atmosphère. Pour maintenir la hausse de température sous les deux degrés Celsius, nous ne pouvons plus émettre plus de 800 gigatonnes de CO₂ à l'avenir. Tel est le « budget » de l'humanité. Avec les rejets actuels, ce budget sera épuisé dans 16 ans. Si nous voulons maintenir la hausse de température sous un degré Celsius et demi, ce budget est *déjà* épuisé. Cela signifie que des rejets négatifs, ou un gel des gaz à effet de serre sont nécessaires.

37 Une gigatonne = un milliard de tonnes métriques.

La gravité du problème est reconnue depuis 1988. Il a été proclamé officiellement problème mondial urgent par les Nations unies lors du Sommet de Rio de Janeiro en 1992. Cela a abouti au *Protocole de Kyoto* (conclu en 1997, entré en vigueur en 2005), qui a établi une première norme pour les émissions des vieux pays industrialisés (sans les États-Unis, qui l'ont rejeté). Durant la période de 2008-2012, les émissions de gaz à effet de serre devaient diminuer en moyenne de 5,2 % par rapport à 1990³⁸. Cette ambition modeste a été réalisée en Europe, aidée par la crise économique et par le recours intensif à des moyens pervers et falsifiés de les réduire³⁹. Mais, au niveau mondial, le résultat est inverse : depuis 1990, les rejets mondiaux ont encore augmenté de 40 %.

Entre-temps, le protocole de Kyoto a été prolongé jusqu'en 2020, avec un chiffre à atteindre de 18 % de réduction par rapport à 1990. Mais, dans la pratique, le protocole n'engage encore que l'Union européenne (et l'Australie), car, désormais, outre les États-Unis, le Canada et le Japon se sont eux aussi retirés. Les États-Unis et le Japon investissent massivement dans l'exploitation des gaz bitumeux et des gaz de schiste. Et, après la catastrophe nucléaire de Fukushima, le Japon s'est rabattu sur les carburants fossiles. En 2020, un nouveau protocole climatique mondial entrera en vigueur, mais son contenu doit encore être décidé, lors du sommet climatique de Paris, fin 2015.

À chaque nouveau rapport du GIEC, la sonnette d'alarme retentit plus fort. Pour limiter la hausse de température à deux degrés Celsius, les rejets mondiaux de gaz à effet de serre doivent diminuer d'entre 40 et 70 %, pour 2050⁴⁰. La question cruciale : comment peut-on répartir cet effort ? Les pays en voie de développement ne veulent pas être freinés

38 8 % pour l'Union européenne, 7,5 % pour la Belgique.

39 Il s'agit d'un mécanisme par lequel les pays riches peuvent acheter des « certificats d'air propre » dans les pays en voie de développement (CDM ou *Clean Development Mechanism*), ce qui leur coûte bien moins cher que de devoir investir eux-mêmes dans la limitation des émissions.

40 C'est par rapport à l'année de référence 1990. D'après le 5^e rapport du GIEC, le retard encouru est déjà si important qu'à partir de 2050, il va falloir retirer des gaz à effet de serre de l'atmosphère et des océans pour en arriver à une réduction des émissions de 120 % en 2100, par rapport à 1990.

dans leurs efforts pour rattraper leur retard de développement. Le plus gros des émissions s'est constitué depuis l'industrialisation de l'Occident et, lors de chaque conférence mondiale, les pays émergents et les pays en voie de développement revendiquent légitimement que l'Occident fasse le plus gros effort et transmette ses technologies environnementales. Pour le vieux monde industrialisé, cela signifierait une diminution des rejets de 40 % en 2020 et même de 90 à 98 % en 2050. Autrement dit, les rejets des riches pays industrialisés doivent baisser chaque année d'au moins 8 à 10 %. Et le plus rapidement sera le mieux.

Ce qui clarifie l'enjeu de la problématique du climat. Seul un effort à grande échelle, planifié et coordonné, pourra fournir un résultat probant. Pour l'approche de la problématique du climat, trois axes d'investissement sont essentiels.

(1) Il est nécessaire de réduire considérablement le recours aux carburants fossiles (pétrole, charbon, gaz) et, à terme, de les remplacer complètement par l'énergie renouvelable provenant du soleil, du vent, de l'eau et de la biomasse des déchets.

(2) En même temps, la quantité d'énergie nécessaire peut être considérablement diminuée en améliorant l'efficacité dans l'utilisation de l'énergie même. Mais aussi en développant une production, des transports, du chauffage moins gourmands en énergie. L'isolation des bâtiments et des habitations et le développement des transports publics sont ici deux éléments essentiels. Le but doit être de créer des villes et des zones de production neutres en carbone. C'est possible par une combinaison entre l'énergie renouvelable et l'efficacité énergétique, à laquelle la cogénération et les réseaux intelligents de chauffage et de refroidissement urbain peuvent fournir une contribution importante.

(3) Il faut investir dans l'augmentation de la capacité d'absorption de CO₂ dans la végétation, la vie sous terre et la vie aquatique. Ce qui suppose une politique active de reboisement, d'agriculture agro-écologique,

d'aménagement de zones vertes dans l'environnement urbain et de protection des écosystèmes naturels.

4.3. La société humaine est confrontée à des choix importants

Avec la technologie actuelle, pouvons-nous réaliser une transition complète vers des sources d'énergie renouvelables ? Bien des études de spécialistes internationaux et nationaux de l'énergie prouvent que c'est possible. Il est même possible d'y arriver pour 2050.

Pourquoi ne le fait-on pas alors ? Le principal frein n'est pas technologique, mais bien politique. À savoir l'entêtement avec lequel le politique continue à se cramponner au fonctionnement des mécanismes du marché pour réaliser cette transition énergétique, et l'entêtement plus grand encore avec lequel le politique compte sur le bon vouloir du capital privé. Ce qui veut dire que, finalement, c'est la rentabilité qui doit décider des investissements et de la politique à long terme.

Faire confiance au marché a trois conséquences néfastes : (a) le passage à une économie durable et neutre sur le plan du carbone est freiné, au lieu d'être pris en mains résolument ; (b) les grandes conférences climatiques internationales fournissent peu de résultats contraignants ; et (c) vu l'absence d'une approche structurelle, c'est finalement le petit consommateur qui doit payer la facture, sous forme d'écotaxes par exemple.

(1) La logique de la compétitivité signifie qu'il n'y a d'investissements que lorsque ceux-ci apparaissent comme une source de profit. Pour l'écrasante majorité des entreprises, cela veut dire que des investissements onéreux respectueux de l'environnement doivent être freinés autant que possible. À moins qu'ils ne permettent des économies rapides. Seul un groupe restreint de capitalistes considère qu'il y a de l'argent à faire dans l'industrie de la durabilité. Ils se lancent pour être les premiers à faire main basse sur un marché d'avenir. Mais tant que les sources d'énergie renouvelables coûteront plus cher que les carburants fossiles, la main invisible du

marché sera telle qu'on n'enregistrera pas de progrès considérable dans la transition vers une économie durable. En dépit de toutes les mises en garde à propos du climat.

Prenons l'exemple des 200 plus gros monopoles du pétrole, du gaz et du charbon. Ces géants ont une valeur totale sur le marché de 4 000 milliards de dollars. En gros, c'est plus ou moins l'équivalent du PIB de toute l'Amérique latine. Ces 200 géants de l'énergie ne tolèrent en aucun cas que l'on touche à leur empire économique ou financier. Certainement pas en vertu de considérations écologiques, et certainement pas non plus si l'avenir de la planète est en danger. Ils calculent en fonction du profit maximal pour les actionnaires et non en fonction des intérêts de la population mondiale. Si nous voulons garder la terre vivable et, par conséquent, si nous voulons rester en dessous de l'augmentation de température de deux degrés Celsius, nous devons changer de cap de toute urgence. Pour atteindre cet objectif, un tiers des réserves pétrolières, la moitié des réserves de gaz et quatre cinquièmes des réserves de charbon doivent rester dans le sous-sol. Il s'agit d'un changement radical. L'exploitation des gaz bitumeux au Canada doit aussi cesser et plus aucun forage pétrolier ne devrait être effectué à l'intérieur du cercle polaire.

Aujourd'hui, c'est l'inverse qui se produit. Les 200 principales entreprises de l'énergie consacrent énormément d'argent à chercher de nouvelles réserves de pétrole et de gaz. Souvent aussi par des forages sous-marins dangereux. Elles investissent pas moins de 670 milliards par an dans la quête de sources d'énergie que nous devrions en réalité abandonner. Cet argent n'est donc pas investi dans la recherche de nouvelles sources renouvelables d'énergie et encore moins dans la recherche scientifique. Les 200 multinationales ne le font pas, parce que cela compromettrait leur position. Elles veulent continuer à verser chaque année 125 milliards de dollars de dividendes à leurs actionnaires. Si la norme de deux degrés était prise au sérieux, ces géants de l'énergie perdraient deux tiers de leurs réserves. Cela signifie qu'ils engagent tous leurs moyens économiques, financiers et politiques afin de combattre tout changement radical dans la politique énergétique. Autrement dit, si nous voulons faire

les choix vitaux nécessaires pour l'humanité et pour la planète, nous ne pouvons pas laisser notre avenir aux mains des intérêts privés de ce genre d'entreprises monopolistes.

(2) Dans le protocole de Kyoto, on a compté sur le fait que les normes d'émissions de CO₂ seraient atteintes par la création d'un marché du carbone. La classe politique traditionnelle compte une fois de plus sur « le marché » pour résoudre les problèmes. Chaque pays reçoit des droits d'émission qui sont répartis entre les entreprises les plus polluantes et ces droits doivent diminuer d'année en année. Les entreprises qui émettent moins que leur quota peuvent « vendre » leurs droits sur « un marché ». Ou elles peuvent acheter des droits supplémentaires, si ça leur revient moins cher que d'investir dans la limitation des émissions. Il existe encore des niches plus intéressantes pour éviter cela en finançant des projets qui limitent les émissions dans les pays en voie de développement ou dans d'autres pays de l'Union européenne. Là où les économies sont moins coûteuses et où elles peuvent également être négociées. C'est ainsi qu'on a fait de la politique climatique un jeu boursier. Avec la crise, le prix de marché des droits d'émission s'est effondré et on a pu acheter à très bon compte des droits pour l'avenir. Ce qui montre que, dans l'industrie, on a fait preuve d'autant de perfidie pour les droits d'émission de gaz à effet de serre que pour les produits toxiques du secteur bancaire, avec des conséquences peut-être plus catastrophiques encore à l'avenir.

(3) Si le marché doit apporter la planche de salut, cela finit toujours dans la même direction : on augmente le prix du carburant et du traitement des déchets par des écotaxes et des taxes environnementales. Et la responsabilité des échecs est rejetée sur le consommateur. En fin de compte, ce sont les travailleurs et les familles les plus pauvres qui paient pour la lutte contre le changement climatique. Et pas les gros pollueurs ni ceux qui freinent le passage à une économie durable.

Le choix auquel nous sommes confrontés est le suivant : maîtriser autant que faire se peut la crise du climat (ce qu'on appelle la mitigation) ou

en subir les conséquences et s'y adapter. S'il ne se produit pas très vite un changement, ce sera inévitablement la deuxième piste, aussi catastrophique qu'elle puisse être. Et ce sera « *après nous le déluge* ». Gardons la tête dans le sable, et nous verrons bien ce qui se passera après nous.

Il y a une raison naturelle pour laquelle les changements doivent se produire très vite. Le carbone qui se retrouve dans l'atmosphère s'y accumule pendant des millions d'années et cela prend un temps très long avant qu'une réduction des émissions n'ait de l'effet sur le climat. Il y a également une raison financière. Le choix de s'adapter au changement climatique aura un coût plusieurs fois supérieur à celui des investissements actuellement nécessaires pour opérer la transition vers 100 % d'énergie renouvelable. Le rapport Stern a calculé que cela nécessiterait un investissement annuel de 3 % du PIB mondial. Mais les monopoles de l'énergie ne veulent absolument pas assumer les coûts nécessaires pour opérer ce revirement.

L'humanité laissera-t-elle ces choix aux mains de quelques intérêts privés et aux mains du marché ? Ou bien voulons-nous, en tant que collectivité, faire le choix d'une production pauvre en carbone et d'une politique qui ne détruira pas la planète, mais la gardera en état pour les générations à venir ? Ce choix ne sera jamais réalisé dans une société où c'est le paradigme du marché qui impose sa loi. Un bouleversement social est nécessaire pour pouvoir planifier à long terme et à grande échelle et pour engager de façon optimale tout le savoir scientifique et technologique. Tel est notre engagement en faveur du socialisme 2.0.

4.4. Le combat social et le combat écologique se rejoignent

Le climat est le même pour toutes les couches de la population. Mais toutes les couches de la population ne souffriront pas de la même façon des catastrophes climatiques. Les plus riches de ce monde disposent de bien plus de moyens pour se protéger des tempêtes et des inondations, et certainement de la famine. Ceux qui sont moins riches et surtout les millions et les millions de pauvres de la planète sont ceux qui souffriront

le plus du réchauffement du climat. La lutte pour une planète vivable et durable doit aller de pair avec la lutte pour la justice sociale.

Une catastrophe humanitaire se développe déjà dans les pays du Sud. Paysans, éleveurs et pêcheurs se plaignent du dérèglement croissant des saisons, de pluies torrentielles et de cyclones qui détruisent tout, d'une sécheresse torride qui détruit les récoltes et d'un manque d'eau douce. Avec la pauvreté croissante, des millions d'humains se mettent en quête d'endroits plus vivables. Un pays plat et très vulnérable comme le Bangladesh dépense déjà un milliard de dollars par an pour combattre les conséquences du changement climatique. Cela représente 5 % de son budget. Mais c'est une illusion de croire que seul le Sud sera touché.

C'est surtout dans les pays les plus riches qu'un changement positif peut être imposé au profit du monde entier. Mais les administrateurs et les grands actionnaires des géants du pétrole, des multinationales de l'énergie, des constructeurs automobiles et des conglomérats de l'agriculture n'ont aucun intérêt à opérer le passage vers une économie durable. Ils décident de l'exploitation à outrance des combustibles fossiles et du rejet de quantités colossales de gaz à effet de serre parce que le capitalisme ne connaît pas le principe de précaution, mais uniquement le principe du profit. C'est pourquoi la problématique du climat devient aussi un conflit aux intérêts sociaux opposés, un conflit de classes.

Le marché ne résoudra pas la crise du climat, pas plus que ne le feront les multinationales. Nous devons prendre nous-mêmes en main le gouvernail de la société. Le renouveau écologique, c'est investir dans des entreprises publiques de l'énergie placées sous contrôle démocratique, au niveau local et au niveau national. Nous remplaçons le chaos du libre marché par la mise sur pied planifiée d'un système d'énergie durable. C'est-à-dire : miser sur la recherche scientifique de technologies, de transports et de sources d'énergie durables qui soient respectueux de l'environnement, indépendamment des intérêts privés des entreprises et des mécanismes du marché. Lutter pour un réseau de transport public moderne, dense, fiable et accessible financièrement. Investir dans l'isolation des bâtiments

et l'économie d'énergie. Et oser réfléchir à la mobilité écologique, avec le transport ferroviaire des conteneurs et des autoroutes pour vélos. Ce sont des mesures urgentes et indispensables aujourd'hui.

Le combat social et le combat écologique devraient se rejoindre naturellement. Le mouvement environnemental, le mouvement social et les syndicats sont confrontés aux mêmes adversaires. Ceux qui, des années durant, ont prêché la libéralisation, la privatisation et la dérégulation sont aujourd'hui les ennemis de l'imposition de normes sévères et ils prêchent la confiance dans le marché pour régler la crise du climat. Depuis 2009, la Confédération syndicale internationale préconise de considérer le climat comme un terrain d'action syndicale. D'un autre côté, le mouvement en faveur du climat ne recevra la confiance des travailleurs que s'il fait des efforts pour associer la question écologique et la lutte pour la justice sociale. Le combat pour une économie durable est essentiellement aussi un combat pour davantage d'emplois, de meilleurs logements et une meilleure urbanisation, pour une alimentation saine et pour un environnement plus sain pour tout le monde. C'est à cette condition que la lutte pour une société durable deviendra un levier pour construire une autre société, libérée de la dictature des monopoles et s'appuyant sur la justice sociale et écologique.

2.

AMBITIONS POSITIVES

1. **La stratégie du changement**
2. **Ambition contre routine**
3. **Un parti à nul autre pareil**

TABLE DES MATIÈRES

1. **LA STRATÉGIE DU CHANGEMENT 83**
 - 1.1. Parti de la classe des travailleurs **83**
 - (1) Envers l'ensemble des travailleurs **83**
 - (2) De solides groupes de base **85**
 - (3) Progrès graduel **86**
 - (4) Grands défis **87**
 - 1.2. Parti de la jeunesse **89**
 - (1) La jeunesse porte en elle le changement **89**
 - (2) Donner sa place à la jeunesse **90**
 - (3) Trois organisations de jeunes **91**
 - (4) Les jeunes au cœur du parti **97**
 - 1.3. Parti de convergence progressiste **98**
 - 1.4. Une lutte culturelle au sens large **101**
 - (1) Construire sa propre culture **103**
 - (2) Un vaste processus de conscientisation culturelle **104**
 - (3) Notre propre langue, à l'opposé des dogmes et du jargon **106**
 - 1.5. La lutte sociale et les représentants du peuple **107**
2. **AMBITION CONTRE ROUTINE 113**
 - 2.1. Des maux de croissance **113**
 - 2.2. Réfléchir de façon stratégique **116**
 - 2.3. Une solide colonne vertébrale **119**
 - 2.4. Les femmes **122**
 - 2.5. Les Diables rouges de la politique : une équipe bilingue et nationale **128**
 - 2.6. Se former pour comprendre et agir en connaissance de cause **132**
3. **UN PARTI À NUL AUTRE PAREIL 136**
 - 3.1. Un parti de membres actifs **136**
 - (1) De 1000 à 10 000 membres **136**
 - (2) Les groupes de base sont les yeux, les oreilles et les bras du parti **140**
 - (3) L'importance des cadres et pourquoi il y en a toujours trop peu **142**
 - 3.2. Un parti communiste de notre temps **144**
 - 3.3. Une riche histoire sociale **146**
 - (1) 1966-1979 : Les débuts **146**
 - (2) 1979-1989 : Les années néolibérales **153**
 - (3) 1989-1999 : Un monde en pleine mutation **159**
 - (4) 1999-2008 : De la crise au renouveau du parti **164**

1. LA STRATÉGIE DU CHANGEMENT

- 1.1. Parti de la classe des travailleurs
- 1.2. Parti de la jeunesse
- 1.3. Parti du rassemblement progressiste
- 1.4. Une lutte culturelle au sens large
- 1.5. La lutte sociale et les représentants du peuple

1.1. Parti de la classe des travailleurs

(1) Envers l'ensemble des travailleurs

Le PTB est en premier lieu le parti de la classe des travailleurs, qui est la seule force fondamentale dans la lutte sociale pour des réformes et un changement de société. La classe des travailleurs (ou classe ouvrière au sens large), c'est l'ensemble de la population qui travaille pour un salaire. Elle est composée de différentes couches (voir Annexe : *La structure sociale de la société belge*).

Pour des raisons stratégiques, nous nous concentrons *en premier lieu* sur les grandes chaînes industrielles de production et sur les secteurs clé de l'économie. La production est la base de la société. Les salariés de l'industrie manufacturière¹ forment le cœur de la large classe des travailleurs. Les grands secteurs productifs constituent les principaux bastions d'expérience et de lutte d'un côté, d'importance économique de l'autre. C'est là, au cœur de l'économie, que nous voulons être actifs. Notre histoire sociale nous apprend que c'est souvent dans les grandes chaînes de production industrielle et dans les secteurs clés que le mouvement ouvrier se trouve le plus avancé en organisation et en lutte. C'est là que travaillent la plupart des gens. C'est là qu'on est le plus formé, organisé et discipliné par la production. C'est là qu'il y a une grande connaissance des techniques

1 Industrie manufacturière : secteurs économiques qui transforment des matériaux en nouveaux produits de façon industrielle.

modernes de production et de planification. C'est là aussi qu'il y a souvent des traditions de lutte. Voilà toutes les raisons pour lesquelles le mouvement ouvrier des grandes chaînes de production et des secteurs clés est souvent le mieux à même de tirer les autres couches de la classe des travailleurs dans la lutte émancipatrice pour une société sans exploitation. Ce qui s'est encore vu clairement lors des mouvements de grève générale fin 2014.

Par *chaînes de production de l'industrie*, nous entendons tant la maison mère que les fournisseurs, les sous-traitants et le travail intérimaire et précaire qui en dépend. Autour des grandes entreprises ont surgi des dizaines de sous-traitants, de bureaux d'intérim et de petites entreprises de pseudo-indépendants. Le travail des grandes entreprises avec une chaîne de fournisseurs et de sous-traitants fait apparaître des conditions de salaire et de travail fort différentes au sein même d'une chaîne de production donnée. Nous l'avons vu par exemple à Genk chez Ford et ses sous-traitants. On a pu constater qu'il existe une palette très diverse de statuts et de contrats et que la proportion de nouvelles couches de travailleurs (temporaires, journaliers, travailleurs à domicile et faux indépendants) est de plus en plus importante. Ils travaillent souvent dans de très petites entreprises, où aucun syndicat n'est présent, ce qui rend leur situation plus difficile. En même temps, cette évolution rend les entreprises mères très fragiles parce qu'en temps d'agitation sociale ou de grève chez les sous-traitants, plus aucune pièce n'est livrée. Par *secteurs clés*, nous entendons tant la production d'énergie que la gestion de l'eau, le transport et le stockage.

Pour permettre à la classe des travailleurs de jouer pleinement son rôle d'avant-garde dans la lutte d'émancipation, il est nécessaire pour le parti de continuer à grandir en tout premier lieu dans les dizaines de grandes chaînes de production industrielle et dans les secteurs clés.

En deuxième lieu, nous voulons développer un travail politique dans toutes les couches de la population travailleuse, c'est-à-dire avec le demi-million de salariés des services (souvent liés à l'industrie), le demi-million de

personnes actives dans les secteurs de la santé et de l'aide aux personnes, les 400 000 salariés de l'enseignement, le million de fonctionnaires, les salariés du commerce et le demi-million de chômeurs. C'est une palette très diverse. Nous devons donc diversifier notre action et notre discours. Nous voulons également prêter une attention spécifique aux jeunes, aux femmes, aux travailleurs issus de l'immigration. Ce sont les trois catégories les plus touchées par la crise et qui se trouvent souvent dans une situation de double oppression.

(2) **De solides groupes de base**

Le lieu d'organisation le plus important dans le monde du travail est le lieu de travail. Organiser des ouvrières et ouvriers dans un groupe de base dans une entreprise n'est pas une mince affaire. Le rythme de travail augmente : en faire toujours plus avec moins de gens. La sécurité d'emploi diminue : travail précaire, rotation plus grande du personnel, répression patronale. Mais à côté de cela, il y a aussi beaucoup de contacts sociaux, de la coopération, de la camaraderie et de la solidarité. Des groupes de base solides sur le lieu de travail, cela reste notre priorité.

Le lieu de travail n'est pas le seul lieu d'organisation. L'histoire sociale belge compte un large éventail d'organisations de travailleurs. Des associations locales et liées au quartier où des dizaines de milliers de travailleurs et travailleuses et de jeunes sont socialisés. Pensons aux clubs de gymnastique, troupes de théâtre, fanfares, organisations culturelles, coopératives, clubs sportifs, mouvements de jeunes, organisations de femmes et autres associations fondés par le mouvement ouvrier.

Ces diverses organisations culturelles de la classe des travailleurs sont un enjeu capital pour la lutte d'émancipation. De nombreuses initiatives nouvelles et originales sont nécessaires pour développer le parti au sein de l'ensemble des travailleurs. Chaque section peut y réfléchir et faire elle-même des propositions créatives d'activités très accessibles comme une excursion, une visite guidée culturelle d'une ville, une visite d'exposition, une soirée cinéma.

(3) Progrès graduel

Ces dernières années, nous avons fait des progrès dans la création de sections fortes. Le nombre de sections dans le monde du travail a augmenté de 150 % au cours des cinq dernières années. Le nombre total de membres du parti dans les entreprises a augmenté de 75 %.

Ce progrès s'est réalisé dans toutes les provinces. Là où nous avons davantage investi pour mieux diriger le travail au sein de la classe ouvrière, nous avons progressé fortement. Dans d'autres provinces le progrès est moins net, parfois à cause de la disparition de certaines grandes entreprises (Ford au Limbourg et ArcelorMittal à Liège).

Ce n'est pas seulement en nombre, mais aussi dans la qualité de leur travail dans l'entreprise que nos sections ont fait un grand pas en avant. Pendant la campagne électorale de 2014, nous avons fait remplir plus de 5 000 questionnaires dans les entreprises. Dans presque tous les groupes, des membres ont travaillé avec l'enquête électorale et les cartes de vote. Ils ont mené des discussions politiques avec leurs collègues. Tout cela a influencé les résultats des élections. Pendant la lutte sociale contre le gouvernement de droite, nos sections d'entreprise ont informé leurs collègues de travail sur les mesures antisociales.

Le progrès de nos sections dans le monde du travail repose sur trois piliers : (1) davantage d'analyses et d'études à la mesure des travailleurs ; (2) une meilleure collaboration avec les syndicats et (3) plus d'attention, d'accompagnement et d'investissement de la direction.

En premier lieu, nous disposons maintenant d'analyses et d'études à la portée de travailleurs, plus nombreuses et bien meilleures qu'il y a cinq ans. Nous avons gagné une certaine notoriété avec les interventions de nos porte-paroles dans les médias et avec le best-seller *Comment osent-ils ?*, qui a par ailleurs été lu largement dans les milieux syndicaux. Nous faisons maintenant autorité avec nos études et notre expertise sur les impôts, les hausses des prix de l'énergie, les soins de santé et les pensions. Notre

soutien aux travailleurs en résistance nous a amenés à élaborer des analyses scientifiques : sur la norme salariale, l'index, la TVA, la fermeture d'ArcelorMittal et de Ford Genk. Nos études cassent l'idée que la politique libérale est une nécessité, à laquelle il n'existerait pas d'alternative. Elles embrayent sur le mécontentement et la résistance des gens sur le terrain.

En second lieu, le Congrès du renouveau (2008) a rendu possible une tout autre relation avec les organisations syndicales. Nous avons maintenant bien plus le profil d'un parti politique, qui défend sa vision de principe, mais qui est aussi souple et tactique et qui sait intervenir dans le respect des syndicats. Cette attitude nous a valu petit à petit plus d'ouverture : plusieurs de nos propositions sont prises au sérieux par les syndicats, des spécialistes de notre service d'études sont invités à donner des conférences ou des formations. Lors des élections de 2014, il y avait un nombre record de délégués syndicaux sur nos listes et de nombreux syndicalistes ont présenté le PTB comme force politique crédible.

Troisièmement, il y a eu aussi plus d'attention, d'accompagnement et d'investissement de la part de la direction. Nous avons donné au suivi de nos groupes et au travail de nos membres dans leur entreprise une place plus centrale dans le parti. Davantage d'accompagnement de la part des directions provinciales, davantage de matériel à la portée de nos sections, davantage de feed-back du bas vers le haut. Nous avons rédigé des orientations pour le travail dans la classe ouvrière, un manuel pour les présidents de groupe, nous avons organisé des séminaires d'échange d'expériences, désigné des responsables provinciaux et fait le bilan des expériences positives. Nous avons aussi mis sur pied un département Monde du travail, qui doit prendre le relais pour les suites à donner à ce travail.

(4) **Grands défis**

Le bilan est positif. Cela s'oppose à l'idée qu'il ne serait plus possible pour le parti de développer davantage de forces solides dans le monde du travail. Mais nous ne devons pas nous voiler la face : les forces de droite ont toujours une grande influence dans les entreprises. Nous sommes encore

loin de pouvoir, dans les entreprises et secteurs les plus importants, apporter des contributions importantes et décisives au développement de la lutte sociale. Par rapport aux besoins et à la croissance globale du parti ces dernières années, l'augmentation du nombre de membres et de sections du parti dans les entreprises reste insuffisante. Spontanément, cela va plus vite dans les communes et quartiers. Le premier défi reste donc : comment transformer des dizaines de grandes chaînes de production dans l'industrie manufacturière et des secteurs clés en véritables bastions de la lutte sociale ? Comment y renforcer le parti ?

Consacrer plus d'attention et de forces à la construction de sections solides dans les grandes chaînes de production industrielle et dans les secteurs clés. Davantage de matériel à la portée des travailleurs. De la créativité pour des nouvelles initiatives de nos sections d'entreprises. Insérer plus de (jeunes) membres du parti dans le monde du travail. Davantage d'ouvriers et d'ouvrières pour présider nos groupes de base et assumer des fonctions de cadres. Tels sont nos principaux défis pour les années qui viennent.

Nous soutenons les syndicalistes et leurs organisations qui sortent, avec leurs idées et leurs actions, du cadre étroit des lois du marché et de la pensée unique et qui avancent des revendications offensives. Nous soutenons l'approche participative² et sociétale du travail syndical. L'idée que la lutte paie est essentielle. La forte pression dans beaucoup d'entreprises, la flexibilité totale, le management des compétences et l'insécurité d'emploi suscitent beaucoup de colère. Cette colère tourne en frustration si elle ne parvient pas à se transformer en lutte collective. L'accumulation de frustrations conduit à la division, à la délation, au harcèlement et au racisme.

Si on veut sensibiliser ses camarades de travail, il faut commencer par leur parler. C'est aujourd'hui moins évident que ça n'en a l'air. Il n'y a qu'un nombre limité de délégués syndicaux qui peuvent quitter leur lieu de travail à tout moment pour faire du travail syndical. Les patrons ont de nombreux moyens de limiter ce droit ou de le rendre impraticable :

2 Participatif : impliquant activement la population dans les décisions.

chantage et menace, « punition » des collègues en exigeant qu'ils fassent le travail du délégué en tournée. Toute action sociale exige la construction d'un contre-pouvoir syndical dans l'entreprise. C'est pourquoi notre parti contribue par principe au renforcement de la force syndicale.

1.2. Parti de la jeunesse

Les jeunes d'aujourd'hui sont la génération de la crise. La première génération depuis la Seconde Guerre mondiale qui risque de vivre moins bien que les précédentes. Les jeunes grandissent dans un monde où la guerre froide et l'anticommunisme du siècle dernier semblent bien loin. Cette nouvelle génération cherche une alternative qui brise la doctrine TINA (« il n'y a pas d'alternative »). Les jeunes d'aujourd'hui grandissent avec les nouvelles technologies, Internet, les réseaux sociaux et les smartphones. Cela change le rapport à l'information et à la communication. C'est la génération Facebook, la génération de l'Internet 2.0, porteuse d'une nouvelle culture digitale.

C'est une génération qui se sent en « en sursis » face à la crise de l'environnement. Les jeunes savent que c'est leur génération qui va bientôt subir les conséquences de la crise du climat.

La jeune génération est beaucoup plus européenne et multinationale que la précédente. Elle n'a jamais connu autre chose que l'euro. Les frontières nationales n'ont plus du tout le même sens, et ce qui se passe ailleurs en Europe a beaucoup plus d'impact direct sur la situation en Belgique. La nouvelle génération est aussi très diverse. Dans des villes comme Bruxelles ou Anvers, plus de la moitié des jeunes est d'origine étrangère.

La jeunesse est l'avenir de la société.

(1) La jeunesse porte en elle le changement

Quand on regarde la situation objective, on comprend pourquoi une grande partie des jeunes aujourd'hui est pessimiste par rapport à l'avenir. Beaucoup

sont en colère, considèrent que le monde ne tourne pas rond et voudraient changer radicalement de société. Ce mécontentement forme un potentiel d'énergie et de créativité très fort. Cela explique l'existence dans notre société d'une véritable bataille pour gagner la jeunesse. L'enjeu est de savoir comment toute cette énergie et cette créativité seront mobilisées.

Le défi est de mettre ce potentiel au service du changement social, au service d'un autre projet de société, solidaire et démocratique. Nous n'abandonnons pas les jeunes à toutes sortes de mouvements radicaux d'extrême droite, religieux ou complotistes³.

La jeunesse porte en elle le changement. Ce qui est vécu durant la jeunesse a un impact déterminant sur l'adulte que l'on deviendra. La plupart des jeunes ont cette particularité de ne pas encore avoir choisi leur chemin. Ils forment une couche spécifique « qui vient de » et « va vers », et beaucoup de choses peuvent encore se jouer dans les choix qu'ils vont effectuer pour leur avenir. C'est un âge où on s'interroge, où on prend conscience du monde, où on remet plein de choses en question. On est confronté aux injustices et inégalités dans notre pays et ailleurs dans le monde.

(2) Donner sa place à la jeunesse

Si les jeunes forment une couche particulière de la population, nous devons leur prêter une attention particulière. Depuis la fondation du parti, nous avons créé notre propre mouvement de jeunes afin qu'ils aient leur propre espace pour se rencontrer entre eux, comprendre le monde et faire eux-mêmes leurs premières expériences pour le changer, pour apprendre des valeurs collectives et de solidarité.

Les textes du Congrès du renouveau (2008) mentionnent l'importance des jeunes, mais nous n'avons pas traduit cette priorité en pratique. Nous n'avons accordé que peu d'attention à nos organisations de jeunes, investi

3 Complotiste : adepte de la théorie du complot. Théorie qui perçoit l'histoire comme le produit de l'action d'un groupe occulte agissant dans l'ombre dans l'objectif de détenir ou conserver une forme absolue de pouvoir (politique, économique ou religieux).

peu de temps et de personnes pour les aider à se développer. Notre mouvement de jeunes n'est, la plupart du temps, même pas visible dans les activités importantes du parti. Si notre parti a connu une croissance rapide ces dernières années, ce n'est pas le cas de nos organisations de jeunes. De nombreux membres du parti ne connaissent pas nos organisations de jeunes, ne sont pas au courant des activités qu'ils organisent. Nous voulons et devons changer cela.

Nous voulons saisir vraiment le potentiel de la jeunesse. Le mouvement de jeunes doit devenir beaucoup plus large qu'il ne l'est aujourd'hui. Le PTB est entré dans une nouvelle phase. Le parti a triplé le nombre de ses membres en sept ans. Il est aujourd'hui beaucoup plus connu que ses organisations de jeunes et nous pouvons en profiter pour être beaucoup plus ambitieux dans leur développement. Le défi primordial est d'être véritablement capables de capter ce formidable potentiel qui est présent dans et autour du parti, et d'être capables de le répercuter chez les jeunes.

(3) Trois organisations de jeunes

Les « jeunes » ne constituent pas une couche homogène. Un enfant de 9 ans, un adolescent de 16 ans, un étudiant de 22 ans et un jeune travailleur de 25 ans ne font pas les mêmes choses, n'ont pas les mêmes centres d'intérêt, ne vivent pas dans le même environnement, etc. Notre parti et nos organisations de jeunes veulent être adaptés à ces différents publics. Ces douze dernières années, Comac centralisait son activité sur les étudiants, sur les jeunes des écoles secondaires et des quartiers populaires. En réalité, le modèle de l'organisation étudiante avait la position dominante et les autres couches de jeunes n'ont pas trouvé pleinement leur place dans Comac. Nous voulons remédier à cela en proposant des organisations adaptées à chacune des couches de notre public cible.

C'est pourquoi nous voulons développer trois organisations de jeunes du PTB.

- une organisation pour les enfants,
- une organisation pour les ados et jeunes adultes de 14 à 25 ans,
- une organisation pour les étudiants.

Tout en ayant leur autonomie, ces trois mouvements doivent pouvoir compter sur le soutien du PTB. D'autre part, nous voulons aussi donner aux jeunes une plus grande place au sein même du parti.

Les Pionniers : un espace d'émancipation pour les enfants de 6 à 16 ans

Dès le plus jeune âge, les enfants sont immergés dans une société qui, par les médias, les jeux vidéo et toutes sortes de moyens, pousse très souvent au développement de l'individualisme et de l'esprit de compétition, à l'intolérance ou à la violence. Cet âge est un moment crucial dans le développement des futurs adultes. Nous voulons construire un mouvement large et ouvert où les plus jeunes se sentent bien, peuvent jouer, apprendre à se connaître les uns les autres, peuvent s'amuser et se détendre tout en apprenant dès le plus jeune âge la solidarité, l'écoute, le respect de l'autre et l'importance du collectif. Notre mouvement est un endroit où les enfants de tous les horizons peuvent trouver leur place. Ils expérimentent la rencontre avec des enfants d'une autre origine, des enfants qui parlent l'autre langue du pays. Ils font très tôt une expérience positive de la diversité. Nous leur donnons ainsi des clés pour leur vie future, nous semons les germes d'une société plus ouverte, plus tolérante et plus égalitaire. C'est le rôle que les Pionniers veulent jouer aujourd'hui avec notamment le camp d'été et celui de Carnaval. Des adolescents y apprennent à être animateurs pour des enfants plus jeunes, au travers d'activités et de jeux créatifs et épanouissants. Ces activités offrent aux enfants un cadre de vie sain et équilibré sans négliger nourriture convenable et sport, qui ne sont malheureusement pas toujours accessibles dans notre société.

Cette organisation est aussi importante parce que le PTB tient à être un parti des travailleurs toujours plus large et ambitieux. Le développement d'activités pour leurs enfants est très souvent une condition objective pour que des travailleurs puissent s'impliquer dans le parti. Le village Pio-Fiesta à ManiFiesta en est le meilleur exemple.

D'autant plus que l'existence d'une organisation accessible aussi aux enfants de travailleurs et des milieux populaires est un besoin objectif, qui n'a pas toujours de réponse dans notre société. Voilà pourquoi, à côté des mouvements de jeunes qui existent déjà, il y a place en Belgique pour un mouvement de jeunes, bilingue et populaire.

Nous voulons que les Pionniers soient capables de rassembler dans leurs activités des centaines d'enfants et des dizaines d'animateurs. Le potentiel pour élargir et développer les Pionniers est encore grand. Trop peu de membres et sympathisants du PTB en connaissent l'existence. Il faut construire des ponts avec le PTB, ainsi qu'avec les maisons médicales, afin de faire connaître les activités des Pionniers.

Une organisation pour adolescents et jeunes adultes

Une organisation de jeunes (14 à 25 ans) avec plusieurs axes :

- *Développer un large mouvement d'éducation et d'action.* Le monde dans lequel on vit ne donne pas aux jeunes les outils et les connaissances pour le comprendre et le changer. Nous voulons une organisation de jeunes qui le leur permette. Contre l'individualisme, le défaitisme, le maintien de l'ignorance, les préjugés, nous voulons proposer nos alternatives, développer ensemble des valeurs progressistes et une culture alternative. Construire une organisation de jeunes capable de leur donner confiance en eux, de leur apprendre la solidarité, la camaraderie, l'entraide et l'opposition à toute forme de discrimination, de racisme, de sexisme...
- *Être un mouvement qui mène des actions concrètes.* Qui propose un espace où les jeunes peuvent prendre leurs problèmes en main collectivement et développer des moyens d'agir pour réellement changer la donne. Nous voulons donner aux jeunes la possibilité de faire leurs premières expériences d'action : pour un enseignement démocratique, contre le racisme et les discriminations, contre la guerre et pour la paix, pour préserver l'environnement, pour la construction d'une société plus juste.

- *Faire de la politique de façon adaptée.* Les organisations de jeunes du parti ont eu trop tendance ces dernières années à fonctionner comme un mini-parti. Il a besoin d'innover, de casser la routine et de chercher des formes d'activités adaptées, créatives et où les jeunes peuvent aussi s'amuser. Il faut leur faire confiance pour développer leurs initiatives, saisir les opportunités qui se présentent, les susciter, être audacieux. La jeunesse a des besoins culturels, sportifs, émotionnels, et nous devons les prendre en compte et les enrichir. La politique peut s'exprimer par la culture, la musique, le théâtre, la vidéo, le sport...

Chacun a en soi un potentiel et des talents souvent inconnus. La jeunesse est multiple et s'intéresse à des problèmes sociétaux divers. Notre mouvement de jeunes doit refléter cette diversité en variant les thèmes abordés et les formes d'activités. Il y a eu dans le passé de très bonnes expériences avec des camps qui rassemblaient plusieurs centaines de jeunes, des écoles de devoirs pour réviser collectivement la matière et l'organisation de grands festivals d'art de rue.

Notre mouvement de jeunes peut jouer un rôle décisif pour le développement de l'ensemble du parti. Pour entrer en contact avec des jeunes travailleurs, pour féminiser et diversifier le parti. Le mouvement de jeunes s'adresse à des jeunes de toutes les origines et de tous les milieux sociaux, et en particulier aux jeunes issus de la classe ouvrière et à ceux qui en feront partie plus tard (en travaillant par exemple en direction des écoles techniques). Notre organisation pour les adolescents veut refléter la diversité existant parmi les jeunes, avec une attention particulière aux problèmes liés aux discriminations dont sont victimes les jeunes belges issus de l'immigration.

Cette jeunesse est l'avenir du parti et du changement social. Aujourd'hui, l'organisation de jeunes est surtout active à Bruxelles, un peu à Liège et depuis peu à Anvers. Il y a aussi des embryons ailleurs. Dans les années à venir, nous voulons édifier notre mouvement de jeunes dans toutes les villes du pays.

Un mouvement étudiant en lutte

C'est actuellement la partie la plus développée des organisations de jeunes du PTB. Ce mouvement est actif dans 8 villes étudiantes du pays (Bruxelles, Gand, Louvain, Louvain-la-Neuve, Liège, Anvers, Hasselt et Mons) et comptait environ 650 membres en 2014. Les étudiants sont une couche spécifique de la jeunesse qui vit dans un environnement particulier.

Le mouvement étudiant est un des piliers du mouvement social. Avec la privatisation, l'augmentation de la sélection, les rationalisations, la diminution des budgets sociaux et l'augmentation du minerval, les étudiants sont directement touchés par la politique d'austérité. Les problèmes de racisme, le climat et les questions internationales touchent également les étudiants. Ils ont un énorme potentiel de résistance, qui a besoin d'être organisé, sur chaque campus du pays.

Parmi les étudiants, on retrouve notamment les futurs intellectuels, ceux qui bientôt mèneront le débat politique, idéologique et culturel dans la société. Ils débattent et forment leur vision du monde à propos de la manière dont la société est organisée d'un point de vue social, économique ou même philosophique, à propos des alternatives (allocation universelle, décroissance, keynésianisme ou marxisme) ou des questions internationales. Plus tard, certains d'entre eux deviendront « les faiseurs d'opinion » de la société. Nous sommes devant un gros défi, particulièrement en Flandre : c'est aussi sur les campus des universités et hautes écoles flamandes que se joue la bataille contre l'idéologie nationaliste et conservatrice de la N-VA et du patronat flamand.

C'est dire toute l'importance d'un mouvement étudiant. D'abord pour participer et peser dans ces débats, y amener une perspective marxiste et diffuser une vraie vision alternative de gauche. Ensuite, pour former, dans ce mouvement-même, toujours plus de nouveaux intellectuels et de militants actifs, des gens qui pourront, pendant leurs études, mais aussi après, devenir de vrais moteurs de ce contre-courant progressiste. Des intellectuels qui font le choix de la classe des travailleurs et sont capables de développer

une vision marxiste. Le parti lui-même a été fondé par des étudiants, et beaucoup de nouveaux responsables viennent du mouvement étudiant.

Enfin, la sélection et les inégalités sociales dans l'enseignement font qu'il y a toujours très peu d'enfants des classes populaires dans l'enseignement supérieur. Cet enseignement a toujours eu tendance à être une sorte de tour d'ivoire, où les étudiants sont coupés du monde. Ici aussi le rôle d'un mouvement étudiant du PTB est primordial. D'une part cela doit nous amener à prêter attention aux hautes écoles où il y a plus souvent des jeunes issus des classes populaires. D'autre part, nous pouvons construire des ponts entre les étudiants et le monde du travail. Donner la chance aux jeunes de rencontrer la réalité des travailleurs de notre pays. Et la possibilité d'investir leurs capacités au service des luttes du mouvement ouvrier et de se lier à elles.

Une préoccupation permanente du parti pour ses organisations de jeunes

Les organisations de jeunes du parti doivent se développer en tant qu'organisations autonomes, mais cela ne veut pas dire que le parti ne peut pas les y aider. Au contraire. Nous voulons soutenir plus efficacement leur développement. Pour que cela ne reste pas que des mots, il faut opérer un véritable « virage mental » à tous les niveaux et dans toutes les sections de l'organisation. C'est l'un des enjeux de cette orientation vers la jeunesse.

Cela veut dire concrètement pour le parti :

1. *Donner une place aux jeunes dans les organes de direction du parti, à commencer par le Conseil national.*
2. *Chaque province doit aider des nouvelles sections du mouvement de jeunes à se lancer, en commençant par les grandes villes. Par exemple en renforçant les équipes d'adultes qui peuvent accompagner et encadrer une section. L'expérience montre en effet qu'il y a besoin, à côté des jeunes qui prennent des responsabilités, d'une équipe stable d'adultes qui peuvent transmettre leur expérience et assurer une certaine stabilité.*

3. Le parti peut *encourager tous les membres enthousiasmés par le travail avec les jeunes à donner un coup de main*, que ce soit de manière structurelle ou occasionnelle.
4. Qu'il y ait des *contacts réguliers* dans les provinces entre le parti et ses trois organisations de jeunes pour examiner ce qu'on peut faire ensemble, comment se renforcer mutuellement.
5. Que *les activités des organisations de jeunes soient largement rendues publiques par tous les canaux du parti* (secrétariats, maisons médicales, groupes de base, médias du parti). Nous visons 17 000 membres d'ici 2020 et nous avons un cercle encore beaucoup plus large de sympathisants ; il y a donc un potentiel énorme de jeunes qui pourraient être intéressés par les mouvements de jeunes du parti.
6. Soutenir les *initiatives existantes comme le soutien scolaire ou les blocques collectives*. Ce sont en effet des moyens concrets de lutter contre les inégalités dans l'enseignement tout en développant un esprit de solidarité et d'entraide. Un moyen super pour faire la promotion des mouvements de jeunes et étudiant.
7. Qu'il y ait *dans toutes les activités du parti* une réflexion systématique sur la place et la visibilité des jeunes.
8. Fournir une aide logistique quand c'est nécessaire et possible (locaux, communication, etc.)

(4) **Les jeunes au cœur du parti**

À côté des organisations de jeunes du parti, il y a aussi la question des jeunes au sein même du parti. Rajeunir le parti c'est assurer sa survie et son développement futur. Les organisations de jeunes y contribuent évidemment en premier lieu, mais ce n'est pas tout. Nous voulons faire un effort particulier dans tout le parti, du Conseil national jusqu'aux groupes de base.

L'expérience montre que la présence de jeunes est un facteur d'enthousiasme et de dynamisme. Les jeunes attirent les jeunes. À l'inverse, nous avons des groupes ou des sections entières où la moyenne d'âge augmente sans qu'on arrive à faire entrer ou à garder des plus jeunes. D'autant que

de plus en plus de camarades sont aujourd'hui pensionnés et ont donc plus de temps à donner. C'est en soi très positif pour le parti, mais cela rend plus aiguë l'importance d'un rajeunissement. Actuellement, nous nous retrouvons dans certaines communes parmi les plus jeunes du pays avec des groupes de base principalement composés de personnes plus âgées. Ce n'est pas normal et pas bon pour le travail du parti. Pour changer cela, un véritable « virage mental » est nécessaire à l'intérieur même du parti. Il est indispensable de s'orienter en premier lieu vers le recrutement de jeunes nouveaux membres pour renforcer les groupes et en construire de nouveaux. Durant les cycles de rencontre avec le PTB ou les cycles d'engagement, nous devons prêter une attention particulière aux jeunes, peut-être en composant les groupes en fonction des âges. Enfin, il faut aussi voir, là où il y a de trop grandes différences d'âge, s'il ne faut pas éventuellement scinder certains groupes de base et en créer de nouveaux. Pour favoriser leur implication, on peut parfois organiser certaines activités ou réunions visant spécifiquement des jeunes.

Il est enfin essentiel de prêter une attention particulière aux jeunes travailleurs et aux jeunes dans les syndicats. Les premières années sont en effet un moment essentiel pour les jeunes syndicalistes, quand ils font leurs premières expériences et doivent souvent apprendre à combiner travail et engagement avec leur vie de famille. Il est important de les aider.

1.3. Parti de convergence progressiste

Nous sommes en premier lieu le parti du monde du travail, dans toutes ses couches et dans sa diversité. En même temps, nous travaillons comme parti à une alliance progressiste contre le capital monopoliste. Cela signifie deux choses : (a) que nous nous adressons aussi à de larges couches de la classe moyenne indépendante et aux agriculteurs et (b) que nous nous adressons en particulier à des couches et groupes spécifiques de la société : les jeunes, les étudiants, les intellectuels et les artistes.

Une convergence progressiste n'est pas dans ce sens une forme d'organisation ou une initiative électorale, mais signifie en premier lieu une

approche globale convergente avec un discours, des porte-paroles et des revendications qui sont destinés à toutes les composantes de cette convergence progressiste et pas seulement à la classe des travailleurs. Une convergence progressiste vise des rencontres, des échanges de points de vue et d'expériences dans la résistance et dans le débat de société en général. La convergence progressiste est vitale pour l'avenir, parce qu'elle forme la seule stratégie qui est en mesure de briser l'influence asphyxiante de la petite couche de monopoles, de grands actionnaires et de rentiers⁴.

Au cœur de cette convergence progressiste se trouve la classe des travailleurs, mais si celle-ci veut réussir à impliquer d'autres couches de la société dans la lutte d'émancipation, elle devra être capable de dépasser son propre discours et ses propres revendications directes. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra entraîner des jeunes, des intellectuels et des artistes et que des couches diverses de la classe moyenne indépendante pourront être libérées de la sphère d'influence politique et culturelle des monopoles. Nous devons orienter nos propositions, nos interventions, notre discours et notre lutte culturelle dans ce sens. Dans nos actions et notre communication de masse, nous devons dépasser les interventions ou discours trade-unionistes⁵ qui ne sont orientés que vers la classe des travailleurs.

C'est l'histoire qui nous apprend combien c'est vital. Le fascisme est né comme une révolution antisocialiste et a été depuis le début soutenu financièrement par les grandes entreprises et les grands propriétaires fonciers⁶ en Italie et en Allemagne. C'est ainsi que s'est installée au pouvoir une forme déclarée de dictature du capital, qui a réussi à réprimer le mouvement ouvrier insurgé⁷. Ce qui est spécifique au fascisme, c'est que les « chemises noires » (milices italiennes du dirigeant fasciste Mussolini) ont

4 Un rentier est un individu qui ne travaille pas, mais qui vit de ses rentes et des revenus de ses investissements. Ses rentes peuvent provenir de différentes sources (contrat d'assurance vie, compte à terme, actions dans diverses entreprises, revenus immobiliers, bourse, placement financiers etc.).

5 Trade-unioniste, de l'anglais *trade-union* qui veut dire syndicat. S'oriente surtout ou exclusivement vers les avantages directs pour un groupe de travailleurs et perd de vue la lutte globale pour un changement de société.

6 Propriétaires fonciers : propriétaires de terrains.

7 Insurgé : en insurrection, en révolte, en résistance.

réussi pour la première fois à organiser aussi la classe moyenne (les indépendants) dans un parti de masse. C'était un phénomène tout à fait nouveau, car jusque-là, seule la classe ouvrière était organisée dans des partis de masse. Les partis communistes d'Allemagne et d'Italie étaient très forts dans la classe ouvrière, mais les indépendants ruinés par la crise ont rejoint en masse les fascistes. Par la suite, les marxistes en Allemagne ont dit qu'ils avaient perdu la bataille contre le fascisme entre autres par rapport à la classe moyenne ruinée. Nous ne sommes pas dans la situation des années 30 du siècle dernier. Mais cela ne doit pas nous rendre aveugles aux évolutions actuelles. Aujourd'hui aussi, la réaction⁸ élabore une stratégie en direction de la classe moyenne indépendante, pour la mettre complètement dans le camp des intérêts des grands monopoles industriels et financiers. La N-VA en particulier gagne rapidement en influence et en adhésion dans les différentes couches de la classe moyenne indépendante. Subjectivement, c'est compréhensible, parce que beaucoup d'indépendants de la classe moyenne ont tendance à avoir pour objectif de devenir de grandes entreprises. Mais objectivement, des couches importantes de ces mêmes indépendants sont malmenées par la concurrence des grands monopoles. Cette situation objective, nous devons savoir nous en emparer pour attirer les diverses couches de la classe moyenne indépendante dans un regroupement progressiste, et isoler ainsi la réaction.

Pour rendre possible l'esprit de cette convergence progressiste, le rôle des porte-paroles est crucial. Presque chaque couche de la société a ses propres porte-paroles qui forment idéologiquement et culturellement son image du monde. Comme Karel Van Eetveldt, le patron de l'organisation des PME flamandes (UNIZO) qui répand systématiquement et agressivement la vision du monde et la culture des monopoles parmi les entrepreneurs indépendants. Il est important que les entrepreneurs indépendants et toutes les autres couches sociales trouvent leurs propres porte-paroles et intellectuels qui développent un autre discours. La même chose vaut pour les organisations de la classe moyenne et des agriculteurs. Le

8 La réaction : forces politiques et idéologiques qui s'opposent à la lutte pour la démocratie sociale et le socialisme. Elles veulent le maintien de la situation actuelle et la limitation, voire l'annulation, des droits arrachés par les travailleurs.

dirigeant paysan José Bové a ainsi joué au début de sa carrière un rôle progressiste dans la résistance paysanne en France. C'est tout aussi vrai pour les jeunes, les étudiants, les intellectuels, les artistes, les femmes et les personnes issues de l'immigration.

1.4. Une lutte culturelle au sens large

Globalement, le capital monopoliste, industriel et financier, définit l'orientation politique du pays. Cela se produit de façons très diverses. Il y a l'implication d'une partie du monde politique : le système des vases communicants donne à des politiciens des postes grassement payés dans des conseils d'administration et confie à des hommes d'affaires des mandats dans des gouvernements ou des fonctions dans l'administration. Il y a l'influence de milliers de lobbyistes⁹ sur le travail législatif à Bruxelles. Mais il y a surtout la vision du monde de la classe dirigeante (l'establishment comme on dit en anglais), qui crée une pensée unique oppressante reprise par quasiment toutes les forces politiques.

Nous ne visons pas ici les exigences concrètes des organisations patronales ou des lobbys du monde des affaires, mais bien les idées ou méta-idées¹⁰ culturelles qui année après année sont répandues dans la population. Ces idées ont été élaborées pendant des années dans toutes sortes de « laboratoires d'idées » (think tanks en anglais), qu'ils soient libéraux comme ceux de l'école de Chicago, conservateurs ou encore nationalistes et racistes comme ceux de la nouvelle droite. Ils imposent une vision de la société qui légitime le capitalisme. Aujourd'hui, les visions néolibérale, conservatrice et nationaliste sont les visions dominantes. Tous ces laboratoires d'idées ont beaucoup travaillé aussi la manière de communiquer leur vision du monde.

Tout le monde les connaît, les boutades, les petites phrases, les bons mots ou les idées toutes faites qu'on assène jour après jour : « si des gens n'ont pas

9 Un lobbyiste est une personne qui influe sur les décisions politiques (lois, réglementations, normes) d'un gouvernement au bénéfice des intérêts d'une personne ou d'un groupe professionnel, économique ou financier.

10 Méta-idée = une idée qui en englobe d'autres, une idée très générale.

de travail, c'est de leur propre faute » ; « les patrons créent les richesses » ; « on ne peut rien faire contre les riches, sinon ils fuient avec leurs capitaux à l'étranger » ; « la vraie contradiction n'est pas entre travail et capital, mais entre ceux qui sont productifs et ceux qui ne le sont pas » ; « l'administration prend trop de place, il faut diminuer le nombre de fonctionnaires » ; « nous devons travailler plus longtemps parce que nous vivons plus longtemps » ; « les actions syndicales n'ont jamais rien changé de fondamental dans la société » ; « faire grève ne sert à rien » ; « l'homme est un loup pour l'homme, l'égoïsme est dans la nature humaine » ; « l'inégalité donne une dynamique à la société » ; « le monde change, la sécurité sociale doit donc changer aussi, ne pas le voir, c'est du conservatisme » ; « nous devons stimuler les couches supérieures dans l'économie ; elles jouent un rôle de locomotive pour tous les autres niveaux » ; et ainsi de suite.

Le monde des affaires, les rentiers et l'élite financière mènent donc une lutte culturelle ininterrompue. Ils le font avec une grande créativité, avec des campagnes élaborées dans des agences de publicité coûteuses, des messages subtils diffusés dans des films et dans la culture, des feuillets et des jeux, des magazines et des livres, mais surtout à travers une présence continue dans la presse dominante de leurs porte-paroles qui propagent jour après jour le même message. Les médias commerciaux, eux-mêmes dans les mains de l'élite économique, traduisent volontiers ce message et créent ainsi une sorte de pensée unique. La classe dirigeante essaye de persuader la population que sa vision du monde est la seule possible, ou du moins la seule qui fonctionne. Les autres conceptions ou visions ne sont que rarement citées, ou bien sont marginalisées.

La classe dirigeante essaie en premier lieu de gagner les diverses couches de la classe moyenne indépendante à sa vision du monde, afin que tous les petits entrepreneurs indépendants en deviennent aussi les porte-paroles. Mais en fin de compte, elle veut que sa vision du monde pénètre aussi la classe des travailleurs et transforme ainsi la combativité en passivité et en soumission. La classe dirigeante voudrait bien populariser sa philosophie et la commercialiser jusqu'à ce que les gens ne considèrent plus cette vision du monde comme un discours idéologique du pouvoir, mais que l'on qualifie

tout simplement cette conception du monde de « pensée ordinaire ». Si ça devient le cas, on peut parler d'hégémonie culturelle de la classe dominante.

(1) **Construire sa propre culture**

Après la crise de 2008 a retenti partout le mot d'ordre « nous n'allons pas en faire un débat de société ». Dans la social-démocratie européenne aussi. C'est l'aboutissement de la pensée du professeur américain ultra-conservateur Francis Fukuyama, qui avait annoncé « la fin de l'histoire » en 1990. Il voulait dire : la fin de la lutte des idées entre une idéologie capitaliste et une idéologie socialiste émancipatrice. C'est naturellement un beau tour de passe-passe. Car là où disparaît la culture de l'émancipation et de la libération, on laisse le champ libre à l'hégémonie de la culture capitaliste. La prétendue « absence d'idéologie » ne fait que favoriser l'idéologie de la classe dirigeante. L'indifférence à la lutte culturelle et idéologique affaiblit le mouvement progressiste, ce qui le conduit à une position défensive. Au lieu de se diriger vers un profond changement de société, on ne compte plus que sur ce qui est réalisable immédiatement, sur de petites adaptations de l'ordre établi.

Il est donc d'une importance vitale de diffuser sa propre culture. La classe des travailleurs est la principale créatrice de richesse et est le mieux à même de porter une culture nouvelle, émancipatrice, basée sur la solidarité. Elle développe sa propre culture, une culture riche qui dépasse ses propres intérêts et peut inspirer aussi la classe moyenne indépendante, les agriculteurs, les intellectuels, les jeunes, les étudiants et les artistes. Car l'ambition doit être de diffuser une nouvelle culture libératrice dans la classe travailleuse, mais aussi parmi les autres couches de la population. Pour soustraire ces différentes couches à l'influence de la culture de monopole, à la mentalité de banquier, à la logique néolibérale égoïste et aux conceptions corporatistes¹¹ des nationalistes. En d'autres termes, le mouvement ouvrier devra opposer une « contre-hégémonie » à l'hégémonie culturelle de la classe dirigeante.

11 Corporatisme : ordre social de collaboration de classes dans une nation.

Créer une nouvelle culture émancipatrice et une vision du monde progressiste basée sur la solidarité, c'est une lutte en soi. Nous ne pouvons pas la sous-estimer. C'est une erreur de ne s'occuper que de la politique des prix, des salaires et des pensions et des besoins immédiats de la population. C'est bien sûr d'une importance primordiale parce qu'il s'agit des conditions de travail et de vie de millions de travailleurs et de leur famille. Mais c'est une erreur de penser que la lutte culturelle sur la vision du monde n'est pas aussi importante. Il y a la situation matérielle et concrète d'exploitation, mais ce sont souvent aussi les idées qui maintiennent les gens prisonniers de leur oppression. Et par conséquent nous associons les deux : notre lutte pour une politique progressiste est liée à notre lutte pour une vision du monde progressiste et émancipatrice. Nous devons abandonner la tendance profondément ancrée de nous limiter aux problèmes économiques et sociaux directs, sans ouvrir les fenêtres sur le monde.

(2) **Un vaste processus de conscientisation culturelle**

Pour briser le consensus sur le modèle de société dominant, nous avons besoin d'une nouvelle conception du monde. Une conception de vie sociale, démocratique, écologique et internationaliste d'avant-garde qui se construit à partir de la base de la société. La Révolution française a été préparée par des décennies de lutte culturelle et de lutte des idées, menée par les penseurs radicaux des Lumières¹² dans un processus de prise de conscience. Ce processus de lutte culturelle au sens large, nous en avons besoin aujourd'hui aussi.

Notre *contre-hégémonie* porte, en fin de compte, sur le modèle de société que nous voulons : le socialisme 2.0. Chacun des chapitres de la partie consacrée au socialisme 2.0 est un élément de notre vision du monde. La vision de l'homme (qui se réalise lui-même), de la culture (les gens sont en

12 Les Lumières : les penseurs des Lumières au 18^e siècle ont favorisé le développement de la science et d'une vision scientifique du monde par leurs échanges intellectuels. Ils se sont opposés aux superstitions, aux abus de droit dans l'Église et l'État et à l'intolérance. Ils ont promu l'idée d'égalité, les droits de l'homme et du citoyen. Ce courant d'idées a constitué la base idéologique et politique de la Révolution française de 1789 qui a instauré la démocratie bourgeoise et a mis fin au système féodal.

mesure de prendre part à la gestion de la société), de l'économie (la collectivisation des principaux leviers économiques), de l'écologie (respect de la nature comme source de richesse), ou de l'éthique¹³ (solidarité). C'est une erreur de penser que la lutte au sujet de ces concepts ne devient importante que plus tard, dans une nouvelle société socialiste. Dans une société profondément politisée comme la nôtre, il est crucial de mener maintenant cette lutte culturelle et d'essayer de construire notre propre vision culturelle, à partir du mouvement ouvrier en direction de toutes les autres couches de la société. Dans le but d'isoler finalement l'hégémonie culturelle de la classe dominante, celle d'une vision du monde qui ne convient qu'au 1 % le plus riche. Avec le socialisme 2.0, nous offrons à la pensée unique de la droite, une réponse contemporaine inclusive¹⁴, tournée vers l'avenir. Mais pour ça nous devons oser engager le débat aujourd'hui, pas demain. Avec des tribunes dans la presse et des analyses fondées, mais aussi des réactions mordantes, des phrases-choc et des images progressistes, des statuts Facebook et des tweets qui traduisent l'optimisme de notre vision du monde.

Ce qui veut dire aussi que nous devons créer notre propre culture. Mani-Fiesta en est un exemple positif : c'est un reflet de la société que nous voulons, dans l'équilibre entre contenu et culture, dans la diversité, dans la solidarité qui y règne, dans le lien de l'engagement entre sympathisants, membres et cadres. Tout comme les maisons médicales de Médecine pour le Peuple sont un bel exemple de notre culture.

« Il n'y aura pas de culture nouvelle si nous n'appliquons pas aujourd'hui dans notre lutte les valeurs de la nouvelle société que nous voulons », a dit Angela Davis. Le parti des travailleurs doit aussi, aujourd'hui, en pratique, valoriser la classe des travailleurs dans tout ce qu'elle fait, dans sa culture, en images et en paroles. Cela vaut aussi pour l'égalité entre hommes et femmes, qui doit être présente dans notre culture, contre tout machisme. Tout comme la diversité. En fin de compte, cela vaut pour toutes les valeurs du socialisme 2.0 que nous défendons en tant que parti :

13 L'éthique se donne pour but d'apporter des réponses à comment les êtres humains doivent se comporter, agir et être, entre eux et envers ceux qui les entourent.

14 Inclusif : qui accueille et réunit toutes les forces sociales progressistes.

l'entraide, la solidarité, la coopération, le collectivisme, le respect mutuel, la conformité entre parole et actes, le respect du travail, le rationalisme, pas de racisme ou de sexisme, la confiance en soi et le contrôle de soi, le sens de l'initiative et l'internationalisme. Tout cela doit être présenté et débattu dans les cycles de rencontre et d'engagement, dans les écoles de cadres, mais aussi dans la vie quotidienne des sections, des groupes de base, des départements et des organisations de jeunes. C'est ça notre image du monde, c'est ça notre vision du monde et c'est ça en premier lieu que nous voulons bien sûr nous-mêmes appliquer et diffuser activement. Nos porte-paroles, cadres, militants et membres touchent ensemble quotidiennement des dizaines de milliers de gens. Ce sont les plus importants ambassadeurs d'une nouvelle culture libératrice, en paroles comme en actes.

(3) **Notre propre langue, à l'opposé des dogmes¹⁵ et du jargon**

Les idées sont très importantes. Les idées s'expriment dans la langue, dont nous sous-estimons l'importance. C'est une grave maladie qui sévit déjà depuis très longtemps dans le mouvement communiste et c'est vraiment un obstacle pour s'adresser à de larges groupes de gens. Nous en avons discuté très explicitement au Congrès du renouveau (2008) : « Nous parlons une langue directe et simple, compréhensible pour les gens. Nous simplifions nos messages, notre matériel, nos activités, pour que les gens avec qui nous travaillons se sentent à l'aise. Il faut accorder une attention particulière à éviter le jargon de parti, à simplifier le message. Tant dans le texte que dans l'image. En s'adressant aussi bien à l'esprit qu'au cœur. Avec humour et sérieux. [...] Nous nous basons sur des analyses et des dossiers solidement étayés. Ceux-ci débouchent sur des propositions où tout se tient. Ça, c'est le travail qui s'adresse à l'esprit. Reste encore à gagner les cœurs. Le travail en direction du cœur. Une image en dit plus long que dix longues phrases. Un bon titre a plus d'effet qu'un slogan ronflant. Dans un dépliant de masse, les images, les dessins, les titres et sous-titres sont aussi importants que le texte lui-même. »

15 Dogme : affirmation présentée comme une vérité fondamentale, incontestable et intangible, sans esprit critique.

Pourtant on trouve encore chez certains dans le parti une langue en points d'exclamation et souvent aussi des simplifications. C'est une logique binaire¹⁶ : ou bien une langue académique incompréhensible, ou bien une langue pleine de platitudes, de simplismes et de dogmes faciles. On confond une langue directe, claire et simple avec un discours de comptoir ; l'indignation avec l'usage de points d'exclamations et de caractères gras ; l'éducation politique avec la suppression de toute nuance et de toute dialectique¹⁷. Nous sous-estimons la soif de culture des gens.

Nous plaidons pour une nouvelle sorte de langue, compréhensible, claire et riche de contenu. Convaincre les gens par des arguments et non par l'énumération d'une série de dogmes. Apporter une culture riche, pas un produit facile. Mettre à l'avant-plan des gens vivants, avec leurs convictions, leurs attentes, leurs espoirs, leurs points forts, mais aussi leurs faiblesses. Pas de héros ou d'héroïsme abstrait¹⁸, mais des gens en chair et en os. Il ne faut pas confondre langue combative et jargon destiné à sa propre paroisse. La langue aussi est du travail créatif, et c'est un élément essentiel d'une culture novatrice. Nous avons besoin de nouveaux mots, de métaphores¹⁹, d'images fortes et d'une grande créativité à tous les niveaux de notre communication. Une bien plus grande diversification des supports de notre propre culture est vraiment nécessaire. Pas seulement l'écrit, mais aussi la parole, les supports audiovisuels et les activités les plus accessibles.

1.5. La lutte sociale et les représentants du peuple

Les grands acquis de la lutte sociale, tels que la sécurité sociale, les congés payés et la journée de huit heures, sont tous le résultat de la force d'organisation, de la sensibilisation et de la mobilisation du mouvement ouvrier. Les acquis démocratiques aussi, tels que les droits syndicaux, le droit de

16 Binaire : qui ne compte que deux possibilités.

17 Dialectique : vision du monde et méthode de pensée qui essaie de comprendre le monde dans sa complexité, sa cohésion et son développement.

18 Abstrait : théorique, le contraire de concret.

19 Métaphore : langage par l'image basé sur la comparaison.

vote, le droit d'association et la liberté d'opinion, ont été obtenus par plus d'un siècle de lutte ouvrière. Les améliorations les plus essentielles pour la vie des travailleurs ont été précédées d'années de lutte sociale.

Notre discours n'est pas « nous allons arranger ça pour vous ». Nous ne sommes pas une organisation clientéliste²⁰ qui promet rapidement un emploi, un logement social ou un autre avantage, en échange d'un vote ou d'une carte de membre. Le PTB est différent. Notre discours est : « Prenez votre sort en mains, organisez-vous, étudiez et (in)formez-vous, mobilisez-vous. » Les changements essentiels dont nous avons besoin ne seront atteints que par une lutte sociale d'envergure et nous invitons chacun à y prendre part consciemment. Cela ne veut pas dire non plus que nous ne pouvons pas agir concrètement en réponse aux questions que les gens nous posent. Nous pouvons leur fournir de l'information, les orienter vers une section du parti qui s'occupe de ce thème ou vers les services administratifs compétents ou, dans certains cas de portée plus générale, prendre des initiatives politiques sur le sujet.

Pour renforcer la lutte sociale, nous faisons appel aussi à nos députés et mandataires. Ceux-ci sont des membres du parti qui ne se sont pas fait élire pour un poste, un avantage matériel ou de l'argent vite gagné. Ils vivent et travaillent avec un salaire de travailleur moyen. Cela nous distingue de tous les autres partis et c'est décisif dans la lutte contre le carriérisme : aucun de nos élus ne tire un avantage financier de son mandat. C'est d'ailleurs notre vision fondamentale des députés : ils vivent et travaillent au service du peuple et mettent leur action au service de la sensibilisation, de la mobilisation et du travail d'organisation. Nos députés sont des atouts pour le parti : ils répercutent la lutte sociale et la convergence progressiste, ils donnent un écho plus grand aux positions et à la vision du monde du parti dans les médias. Ils sont également des porte-paroles reconnus du parti.

Nos députés et mandataires travaillent en toute transparence et sont indépendants de la politique politicienne et des arrangements en coulisses, des

20 Clientélisme : un système pour s'attacher politiquement des clients.

lobbys, des think tanks libéraux et de la chasse aux postes qui caractérisent nos parlements et nos conseils provinciaux et communaux. Mais trop souvent, nos élus constatent qu'un cinéma politique se joue entre majorité (« les bons ») et opposition (« les mauvais qui ne savent que dire non »). Souvent, ces rôles sont interchangeable et changent effectivement après les élections, sans que rien de fondamental ne soit modifié. Il y a beaucoup de déclarations ronflantes, mais souvent tout est décidé déjà d'avance et ailleurs. Au sein du gouvernement (ou du collège des bourgmestres et échevins), où l'ordre du jour est défini par de puissants lobbys du monde financier ou du monde des affaires. Mais aussi au niveau de l'Union européenne, où les intérêts de la classe dirigeante pèsent encore plus lourd – pensez seulement au TTIP (voir la partie Les temps changent). Nos députés et mandataires refusent de jouer ce jeu-là et s'en tiennent fermement au principe de la représentation populaire : ils ont reçu du peuple un mandat et ils travaillent au service de l'émancipation sociale. Ce qui agace certaines forces qui exercent de toute part une pression pour attirer quand même nos élus dans le bain de la politique politicienne et des arrangements en coulisse.

Pour nos députés et mandataires, il est important d'ouvrir les portes et les fenêtres des parlements, des conseils provinciaux et communaux. Pour faire de la politique autrement. Ainsi nos élus révèlent les accords secrets, les arrangements pris dans les coulisses du pouvoir. La transparence de la politique, c'est la politique rendue totalement publique. Les gens ont le droit de savoir comment les décisions se prennent et quels lobbys travaillent dans l'ombre. Et nos élus ont le devoir de révéler tout ça.

Notre objectif est que nos élus fassent des interventions correctes, argumentées et énergiques. Compréhensibles et claires, à l'opposé du jargon de la rue de la Loi qui n'est compréhensible que par les initiés. Lorsqu'un parlementaire s'exprime dans une langue de notaire, on se dit qu'il ne descend jamais dans la rue. « Dis-moi comment tu parles, je te dirai qui tu es », selon l'expression consacrée. La façon dont nos mandataires communiquent est donc très importante. Le langage et les images que nous utilisons sont des armes très importantes dans la lutte politique.

Nos députés et mandataires ne recherchent pas « la tape sur l'épaule donnée par le bourgmestre » ou « le compliment de l'opposition ». Nos élus ont reçu du peuple le mandat de mettre notre programme à l'ordre du jour, de donner une voix à la lutte sociale et de faire participer les mouvements sociaux. Et cette politique bute souvent contre la pensée unique étouffante qui règne dans les différents parlements. Nous argumentons nos interventions, nous ne tenons pas un discours de slogans et d'envoies verbales gratuites et nous cherchons toujours à renforcer les mouvements sociaux et la lutte sociale.

Le principe de nos mandataires est : « rue-conseil-rue ». Ils ne sont pas le point final, mais un chaînon dans le travail d'émancipation que mène le parti. Nos élus partent de ce qui vit dans le quartier, sur le lieu de travail, dans les associations et rattachent ces aspirations à des dossiers solides et à des revendications. Ce qui vit dans la population est notre artère vitale et c'est aussi notre force. Cela va de toutes petites choses à des projets pour lesquels les gens s'organisent et se mettent en mouvement. Très souvent nos élus sont ceux qui mettent à l'ordre du jour les dossiers les plus concrets, partant de la richesse présente parmi tous les membres du parti, avec aussi la contribution des mouvements sociaux. Nos mandataires enrichissent le mouvement d'émancipation de toute l'information à laquelle leur mandat leur donne accès. Ensuite, ils font connaître les résultats de leurs interventions et propositions, même si elles n'ont pas été approuvées. Nos mandataires ramènent le résultat de leur travail vers le terrain, vers la rue. Voilà la signification de « rue-conseil-rue ». Les interventions de nos élus sont au service de la lutte sociale et pas le contraire.

L'essence du travail du parti est de déployer sur le terrain une activité politique vivante. Si une section fait un bon travail, elle peut au plan local marquer beaucoup de points, même sans élus. Car c'est fondamentalement la sensibilisation, la force d'organisation et la mobilisation qui amènent des résultats. Qu'il s'agisse de maintenir une plaine de jeux ouverte, ou d'un projet ambitieux pour couvrir une autoroute urbaine afin d'avoir une ville où l'on peut respirer. Et même dans les villes et communes où nous avons

des élus, les axes de notre travail ne sont pas conditionnés par leur présence. Nous mettons bien sûr de nombreux points à l'ordre du jour des conseils communaux, provinciaux ou du CPAS – et souvent nous utilisons encore trop peu cette piste. Mais tout ne doit pas passer par les élus. Les sections d'entreprise et les sections locales ont leur dynamique propre et leur propre plan d'action pour faire changer les choses. Le cœur politique de notre parti se trouve dans les groupes de base et dans la lutte sociale, et nous voulons l'y maintenir.

La même chose vaut pour notre travail parlementaire. Ce n'est pas un but en soi, mais un chaînon dans un large mouvement d'émancipation. Pour nos députés aussi vaut le principe « rue-conseil-rue ». Ils relaient la voix de la lutte sociale, écologique, démocratique et culturelle au sens large. Le travail de nos députés a pour but de renforcer la capacité de mobilisation, la force organisationnelle, le travail de sensibilisation du parti et la force de frappe du monde du travail. À travers les groupes de base, ils sont à l'écoute de ce qui vit parmi la population, ils impliquent les syndicats et le monde associatif comme acteurs de terrain et ils traduisent avec le service d'études toutes ces aspirations en résolutions et propositions de loi. Mais ici aussi la règle veut que tous les aspects de la lutte d'émancipation ne peuvent ni ne doivent passer par le Parlement. Nos députés se concentrent sur les principaux thèmes vécus sur le terrain et sur un certain nombre de dossiers clés. Bien sûr, plus grand est notre groupe parlementaire, plus nombreux sont les dossiers et les sujets que nous pouvons traiter. Nous devons cependant veiller en tout temps à ce que nos élus préservent assez de temps pour être eux-mêmes présents sur le terrain, pour qu'ils ne se laissent pas envahir progressivement par les habitudes et le langage de l'hémicycle parlementaire. Nous voulons que nos parlementaires soient comme des poissons dans l'eau. Et cette eau, ce n'est pas le Parlement, mais bien le quartier populaire, le lieu de travail, le groupe d'action, l'association, le syndicat ou le comité de quartier. Nos parlementaires doivent rendre compte de leur mandat et c'est là qu'ils doivent le faire, pas envers les élus des autres partis. C'est important, et nous devons donc l'organiser. Qu'a fait le PTB de votre voix ? Nous pouvons organiser des débats de quartier, y collecter de nouvelles idées et propositions et aussi réunir les critiques qui nous permettent d'améliorer notre travail.

L'histoire du Parti ouvrier belge (POB)²¹ nous apprend que le danger est grand d'assister à un glissement du pouvoir vers les parlementaires du parti, au détriment des structures du parti démocratiquement élues. Les parlementaires commencent à définir l'orientation politique et le pouvoir du parti réside alors de plus en plus dans leurs mains. L'activité se retrouve ainsi de plus en plus limitée au travail parlementaire, au lieu de jouer un rôle émancipateur dans les quartiers et sur le lieu de travail. La logique devient de plus en plus une logique électorale où on ne prend plus jamais la moindre position qui aille à contre-courant des idées dominantes parce que ça coûterait des voix. Et la politique se retrouve alors de plus en plus prisonnière de la logique des rapports de forces parlementaires, au lieu de partir des rapports de forces dans la société. Lorsqu'on a imposé en 1887 l'interdiction du travail des enfants, aucun parlementaire n'en était partisan. Si on avait alors raisonné seulement du point de vue d'une majorité parlementaire, on n'aurait jamais pu faire sortir les enfants des mines et des usines textiles. C'est la lutte sociale qui a développé les rapports de forces sociaux qui ont permis d'obtenir l'interdiction du travail des enfants.

L'orientation politique du PTB est élaborée par les différentes structures démocratiquement élues du parti, en premier lieu par le Conseil national. Les activités de nos groupes parlementaires sont subordonnées aux intérêts de l'ensemble du mouvement ouvrier. Tous nos mandataires travaillent dans le cadre des orientations du Conseil national. Le parti impose à ses groupes parlementaires de hautes exigences politiques, organisationnelles et financières. Les groupes parlementaires n'opèrent donc pas de manière autonome, mais sous le contrôle du Conseil national et du Bureau du parti. L'histoire des partis ouvriers a montré en effet que la tribune parlementaire a été pour beaucoup de députés un ferment d'ar-rivisme, d'individualisme et d'enrichissement personnel. Les gens en ont marre de ces pratiques, et ils ont raison. Il est donc de notre devoir tout particulier de nous en tenir fermement à ces principes.

21 Le Parti ouvrier belge était l'ancêtre du Parti socialiste.

2. AMBITION CONTRE ROUTINE

- 2.1. Des maux de croissance
- 2.2. Réfléchir de façon stratégique
- 2.3. Une solide colonne vertébrale
- 2.4. Les femmes
- 2.5. Les Diables rouges de la politique : une équipe bilingue et nationale
- 2.6. Se former pour comprendre et agir en connaissance de cause

2.1. Des maux de croissance

L'approche adoptée au Congrès du renouveau, en 2008, a abouti au parti tel que nous le connaissons aujourd'hui. En comparaison avec les trente années précédentes, le parti a connu un développement spectaculaire et très rapide.

Les provinces ont été réorganisées et leur direction complètement rajeunie, de même qu'un grand nombre de départements et l'organisation des étudiants. Nous avons beaucoup investi dans la mise en place de nouveaux médias digitaux et nous avons poursuivi la construction du service d'études, conscients de son importance scientifique. Il y a également beaucoup plus de groupes de base, notamment dans le monde du travail.

Le parti est désormais connu par deux tiers de la population belge. Il y a six ou sept ans, deux tiers de la population ne nous connaissaient pas. Avant le Congrès du renouveau, nous avons obtenu 56 000 voix aux élections fédérales (2007). Sept ans plus tard, à celles de 2014, ce score a grimpé à plus de 250 000 voix. Soit cinq fois plus. Nous comptons aujourd'hui plus de 50 mandataires et, pour la première fois de notre histoire, nous avons également des députés au Parlement fédéral (et dans les parlements régionaux).

Tout ceci s'est produit durant une période très agitée : le krach économique (2008), la longue crise politique institutionnelle (2009), les élections anticipées et la poursuite de la percée des nationalistes (2010), les

mouvements de lutte contre la crise (2010 et 2011-2012), les élections communales (2012), les élections fédérales (2014) et la lutte sociale contre le nouveau gouvernement de droite (2014).

En un laps de temps relativement court, nous avons continué à construire rapidement le parti ; ce qui était nécessaire. Mais ce serait une erreur de nous reposer sur nos lauriers, car les défis dans la société restent très grands. Plus nous grandissons, plus les tâches deviennent complexes. Nous sommes confrontés aussi, d'une certaine manière, à des difficultés liées à cette croissance. Ce n'est pas anormal, mais nous devons toutefois en être conscients. Nous ne pouvons plus pratiquer le même style de travail qu'au temps d'un parti de cadres avec un millier de militants. Aujourd'hui, nous devons tenir compte de la multiplicité des facettes de notre parti. On ne peut pas diriger de la même manière un parti actif comptant dix ou quinze mille membres.

Au cours des années à venir, nous voulons relever toute une série de défis différents dans la lutte sociale, la lutte politique sous tous ses aspects, la lutte culturelle, la construction du parti dans le monde du travail, parmi les jeunes et dans de nombreuses autres couches de la population. Le parti dispose d'un très grand capital humain, qu'il faut encadrer à tous les niveaux. Cette énergie, nous pouvons la libérer en visant des objectifs ambitieux, en faisant conquérir des terrains nouveaux par de nouveaux et jeunes camarades, en donnant de l'espace à la créativité et au renouveau.

Dans un parti actif comptant dix ou quinze mille membres, le professionnalisme est nécessaire, en plus de l'engagement. L'appareil de parti qui fonctionne aujourd'hui est bâti pour une bonne part sur du volontariat. Nous devons vraiment le professionnaliser et laisser l'amateurisme derrière nous. Tant chez les cadres que chez les collaborateurs (salariés et bénévoles). Il ne suffit pas de « travailler dur » ou de « faire de son mieux », il faut aussi que le travail se fasse bien et efficacement, car nous avons une grande responsabilité vis-à-vis des travailleurs et de tous ceux qui aspirent à un monde sans exploitation. Pour que notre engagement politique débouche sur des résultats, nous devons arriver à avoir une attitude professionnelle, de bonnes procédures, des secrétariats professionnels,

des descriptions de tâche claires et un contrôle de qualité du travail fourni. Le parti doit offrir à ses nombreux bénévoles un cadre professionnel où ils puissent déployer à fond leurs capacités et leur engagement. Nous voulons mettre sur pied une politique du personnel et un encadrement des bénévoles qui prévoient entre autres de l'éducation, de la formation et du coaching (tant politique que technique et professionnel), des procédures standardisées et un environnement de travail sain et agréable.

Au cours des cinq dernières années, nous avons beaucoup investi dans la rénovation du siège central du Conseil national, au boulevard Lemonnier à Bruxelles. Grâce à l'engagement de centaines de personnes, le bâtiment est devenu un endroit magnifique, moderne et fonctionnel, inondé de lumière ; un nouveau lieu de travail. Cette rénovation est notre projet financier le plus important depuis notre création, avec un investissement de 2 millions d'euros. Il s'agit maintenant de bien l'utiliser, de manière que tous les organes dirigeants du parti puissent travailler ensemble dans un seul bâtiment. Cela augmente l'efficacité, on peut embrayer ainsi plus rapidement sur ce que font d'autres départements ou sections. Et cela permet également une meilleure intervention nationale du parti, parce qu'on dispose ainsi d'une vue immédiate des différents secteurs dans tout le pays.

Nous entendons également revaloriser le rôle du Secrétariat national en tant que centre nerveux de l'organisation du parti. Le travail accompli par les camarades du Secrétariat national est très important et, dans les prochaines années, nous voulons investir davantage dans sa professionnalisation et standardiser l'administration (des membres, des élections, du personnel), la communication (style maison, communiqués de presse, conférences de presse, médias sociaux) et d'autres tâches, grâce à de nouveaux manuels.

Dans la mise sur pied d'un plus grand parti de membres actifs, il est important d'avoir un style de travail simple et efficace, basé sur des manuels, des scénarios types, des kits de campagne et des directives, des outils de travail essentiels, faciles à consulter et à utiliser par tout le monde. Pas de textes interminables, mais des instruments pratiques pour le fonctionnement d'un groupe de base, pour aider un(e) président(e) de

groupe de base à travailler de façon optimale, pour intervenir dans les médias sociaux, pour créer une nouvelle section, pour gérer un fichier de membres, organiser une conférence de presse, préparer un débat public, mettre sur pied une campagne de soutien, assumer une tâche bien précise, et ainsi de suite. Dans les années à venir, nous voulons vraiment réaliser ces manuels, parce qu'ils sont un élément de base pour mettre le plus de gens possible au travail sur le plus grand nombre de terrains possible. Naturellement, ces manuels ne remplaceront pas le coaching. Nous devons donc encore investir beaucoup dans la mise au point de systèmes d'accompagnement efficaces et plus professionnels.

Le plus important est de réfléchir en permanence à la façon d'étendre et dynamiser nos structures. Quelles tâches nouvelles sont nécessaires pour le parti, comment créer de nouvelles structures pour les réaliser et comment confier immédiatement des tâches importantes à de nouveaux camarades compétents ? Former des nouveaux camarades, oser leur confier des responsabilités, la réalisation de projets bien définis, leur permettre d'encadrer des groupes de trois, quatre ou cinq personnes, les éduquer au travers des débats sur des points de vue politiques différents, mais aussi sur le choix de vie et l'engagement, tout cela est très important. Tout le monde doit être bien imprégné de ces défis, sinon le travail ne rapportera rien. Il y a aujourd'hui trop de routine, une routine qui entrave le développement et l'essor ininterrompus du parti. Nous risquons d'être victimes de notre croissance si nous ne nous y prenons pas de manière radicalement différente.

2.2. Réfléchir de façon stratégique

L'idée la plus nocive, c'est de penser que nous devrions tempérer nos ambitions parce qu'il y a déjà trop de tâches. Cela semble une idée logique et simple, mais ça ne l'est pas. Car justement si nous limitons notre ambition et notre créativité, nous appuyons sur le frein de l'organisation, nous ne découvrons pas non plus de nouvelles initiatives et propositions qui peuvent attirer de nouvelles forces dynamiques, nous nous enlisons dans la routine au point de finir par tourner en rond.

Nous sommes ambitieux et il y aura donc toujours une tension entre ce que nous voulons et ce que nous pouvons. Il s'agit de partir de ce que nous voulons et de centraliser autour de cela toutes les idées et propositions. Et c'est ainsi qu'apparaissent de nouvelles pistes auxquelles nous n'avions pas encore pensé jusqu'alors. Le point principal consiste donc à vouloir réfléchir de façon stratégique, à vouloir développer des initiatives avec une vision à long terme, déployer des plans ambitieux dans lesquels les nouveaux camarades se verront confier et assumeront des responsabilités. Et le problème principal, c'est qu'aujourd'hui cela ne se produit pas assez. En raison de la charge de travail, qui est réelle, le pragmatisme et les tâches quotidiennes dominant encore trop. Ce sont les événements qui dirigent le parti, au lieu que ce soit le parti qui dirige les événements.

C'est pourquoi nous encourageons tout un chacun, et certainement les cadres, à utiliser leur énergie et leur créativité dans la résolution des problèmes les plus importants, dans un planning stratégique courant sur plusieurs années, dans le lancement et la mise à l'essai de nouvelles initiatives, dans l'exploration de terrains nouveaux, dans l'organisation d'une synergie entre les différents départements, provinces et initiatives et dans la nécessité de penser *out-of-the-box*. Cette expression signifie penser hors de ce qui existe déjà, hors de ce à quoi le parti est habitué, mais bien sûr toujours dans le respect des orientations du congrès et des statuts. Cela vaut pour tout le parti, car la créativité existe partout, mais cela vaut en tout premier lieu pour les cadres.

Si nous n'attisons pas en permanence la flamme de l'ambition et si, dans notre pensée, nous ne partons que des « forces disponibles », la routine, la passivité et le bureaucratisme prendront bien vite le dessus. Et alors les années passeront et pas grand-chose ne changera. La routine et la passivité peuvent conduire aussi à ne pas reconnaître ou ne pas voir chez les membres et les sympathisants du parti l'énorme potentiel de talents et d'idées, sur les terrains les plus divers, et donc aussi à ne pas les prendre au sérieux, à ne pas les évaluer, les soutenir, les encadrer et les accompagner.

On ne peut tirer parti des opportunités politiques et organisationnelles que si le parti est en mesure de formuler un projet ou un plan à long terme

qui donne forme à ces opportunités, et de soutenir, d'encadrer et d'accompagner les camarades concernés. Planifier, c'est surtout stimuler et élaborer des projets mobilisateurs et unificateurs, susciter l'enthousiasme des gens et leur donner un sentiment d'unité. Élaborer de tels projets permet alors d'attirer, mobiliser, encadrer et former des centaines et des milliers de nouvelles personnes.

Comme l'écrit un camarade : « Quand on a trop de tâches ou qu'on accumule trop de choses l'une sur l'autre, on n'a alors plus de temps de réfléchir sur le long terme. Je le vois bien dans mon cas : le conseil du CPAS, le conseil communal, la direction de Médecine pour le Peuple et bien d'autres tâches encore. Je cours de l'une à l'autre et je n'ai plus de temps pour prendre du recul et examiner les choses de manière stratégique. Mais une initiative comme Médecine pour le Peuple doit continuer à se développer au fil des années. Cela ne se fait pas automatiquement. Il faut y penser, chercher des forces pour le réaliser, et c'est ce que l'on sous-estime. »

Trois aspects sont liés entre eux :

1. L'aspect politique. Dans la partie *Les temps changent*, figurent un très grand nombre de tâches politiques que nous voulons continuer à développer. Nous voulons atteindre un large spectre culturel, philosophique et social et nous devons donc impliquer des dizaines et des centaines de membres du parti, d'amies et amis du parti afin d'élaborer sur tous ces terrains un point de vue marxiste vraiment contemporain.
2. Définir des initiatives, des propositions et des suggestions afin de dynamiser, améliorer et professionnaliser les structures du parti. Quelles structures répondent le mieux au développement actuel du parti ? Comment gérer efficacement toute la diversité qui fait la richesse du parti ? Comment garantir dans le parti le centralisme démocratique (comme défini dans nos statuts), la construction des différents échelons de l'organisation, le rôle clé des sections provinciales et la priorité au travail dans la classe ouvrière ?
3. Élaborer des initiatives extérieures ambitieuses. Comment produire des médias du parti susceptibles d'atteindre un demi-million de personnes ?

Comment bâtir de grandes organisations de membres, en premier lieu pour les enfants, les lycéens et les étudiants, mais aussi pour les femmes ? Comment organiser les ouvriers, les chômeurs, les personnes âgées, les personnes handicapées et leurs familles, les réfugiés, les immigrés, les sportifs, les artistes et autres travailleurs de la culture, les universitaires et les intellectuels, etc. ? Un jour, nous avons fondé l'initiative fantastique qu'est Médecine pour le Peuple. Comment allons-nous nous y prendre à présent sur d'autres terrains ? Nombre d'opportunités demeurent inexploitées : qu'il s'agisse des chômeurs ; des sanctions administratives communales (SAC) infligées aux jeunes que nous annonçons six mois avant leur application ; de la recrudescence du racisme ; de la pauvreté croissante ; des guerres contre la Libye et la Syrie ; du mouvement bolivarien en Amérique latine, etc. Il n'y a pas, ou trop peu, d'initiatives audacieuses. Alors que des nouveaux projets que l'on a aidé à mettre sur pied de manière réfléchie et enthousiaste ont été couronnés de succès : par exemple, le mouvement contre le démantèlement de l'aide juridique, l'organisation des sous-traitants de Ford, les mobilisations pour les sommets sur le climat.

2.3. Une solide colonne vertébrale

L'introduction du chapitre *Un parti de principes* du Congrès du renouveau (2008) tire un certain nombre de leçons des erreurs commises dans l'histoire du POB. Dont celle-ci : « Très vite, il y eut une très grande aversion pour le débat de fond et pour la théorie socialiste. "Seul ce qui est direct m'intéresse", déclarait le dirigeant Anseele. Il s'adaptait aux événements du jour, voulait définir son attitude au cas par cas. Les propriétés caractéristiques du système capitaliste, les objectifs du socialisme, les intérêts à long terme de la classe ouvrière... tout cela fut bien vite "oublié" et sacrifié au profit des avantages réels ou supposés du moment. »

Cette pression en vue d'apparaître comme un parti pragmatique au jour le jour a augmenté avec le développement de notre parti. Pour le pragmatisme, ce qui compte, c'est le résultat pratique, ce qui est direct et à portée de main. La priorité sur les objectifs à long terme et la vision de la société

sont laissées de côté. Se développe alors la logique de chercher uniquement le caractère « vendable » de notre message, d'adopter une attitude presque mercantile²² : « Qu'est-ce que cela va nous coûter ? », « N'allons-nous pas y perdre des plumes ? » On se contente de répondre très, très vite à l'actualité ; on n'élabore des points de vue politiques que pour « marquer des points » dans les médias ; on voudrait organiser tout le service d'études en fonction de la communication à court terme. Avec une telle attitude, nous ne sommes pas en mesure de briser la vision du monde et l'hégémonie culturelle de la classe dirigeante. Nous faisons des petits coups d'éclat, mais nous ne gagnons pas de positions durables. Pour y arriver, nous devons dépasser le train-train quotidien, approfondir notre analyse marxiste et étudier à fond les principaux problèmes stratégiques. C'est la différence entre être dirigé ou diriger soi-même, entre subir l'initiative de l'adversaire ou prendre soi-même les choses en main. Et c'est nécessaire pour développer notre propre vision du monde et notre propre culture socialiste dans le monde du travail et dans de larges milieux progressistes.

Pour consolider notre colonne vertébrale, nous avons également besoin de plus de formation. La formation donne la vision nécessaire pour agir en connaissance de cause. Il est nécessaire de libérer du temps pour se former. On ne peut pas laisser tomber la formation au nom du fait que « tout le monde en fait déjà tellement ». Cela vaut également pour les articles de fond et les analyses sur *ptb.be*, dans notre magazine mensuel *Solidaire* et dans notre journal digital *solidaire.org*. Il existe actuellement sur notre site *ptb.be* une tendance à n'offrir qu'une communication rapide *du tac au tac* et à réagir au quart de tour. Et c'est ainsi que disparaissent de plus en plus à l'arrière-plan l'analyse, la compréhension, l'éducation et le débat de société. Pourtant, c'est précisément par la formation et la réflexion que les fenêtres s'ouvriront sur le monde et que les gens auront de nouvelles idées et pourront élaborer eux-mêmes plus d'initiatives et de propositions.

Nous sommes un parti de principes, un parti doté d'une colonne vertébrale. Et il est nécessaire d'y travailler, chaque jour, par une étude approfondie,

22 Mercantilisme: tendance à rechercher un gain dans toute activité comme dans le commerce.

de la formation, mais aussi par le débat et la discussion. Nous travaillons tous pour le même but et c'est une bonne chose. Mais il existe également, et c'est normal, des divergences de vues. Nous devons arriver à ce que ces divergences puissent s'exprimer et être discutées. Il est bon que règne une atmosphère amicale, mais il n'est pas bon qu'un esprit amicaliste empêche d'émettre des critiques. Dans les sections du parti, chacun doit pouvoir adopter une position indépendante et on doit pouvoir en discuter librement et sans détour, comme c'est d'ailleurs souligné dans nos statuts. Des critiques constructives doivent pouvoir s'exprimer et nous encourageons chacun à adopter aussi une attitude autocritique. Car personne n'est parfait et tout le monde peut apprendre. Nous voulons dès lors prendre régulièrement le temps de discuter aussi de l'engagement, du choix de vie opéré par les camarades, de l'attitude et des valeurs éthiques et culturelles. Ceci sans exagérer, bien entendu, en tenant compte de ce que chacun est capable d'entendre.

Enfin, nous essayons également de faire chaque fois un court bilan des activités que nous organisons. C'est une étape que l'on sous-estime. Nous évaluons ce qu'une activité nous a apporté, les points forts que nous désirons garder et les points faibles que nous voulons éviter à l'avenir. C'est essentiel pour unifier l'ensemble des collaborateurs qui ont travaillé pour une activité, afin de ne pas courir d'une activité à l'autre et de ne pas plonger d'une orientation dans l'autre sans jamais prendre le temps d'évaluer ce qui est réussi ou non. Cela vaut pour toutes les sections et, en premier lieu, pour la direction nationale, les départements et les directions provinciales.

Une idée a la vie dure dans le parti : réaliser un bilan est un travail de titan qui demande beaucoup de temps. Certains camarades se bloquent parce qu'ils pensent qu'ils ne pourront pas y arriver. Or, au cours d'une activité, tous ceux qui assument une responsabilité voient, entendent, sentent ce qui est bien et ce qui peut être amélioré. Faire un bilan, c'est consigner rapidement ces choses par écrit et les enrichir de l'apport de tous. D'autres camarades livrent comme bilan des « ouvrages » comptant des dizaines et des dizaines de pages. C'est aussi improductif, car l'essentiel est enseveli sous une interminable litanie de détails. Le message est donc : travailler vite et bien, et faire preuve d'un esprit de synthèse suffisant.

Il faut parfois plus de temps et une réflexion plus approfondie dans la rédaction d'un bilan : pour éclaircir des divergences d'opinions ou des contradictions ; pour ancrer des expériences dans des notes d'organisation, des manuels ou des scénarios. Ceux-ci sont alors à la disposition de l'ensemble de l'organisation et peuvent être régulièrement complétés, enrichis ou corrigés. Nous évitons ainsi de devoir chaque fois repartir de zéro.

2.4. Les femmes

Les femmes représentent la moitié de la population, et donc aussi la moitié des travailleurs dont nous voulons toucher le cœur et l'esprit. Elles représentent aussi la moitié des jeunes, des intellectuels et des artistes que nous voulons gagner au combat pour une autre société. Elles ne sont donc pas une minorité.

Mais les faits sont là : trop peu de femmes trouvent leur place dans le parti. Seulement 37 % de nos membres sont des femmes. Dans certaines provinces, c'est même moins de 30 %. Le problème ne se pose pas seulement en termes quantitatifs : les femmes présentes dans le parti sont le plus souvent occupées dans des tâches moins politiques, moins visibles et elles ont une responsabilité moins importante que les hommes. C'est dans la direction nationale que le problème est le plus visible. À cette date (2015), les femmes ne représentent que 20 % du Conseil national issu du Congrès du renouveau. Le Bureau du parti ne compte qu'une femme dans une équipe de huit. À cela s'ajoute une répartition des tâches liées au genre : tous les présidents de province sont aujourd'hui des hommes, alors que le département chargé du recrutement et de la construction des groupes est majoritairement féminin. Ce déséquilibre entre hommes et femmes se pose à tous les niveaux, jusque dans les groupes de base et parmi les membres. C'est un problème qui concerne l'ensemble du parti.

Pourquoi une telle situation ?

C'est en premier lieu la conséquence de l'influence de la société sur notre parti. Dans la société capitaliste, la condition de femme va de pair avec des

discriminations supplémentaires. Ce sont les femmes qui, en règle générale, prennent en charge le plus de tâches ménagères et assument la plus grosse part de l'éducation des enfants, en prenant des congés parentaux, des crédits-temps, des temps partiels. Dans les grandes villes, il n'y a de la place dans les crèches que pour 25 % des enfants. Les femmes sont les premières concernées par les contrats flexibles et les bas salaires. Les femmes seules sont surreprésentées dans la population vivant sous le seuil de pauvreté.

Tous ces éléments limitent les possibilités de s'engager socialement et politiquement, de se libérer pour venir aux réunions, aux formations, aux actions. Cela réduit les possibilités de s'informer et d'exprimer son avis. Les inégalités omniprésentes dans la société capitaliste imprègnent notre parti, d'autant plus que nous ne luttons pas consciemment pour y apporter une réponse. À ces inégalités visibles se greffent des différences parfois moins visibles, mais dont l'impact est également important. Les femmes ont souvent moins de confiance en elles pour exprimer leur point de vue, ou attendront d'être sûres avant de le donner. Elles sont moins nombreuses à se porter candidates pour assumer de plus hautes responsabilités : soit elles ne se sentent pas capables, soit elles pensent qu'un autre le fera mieux... Beaucoup sont plutôt orientées sur les relations humaines que sur l'actualité politique, ou accepteront plus volontiers que les hommes des tâches organisationnelles. Les causes sont diverses, parfois évidentes, parfois plus complexes. Nous allons essayer d'encore mieux les analyser, avec l'aide de la nouvelle Commission des femmes du parti.

Prendre le problème au sérieux

Nous avons jusqu'ici manqué de sérieux pour prendre le problème en main. Par manque d'ambition pour changer la donne. En ayant l'illusion peut-être que le processus s'inversera tout seul. Nous n'avons pas d'approche systématique de la question sur le plan politique, idéologique, communicationnel et organisationnel.

Au niveau politique, nous n'intervenons que très peu, voire pas du tout, dans tous les débats qui concernent spécifiquement les femmes : la combinaison

entre travail et vie de famille, mais aussi la violence conjugale, la contraception, le droit à l'avortement, la prostitution, etc. Nous prêtons trop peu d'attention à la dimension « genre » des mesures prises par nos gouvernements, qui touchent en particulier les femmes (pensions, chômage...).

Sur le plan idéologique, nous ne remettons pas en cause l'image des femmes formatée par l'industrie de la publicité, de la mode, de la musique, et par tous ceux qui profitent des discriminations envers les femmes. Les femmes sont tellement différentes de tous les clichés sexistes dont le capitalisme nous abreuve. Nous en faisons l'expérience au quotidien sur tous nos terrains de travail et dans toutes les luttes. Mais nous traduisons trop peu notre critique de cette situation dans notre message politique. C'est pourtant une dimension indispensable pour construire une nouvelle culture, émancipatrice et progressiste.

Nous n'étudions pas systématiquement nos campagnes et notre matériel du point de vue du genre. Nous ne cherchons pas systématiquement un équilibre de genre lors des débats ou des meetings. Nous ne donnons pas au mouvement de femmes Marianne les moyens minimum pour se développer.

Pourtant cela contribuerait également à augmenter le nombre de femmes dans nos rangs.

Un défi pour l'ensemble du parti

Nous devons redresser le cap, agir fermement pour accorder à la condition des femmes une plus grande importance politique. Pour donner aux femmes une place dans tous les secteurs et à tous les niveaux du parti. Ce n'est pas seulement la tâche des femmes ou du mouvement de femmes Marianne. C'est un défi que tous les départements et les organes du parti devront relever.

La discussion doit être menée collectivement et à tous les niveaux. Nous voulons prendre le temps de le faire. On ne discute pas si les femmes ont plus ou moins de compétences que les hommes. Une femme active

politiquement, bien informée et soutenue par un mouvement de femmes a un énorme potentiel. Au contraire, une femme dans une situation de dépendance vis-à-vis de son conjoint et qui doit se justifier face à lui pour entreprendre n'importe quelle démarche militante a beaucoup moins de chances de pouvoir affronter des défis. Le point de départ est que nous devons pouvoir tirer le meilleur de tous ceux et celles qui partagent la soif d'une société solidaire, où chacun aura sa place et son mot à dire. Le point de départ est que ce potentiel est bien plus polyvalent que ce qui se manifeste actuellement et est essentiel pour développer le parti, depuis les simples membres jusqu'au plus haut niveau. On ne discute pas de savoir si c'est possible, mais de la façon de le faire et de s'y tenir.

Élaborer une position sur toutes les grandes questions liées à la condition des femmes concerne l'ensemble des départements. Pour augmenter la proportion de femmes parmi nos membres il faudra une discussion dans tous les groupes du parti. « Oui, nos secteurs prioritaires sont le plus souvent masculins », observe-t-on. Pourtant, à côté de la plupart membres masculins du parti, il y a souvent une femme qui elle aussi pourrait l'être. Proposer à la compagne d'être membre devrait être une habitude. Dans certains cas, on constate qu'il est impossible de voir une femme sans que son mari l'accompagne. Mener le débat avec nos membres pour que leur conjointe puisse elle aussi s'engager de manière autonome : cela fait partie des missions d'un parti comme le nôtre. À côté de ça, certains secteurs professionnels sont avant tout féminins ; ce sont autant de terrains encore à conquérir.

Les discussions sur l'éducation et la garde des enfants concernent les hommes, dans toutes les sections du parti. Pas dans l'optique de les culpabiliser, mais dans l'optique que rien ne peut se résoudre sans eux. En dehors de la période très spécifique de la grossesse et de l'allaitement, il n'y a aucune raison « naturelle » que le poids de la famille repose plus sur la femme que sur l'homme.

« Je suis déjà engagé, il faut bien que quelqu'un s'occupe des enfants. » Oui, il faut bien que quelqu'un s'en occupe, mais ça ne peut pas être le problème de la maman seulement. Les réunions ont lieu à des heures impossibles ? Ça

pose certainement problème aussi à d'autres membres : discutons ensemble pour trouver la meilleure solution. On ne trouve pas de baby-sitter ou on n'en a pas les moyens ? Cherchons un membre ou un sympathisant prêt à garder les enfants. Les actions et manifestations prennent des samedis entiers ? Garantissons que chaque section ou province organise un baby-sitting collectif. « Je suis arrivée au PTB et j'ai pu rester active, car d'autres ont aidé à garder mon enfant. Je n'y serais pas arrivée en cherchant des solutions dans mon coin. » C'est cet état d'esprit que nous devons promouvoir, avec l'objectif de permettre l'engagement de chaque femme et de chaque homme.

Il est particulièrement important d'être attentif au moment où un(e) camarade fonde une famille. À tous les niveaux de responsabilité, c'est le moment de décrochage le plus fréquent pour les femmes qui s'étaient engagées tôt dans leur parcours. Ce n'est pas une fatalité, mais un problème qu'on peut résoudre. Ce n'est pas un problème individuel, propre à chaque jeune maman. Au contraire, c'est un problème collectif, qu'on ne pourra résoudre que par des discussions adaptées.

Il est d'ailleurs frappant de voir parmi les jeunes que les filles sont souvent les seules à craindre que fonder une famille entre en contradiction avec leur engagement politique. Et elles ont raison de le craindre si on ne prend pas des mesures énergiques pour ne pas reproduire dans le parti les discriminations qui existent dans la société.

Il peut être utile d'avoir des réunions spécifiques, ponctuelles, entre femmes. Les expériences récentes montrent également à quel point le fait de se réunir entre femmes aide à établir une relation de confiance, à faciliter la prise de parole dans les discussions politiques. Cela bénéficie en retour à la dynamique des groupes de base (mixtes).

Les quotas : un outil pour avancer dans l'émergence des femmes à la tête du parti

Au niveau de la direction, une première remise en question s'impose, celle de l'utilisation de quotas pour favoriser l'émergence de femmes à

la direction du parti. Les quotas ont fait leurs preuves. Les recherches et la pratique d'autres organisations l'ont montré. Tout comme nos expériences électorales récentes : les règles de constitution des listes ont conduit de nombreuses femmes à se lancer dans leurs premiers débats publics. Ces règles ont aussi permis l'élection de femmes qui, autrement, n'auraient pas été choisies pour siéger. Face à ces exigences électorales, nous avons trouvé des ressources insoupçonnées.

Les quotas obligent à chercher toutes les candidates potentielles et à ne pas reproduire l'inégalité actuelle. Nous commençons par un quota au niveau du Conseil national : le Conseil national doit compter un tiers de femmes minimum. Alors que l'équipe précédente comptait seulement 20 % de femmes, c'est une étape importante. Sa réalisation exige des efforts immédiats. C'est aussi un engagement à aller plus loin dans les années à venir.

Les quotas sont un moyen d'avancer, pas une solution en soi. Il existe de nombreuses propositions constructives. La nouvelle Commission des femmes, mise en place par le Conseil national, devra les étudier de près.

Marianne, le mouvement de femmes du PTB

Le développement de notre mouvement de femmes Marianne fait aussi partie intégrante de la solution. Aujourd'hui le parti y consacre une attention et des forces tout à fait insuffisantes. Nous ne résoudrons pas le défi de donner une place aux femmes dans notre parti sans leur donner en parallèle la possibilité d'avoir leur propre mouvement de femmes. Pourquoi ?

1. Nous avons besoin d'un mouvement de masse qui s'occupe à titre principal des injustices qui frappent spécifiquement les femmes, qui se spécialise dans des interventions politiques sur ces questions.
2. Les discriminations et problèmes spécifiques auxquels les femmes font face doivent pouvoir être aussi abordés dans un espace spécifique : cet

espace, c'est avant tout dans un mouvement comme Marianne qu'il pourra être créé, pas dans les groupes de base du parti.

3. L'existence d'un mouvement de femmes émancipateur et mobilisateur est en retour une des clés pour augmenter le nombre de femmes dans le parti.

2.5. Les Diables rouges de la politique : une équipe bilingue et nationale

Nous partons d'une vision d'avenir. Nous voulons une société sans exploitation, où chacun a un travail décent et enrichissant, où ne règnent ni xénophobie ni nationalisme étroit et où chacun peut bénéficier d'une vie sociale et multiculturelle riche. Nous défendons une coopération volontaire des pays socialistes, coopération qui sera également multinationale et multilingue. Pour nous, les groupes linguistiques sont égaux et chacun a le droit d'utiliser sa propre langue. Sur ce plan, notre pays n'a rien d'une anomalie de l'histoire, mais constituerait plutôt le berceau d'un avenir européen multilingue. Une scission de notre pays irait dans le sens contraire du cours de l'histoire, provoquerait plus de morcellement encore et affaiblirait la position du mouvement ouvrier face à ceux qui veulent diviser pour régner. Les séparatistes utilisent la question de la langue pour semer la discorde entre les gens. La scission du pays sur la base de la langue aboutira à d'interminables querelles linguistiques. Des parlements constitués sur base linguistique les poussent vers un nationalisme mesquin, bien loin des problèmes réels. Dans un pays comme la Belgique, une circonscription électorale fédérale est nécessaire pour que l'ensemble de la population puisse donner son avis sur le travail parlementaire des députés et de la politique menée par les ministres. La séparation actuelle des circonscriptions électorales par langue est absurde, parce que cela rend impossible le contrôle d'une partie des parlementaires et des politiques menées.

Nous voyons le bilinguisme de notre pays comme un atout. Le multilinguisme de notre capitale Bruxelles, où aucun séparatiste ne sait à quel saint se vouer, est un atout pour l'avenir dans un monde où de plus en plus de gens d'origines différentes vivent dans les villes. De la même

manière, le bilinguisme de la Belgique est un atout dans la société mondiale de demain. Grâce à la connaissance des langues, on peut s'ouvrir plus aisément à la réalité des autres pays et des autres cultures et favoriser la collaboration internationale des travailleurs et des jeunes.

Le PTB est un parti unitaire, national et bilingue, et c'est un atout. Comme pour les Diables rouges. Chez les Diables rouges, il n'existe pas non plus d'équipe « wallonne », « bruxelloise » ou « flamande ». C'est une seule et même équipe qui tend vers le même but, avec un seul staff technique et une seule direction. Au PTB, c'est la même chose. Il n'y a pas d'« aile wallonne » ou d'« aile flamande », aussi difficilement compréhensible que cela puisse paraître à certains analystes politiques. Il existe un seul PTB dans tout le pays et c'est normal. Il est bien plus anormal d'avoir dans un même pays des partis complètement scindés qui s'organisent à partir de la langue et du territoire. Certains nous décrivent comme « le dernier » parti national. Nous nous considérons plutôt comme « la première » force politique nationale, porteuse d'un large mouvement d'émancipation dans tout le pays.

Notre caractère unitaire et national n'est toutefois pas un acquis définitif. Il est soumis à la pression de la situation objective dans notre pays. Ces deux dernières années, un pas qualitatif a été franchi vers le confédéralisme. C'est une politique consciente de la fraction la plus agressive et la plus forte économiquement de la classe dirigeante dans le nord du pays. Il existe une tendance lourde, aujourd'hui, qui veut aborder la plupart des problèmes politiques sous l'angle régional ou communautaire. Du côté francophone – en réaction à cette tendance nationaliste dans le Nord –, une contre-tendance régionaliste, voire nationaliste, s'est renforcée.

Tous ces éléments ont – naturellement – une influence sur le parti, seule force politique nationale. Diriger politiquement tout le parti est devenu bien plus complexe, dans la mesure où les compétences politiques et le débat politique dans les différentes parties du pays se différencient de plus en plus. Nous sentons également cette pression sur le parti et elle est renforcée par certains déséquilibres en son sein. Historiquement, nous sommes plus fortement implantés dans le nord du pays, où il y a un plus

grand nombre d'initiatives et des réseaux plus étendus et où habitent un plus grand nombre de cadres. Cela a un effet boule de neige parce qu'il s'y développe plus d'idées et de propositions qui viennent renforcer encore ce déséquilibre. En même temps, et pour différentes raisons, il est plus difficile de percer en Flandre sur le plan politique. Mais cela ne signifie pas bien sûr que c'est moins important. Au contraire même. Nous avons besoin de beaucoup d'énergie pour contenir les forces de droite du nord du pays et ceci, dans l'intérêt de toute la classe des travailleurs de notre pays. Par ailleurs, aux élections fédérales, nous avons obtenu deux élus, un à Liège et un dans le Hainaut, et des élus régionaux en Wallonie et à Bruxelles. Dans le sud du pays on parle davantage de nous dans les médias et il existe là un potentiel fantastique dont nous entendons bien tirer parti dans les années à venir. Nos députés fédéraux sont des députés de tout le parti, pour tout le pays, et nous l'avons bien montré dès les premiers instants. Il existe toutefois une pression communautaire qui entend ne les présenter que comme des « députés francophones », ce qui renforce ce déséquilibre : nous sommes bien plus présents dans les médias francophones et ainsi de plus en plus connus du côté francophone. Pour la première fois, nous avons également des élus au Parlement bruxellois et cela offre une fois encore des perspectives, depuis la capitale, de faire connaître le parti en tant que parti bilingue. La conclusion est que, malgré la pression communautaire, nous voulons faire progresser le parti dans tout le pays et que nous sommes en même temps conscients que la situation objective et subjective n'est pas partout la même.

Pour renforcer le caractère national et bilingue de notre parti, nous encourageons des contacts fréquents entre membres (et sympathisants) des différentes régions du pays. Apprendre à connaître le cadre de vie les uns des autres et nouer des relations d'amitié par-delà les frontières linguistiques, par des échanges, des visites, des fêtes, des promenades guidées dans des villes... tout ça sont des manières avantageuses et accessibles de lutter contre le nationalisme et l'idée de « sa supériorité culturelle ».

Dans la société, nous abordons chaque problème d'abord à partir d'une analyse matérialiste et d'une analyse de classe. La politique internationale,

la politique de crise, les restrictions, les privatisations, la question des pensions, la fiscalité, les soins de santé, la problématique de l'environnement, le racisme, tout cela nous l'analysons au préalable en profondeur. Quel est le but de la classe dirigeante et quelles en sont les conséquences pour le monde du travail et toutes les autres couches de la société ? Et c'est seulement quand nous avons procédé à cette analyse, que nous pouvons voir si des spécificités dans la partie francophone ou néerlandophone du pays entraîneraient éventuellement l'utilisation d'une autre tactique. Mais nous ne devons pas inverser le processus, c'est-à-dire appliquer une tactique, sans disposer au préalable d'une analyse sur le fond et sur l'ensemble.

Dans un parti qui organise des membres et des activités dans tout le pays, il est essentiel que les cadres présentent également le profil de cadres nationaux. Qu'ils soient responsables pour l'ensemble de leur département ou de leur spécialité. Nous demandons à chaque cadre un effort supplémentaire en vue de dépasser sa propre implantation locale et culturelle. Ce n'est pas facile, mais ce n'est pas impossible non plus. Le principal est naturellement que l'on travaille avec tous les membres, quels que soient le lieu ou la langue de résidence. Tout comme il est important de partager la responsabilité dans les activités nationales où se retrouvent des membres du parti originaires de différentes régions. Et cela aide de regarder de temps à autre la VRT ou VTM ou, inversement, la RTBF ou RTL, et de lire la revue de presse dans l'autre langue. Nous demandons aux cadres nationaux d'être au minimum bilingues passifs²³. Pour certains, c'est plus difficile que pour d'autres, mais nous voulons prendre des mesures spéciales d'accompagnement pour y parvenir. Il peut y avoir certaines exceptions, mais elles ne doivent pas devenir la règle. Au Conseil national, tout le monde devrait être au moins bilingue passif, pour que chacun puisse s'exprimer dans sa langue maternelle. Les membres du Bureau du parti, les présidents de province et de département, devraient tous être bilingues actifs.

23 Un bilingue passif est une personne qui parle une langue et comprend une deuxième langue sans la parler. Un bilingue actif comprend et parle deux langues.

2.6. Se former pour comprendre et agir en connaissance de cause

Penser et agir vont de pair. Rien ne s'arrête, tout change et il faut donc réfléchir en permanence. Sur le fond, la stratégie et la tactique. Il faut sans cesse refaire de nouvelles analyses, rechercher la façon dont nous pouvons réaliser nos objectifs. Nous basons nos analyses sur le marxisme. Le marxisme est une matière vivante, en permanence actualisée, enrichie et complétée par des expériences, par la pratique, grâce à l'étude et au débat. Les résultats de nos travaux sont consignés dans les documents du parti. Les textes du Congrès du renouveau (2008) et du Congrès de la solidarité (2015) constituent les pierres angulaires de notre action, de notre étude et de notre formation. On y trouve nos principes de base, nos analyses et positions, notre pratique politique et nos principes organisationnels. Après le Congrès du renouveau, nous avons publié un certain nombre de livres exposant notre analyse de la société. *Priorité de gauche*, *Comment osent-ils ?* et *Première à gauche* sont la matière d'un vaste débat de société, mais aussi de l'étude et de la formation au sein du parti. Notre service d'études publie également de nombreuses brochures sur des thèmes actuels, des dossiers et des articles de fond. Nous avons aussi bien sûr un programme politique électoral détaillé. Ces ouvrages de base, livres et articles du PTB occupent une place centrale dans la formation, en tant qu'application vivante du marxisme à la situation d'aujourd'hui. Nous étudions aussi les œuvres de base des fondateurs du marxisme et nous essayons de comprendre ce qui est lié au contexte de l'époque à laquelle ils ont été écrits et quelles sont les idées et positions qui, aujourd'hui, sont toujours pertinentes et parfois même d'une actualité brûlante.

Faire de la politique, vouloir changer le monde et pour cela sensibiliser, organiser et mobiliser les gens, c'est un métier qui s'apprend, en théorie et en pratique. Pour tous ceux qui veulent une société meilleure, socialiste, la formation est un processus enrichissant et essentiel, qui conduit à une meilleure compréhension des choses et permet d'agir en connaissance de cause. La compréhension ne naît pas spontanément, il faut étudier et se former. Et cette formation doit se faire en profondeur, pas superficiellement. Certains camarades ont tendance à sauter tout de suite aux

conclusions pratiques et à escamoter ainsi l'analyse et la discussion de fond. C'est une erreur. La théorie est importante pour établir les principes, la stratégie et la tactique. Ce n'est que par une analyse correcte que nous sommes en mesure, dans toutes les circonstances, de mettre en œuvre les mots d'ordre, les formes d'organisation et les propositions d'action corrects. D'autres ont tendance à ne mener que la discussion théorique et analytique, sans les transformer en orientation politique et tactique vers la pratique. C'est aussi une erreur. L'étude et la formation servent à améliorer la pratique et cette pratique posera de nouveaux problèmes qui, à leur tour, demanderont de nouvelles réponses.

Bref, notre formation part des besoins et est au service de la pratique. Elle doit aider à offrir une réponse aux questions, problèmes et débats auxquels nous sommes confrontés. Certaines questions sont simples et on peut y répondre rapidement dans un article ou une brochure. D'autres problèmes sont complexes et requièrent une étude plus approfondie afin de pouvoir y apporter une réponse complète et nuancée et de ne pas tomber l'unilatéralisme. Même chose pour la formation. Certaines formations servent à mieux comprendre notre programme politique, des campagnes importantes du parti ou des thèmes spécifiques de l'actualité. D'autres formations servent à approfondir, à acquérir des points de vue fondamentaux – sur l'économie politique, la philosophie ou la méthode d'analyse marxiste – ou à transmettre nos valeurs de solidarité et notre vision du monde. Et, enfin, certaines formations servent à acquérir des compétences utiles, pour devenir président(e) d'un groupe de base, pour recruter et organiser des gens ou pour planifier et gérer ses propres tâches.

La pédagogie mérite une attention particulière. Sans une approche pédagogique moderne et adaptée, vous n'avancerez pas d'un mètre, aussi bon soit le contenu de votre formation. Mais des présentations « flashantes » avec beaucoup d'illustrations, de statistiques et d'animations peuvent également masquer une faiblesse de contenu. Nous devons donc définir pour chaque formation des objectifs d'apprentissage, un plan de cours, une évaluation et des corrections éventuelles. Les objectifs précisant le

contenu déterminent ensuite la pédagogie, la meilleure méthode pour transmettre ce contenu, la meilleure manière d'atteindre les objectifs.

Une bonne formation fait appel à des méthodes variées. Là où c'est possible, les formations sont orientées sur l'expérience ou sur la résolution de problèmes, en partant de la réalité quotidienne des participants. Nos formations sont, autant que possible, participatives et interactives²⁴, et elles peuvent utiliser des outils audiovisuels ou Internet. Une promenade éducative, une visite guidée d'un musée ou d'une exposition, une séance de théâtre ou un ciné-club peuvent être de bonnes alternatives à une approche plus scolaire. À la fin d'une formation, il peut être utile de remettre une courte synthèse sur papier aux participants.

Au PTB, chacun a droit à la formation. La formation est une composante essentielle de la conscientisation, et de toute politique émancipatrice. La formation marxiste fait partie de la colonne vertébrale du parti et est d'autant plus importante que le parti est maintenant en croissance rapide. Nous voulons donner une place essentielle à la formation marxiste au sein du parti, structurellement intégrée aux objectifs et au planning de l'ensemble du parti, de la base au sommet. C'est pourquoi nous voulons standardiser le plus possible le contenu et la pédagogie des formations de base par niveau. Avec des programmes de formation élaborés, il est en effet beaucoup plus facile pour une section d'organiser une formation. Nous voulons disposer dans chaque province et chaque département d'accompagnateurs de formation capables de prendre en main le processus de formation dans leur province ou dans leur département. Notre magazine mensuel *Solidaire* est un pilier de la formation, tout comme les articles de fond disponibles sur notre site ptb.be et notre journal digital solidaire.org. Nous voulons une rubrique « marxisme pour débutants » dans *Solidaire* et sur ptb.be et nous voulons aussi à l'avenir mettre à disposition, dans la rubrique des membres de ptb.be, des cours que tous les membres organisés pourront télécharger.

24 Interaction : action réciproque.

Dans notre parti, il existe différents niveaux d'engagement et de responsabilité. Nous respectons ces différences et nous voulons offrir un choix spécifique de formations pour chaque niveau. Le département Formation, relevant du Conseil national, est responsable de l'ensemble des formations dans tout le parti :

1. Des conférences ouvertes à tous ceux qui désirent connaître la vision du PTB à propos d'un sujet déterminé.
2. Une formation destinée aux membres consultatifs et aux sympathisants afin de faire plus ample connaissance avec le PTB. Ce sont les deux « Rencontres avec le PTB ».
3. Des programmes de formation pour les membres de groupe et les groupes de base, avec une place spéciale pour le magazine *Solidaire*, le site ptb.be et le journal digital *solidaire.org*.
4. Un cycle de formation pour celles et ceux qui désirent devenir président(e)s d'un groupe de base : l'« école de présidents de groupe ».
5. Une formation pour les membres de groupe qui désirent s'engager plus et devenir militants. Il s'agit des huit leçons du « cycle d'engagement ».
6. Un curriculum destiné aux militants, dans un système modulaire de cours organisés tant au niveau national qu'au niveau provincial. Ce sont les « Ateliers Marx ».
7. Une formation pour les cadres, avec une école nationale de cadres pour les jeunes et une pour les ouvriers.

Nous considérons la formation comme un processus intégral (global) et continu. À côté du processus d'apprentissage dans la formation elle-même, un coaching dans la pratique est de grande importance aussi. La formation ne se termine pas avec la fin du cours, mais continue durant toute la vie active. Les cadres et militants y sont encouragés au moyen de lectures, séminaires, discussions et débats. Pour les cadres, c'est en premier lieu leur propre responsabilité, comme il est dit dans les statuts : « Les cadres étudient activement le marxisme et sont responsables de son application créative pour faire avancer le parti. »

3. UN PARTI À NUL AUTRE PAREIL

- 3.1. Un parti de membres actifs
- 3.2. Un parti communiste de notre temps
- 3.3. Une riche histoire sociale

3.1. Un parti de membres actifs

(1) De 1000 à 10 000 membres

Le PTB est né dans les tumultueuses années 1960 et 1970 sous forme d'un parti de cadres. Un parti dynamique qui s'appuyait surtout sur l'engagement constant de centaines de militants. Sans ce travail de pionnier, il n'aurait jamais été possible de mettre sur pied un nouveau parti de travailleurs dans notre pays, tant au Sud qu'au Nord, ainsi que dans la capitale. Mais, jusqu'en 2003, le parti n'a jamais dépassé 1000 ou, au maximum, 1500 membres et militants.

En 1999, le parti a lancé la discussion en vue de passer progressivement à un nouveau type d'adhésion au parti. Nous l'avons d'abord appliqué dans les quartiers autour des maisons médicales de Médecine pour le Peuple et, ensuite, dans les sections d'entreprise, au cours de la lutte contre le Pacte des générations de 2005. Lors du Congrès du renouveau de 2008, nous avons défini statutairement les deux différents types d'affiliation et leur avons donné une interprétation plus précise : les membres consultatifs, d'une part, qui paient 20 euros par an et les membres organisés, d'autre part, membres de groupe et militants. Ces membres sont actifs dans une section et constituent le noyau du parti. Depuis lors, tant le nombre de membres consultatifs que de membres organisés a énormément augmenté. L'intention est d'impliquer les membres consultatifs et de les amener à devenir membres organisés, pas de les « parquer » dans une affiliation consultative. Nous voulons certainement faire autant d'efforts pour intégrer les nouveaux membres directement dans un groupe

de base et proposer aux membres consultatifs de rejoindre un groupe de base, que pour recruter des nouveaux membres consultatifs.

Le parti a pris de l'ampleur, passant de 2 885 membres lors du Congrès du renouveau en 2008 à près de 10 000 membres aujourd'hui. C'est plus du triple. Pour rendre cela possible, nous avons dû changer notre mode de pensée. Le cœur du fonctionnement de notre parti, ce sont les groupes de base et les sections qui, jour après jour, sont actifs sur le terrain, s'engagent et s'organisent pour travailler avec le parti. Le groupe de base s'appuie sur quatre piliers : la réalisation de projets concrets, la dynamique de groupe et la camaraderie, l'élargissement dans le respect des principes organisationnels du parti, et la formation.

Outre les membres de groupe, il y a les milliers de membres consultatifs, essentiels pour le parti. Nous avons beaucoup discuté de l'importance de permettre aux gens d'avoir une place dans le parti s'ils éprouvent de la sympathie pour lui et non de les laisser à l'extérieur du parti. Et de l'importance pour chacun de se préoccuper en permanence de gagner de nouveaux membres. Et nous avons accordé la priorité au monde du travail, un terrain plus difficile que celui des sections locales ou communales.

Bref, l'augmentation de mille à dix mille membres n'est pas uniquement imputable à un climat politique favorable, elle est le résultat d'un mouvement permanent. Pourtant, deux ans après le Congrès du renouveau, nous étions toujours en dessous de l'objectif fixé. Il fallait donc apporter une correction. Si le nombre de ceux qui amènent de nouveaux membres dans le parti a augmenté, il est loin d'être suffisant. De nombreux militants et membres de groupe ont du mal à recruter eux-mêmes de nouveaux membres. Il faut encore pas mal de formation et d'accompagnement pour entraîner tous les membres à se lancer dans le recrutement. Notre ambition pour les années à venir est que le recrutement de membres soit perçu par tous comme une culture spontanée. C'est une attitude que nous entendons stimuler en permanence pour pouvoir amener les meilleurs au sein du parti. Nous avons besoin de cet engagement et les gens ont besoin

du parti pour approfondir leur engagement et le consolider au sein d'une force collective plus grande.

Depuis 2012, nous encourageons systématiquement les membres à devenir plus actifs et à rejoindre un groupe de base. Dans toutes les provinces, il y a eu des « soirées de rencontre » avec le parti. Des centaines de membres consultatifs et de sympathisants y ont participé et nombreux sont ceux qui ont décidé de s'engager au sein d'un groupe de base. Il s'agit d'une démarche importante. Le parti a été très longtemps actif dans quelques bastions historiques, souvent autour d'une maison médicale de Médecine pour le Peuple. Mais comment faire en sorte que le parti continue à s'étendre ? C'est loin d'être une question facile. En organisant des « soirées de rencontre » pour les membres consultatifs et les sympathisants d'une certaine région ou d'un lieu de travail, nous sommes parvenus à y mettre sur pied de nouvelles sections. Ce sont souvent des endroits où nous n'avions jamais été actifs. C'est là où l'on a travaillé conformément aux décisions du Congrès du renouveau (2008), avec souplesse et principes, que l'on a enregistré les meilleurs résultats.

Un élément crucial est que nous avons besoin de personnes pour diriger les nouveaux groupes de base. La dynamique, le contenu politique et la force de frappe, mais aussi la continuité d'un groupe de base, sont étroitement liés aux capacités du/de la président(e) du groupe. Le Manuel de président de groupe doit les aider dans cette voie. Le/la président(e) de groupe de base reçoit aussi un accompagnement, à travers les réunions mensuelles des présidents, mais aussi par le coaching individuel. Les meilleures expériences sont communiquées dans tout le parti. Ainsi, d'autres groupes de base peuvent tirer profit de ce qui se passe dans d'autres entreprises ou régions. Il reste cependant encore beaucoup de pain sur la planche. Une formation et un accompagnement professionnalisés des nouveaux présidents et présidentes seront vraiment d'une importance cruciale pour la poursuite de l'extension du parti et de son rayonnement.

Dans un parti qui se développe, on a besoin de plusieurs niveaux d'engagement. Depuis 2013, nous nous sommes également attelés à gagner

de nouveaux militants. Les militants sont des membres organisés qui désirent s'engager plus pour le parti, et y consacrer une bonne partie de leurs loisirs et de leur énergie. Nous avons besoin de nombreux nouveaux militants parce que les tâches du parti augmentent au fur et à mesure que nous grandissons. Les nouveaux militants prennent plus de responsabilités dans les campagnes et les nouvelles initiatives qui se présentent. Ils peuvent jouer un rôle important dans la construction du parti dans les entreprises et les quartiers, et dans l'organisation des gens du monde associatif. Les militants s'engagent aussi à poursuivre leur formation, dans les Ateliers Marx. Ils constituent un vivier pour la formation de nouveaux cadres. C'est pourquoi nous avons mis sur pied des « cycles d'engagement » au cours desquels ils réfléchissent plus en profondeur aux compétences politiques, organisationnelles et sociales nécessaires pour assumer une tâche à responsabilité dans le parti. Le cycle aborde aussi les principes politiques et financiers, la vision du monde et les valeurs culturelles que nous diffusons. Les militants s'engagent aussi à poursuivre leur formation dans les Ateliers Marx. Le nombre de militants, qui était stable depuis de nombreuses années, a augmenté de moitié depuis 2013 et on a surtout vu arriver un grand nombre de jeunes qui apportent un vent de fraîcheur et d'enthousiasme dans le parti. Au cours des prochaines années, nous voulons mettre encore davantage l'accent sur le recrutement de nouveaux militants.

Après le Congrès du renouveau de 2008, le parti a nettement gagné en notoriété. Plus de 250 000 personnes ont voté pour nous lors des élections. Nos médias, site internet et pages Facebook touchent aujourd'hui plus de 150 000 personnes chaque semaine. Nos députés augmentent encore cette notoriété. Aujourd'hui, le PTB est présent dans un certain nombre de grandes villes. Il reste cependant encore pas mal d'entreprises, villes, communes et quartiers où l'on ne connaît pas encore le PTB. Aussi, pour 2020, nous comptons mieux nous implanter dans les villes et communes de moyenne importance. Nous voulons procéder de manière planifiée, en tenant compte de l'actuelle implantation, de la composition démographique et des secteurs économiques de ces villes et communes. Il y a encore beaucoup de possibilités de grandir davantage. Nous

disposons d'un potentiel de croissance pour arriver d'ici 2020 à 15 000, voire 17 000 membres. En même temps, nous voulons qu'au moins un quart de ces membres soient des membres organisés en tant que membres de groupe ou militants.

(2) **Les groupes de base sont les yeux, les oreilles et les bras du parti**

Un parti de membres actifs a un lien profond avec les gens, montre du respect pour toute forme d'engagement et construit la force organisationnelle nécessaire pour transformer cet engagement en une vaste lutte sociale pour l'émancipation et la libération. Nous voulons donc continuer à affilier de nombreux nouveaux membres consultatifs et à conserver notre souplesse organisationnelle afin de leur donner une place et prendre leur avis au sérieux. Nous avons besoin de nombreux membres de groupe, présidents de groupe et militants pour garantir que tous les membres aient leur place au sein du parti et puissent y être actifs selon leurs propres souhaits et possibilités. Et nous avons besoin de nombreux cadres et militants pour assumer de nouvelles responsabilités et s'engager sur de nouveaux terrains de travail.

Des membres consultatifs, on en rencontre partout, dans toute la société. Sur le lieu de travail, dans le quartier, au club de sport, dans les associations du troisième âge ou les mouvements de jeunes. Ils ont souvent une très bonne vision de la façon dont la société fonctionne (ou pas) là où ils sont, ce qui fait que leur avis vaut de l'or. Chaque groupe de base et section impliquent ses membres consultatifs de façon active et créative dans son fonctionnement, plusieurs fois par an. En leur téléphonant ou en allant les voir, ou encore en les invitant à des activités locales, comme un petit repas, une réception de Nouvel An ou l'une ou l'autre initiative. Les membres consultatifs sont également impliqués au moins une fois par an dans le fonctionnement du parti lors d'une assemblée générale des membres.

Il est important de reconnaître les différences, ce qui permet d'éviter des problèmes. Les membres consultatifs ne se sont pas engagés à

être vraiment actifs. Pour qu'un membre consultatif se transforme en membre actif, il faut le lui demander, avec beaucoup de respect pour la réponse qu'il donnera. Une partie des membres consultatifs ne prend de carte de membre que pour nous soutenir. Cette affiliation est pour nous très importante. D'autres personnes ne désirent pas (encore) s'engager parce qu'elles ont déjà d'autres engagements ou parce qu'elles veulent encore voir un peu ce qu'est précisément le parti aujourd'hui, ou parce qu'elles ne l'envisagent tout simplement pas pour le moment. Nous respectons le choix de chacun, mais continuons bien sûr à nourrir l'ambition de les impliquer et de leur donner une place au sein de nos groupes de base. Être ambitieux, c'est discerner le potentiel qui se trouve parmi nos membres consultatifs. Amener des gens à augmenter leur degré d'engagement et d'organisation n'est pas simple, mais cela vaut vraiment la peine d'y investir.

Les membres organisés prennent un engagement concret qu'ils discutent dans l'ensemble collectif d'un groupe de base. Les groupes de base sont les éléments des sections, et travaillent sur base des statuts. Nos groupes de base sont les organes sensoriels et les organes moteurs du parti. Ils sont les yeux et les oreilles du parti, ils savent ce qui se dit et vit au niveau local, parmi les gens sur le terrain, dans les communautés, les quartiers, les entreprises, les bureaux, les écoles. Parce que nous sommes le parti des gens d'abord, c'est d'une importance vitale, pour le parti dans son ensemble, mais aussi pour le groupe de base même.

Les groupes de base sont aussi les bras du parti, qui mènent les campagnes nationales et régionales sur le terrain. C'est ainsi qu'ensemble nous obtenons de bons résultats. En même temps, ils travaillent sur des problèmes locaux dans l'entreprise ou dans le quartier. Cela amène parfois une tension à laquelle il convient d'accorder de l'attention.

On peut devenir président(e) d'un groupe de base si on répond aux cinq critères pour être président(e), quand on est disposé(e) à suivre le cycle d'engagement et l'école des présidents de groupe, quand on participe à la réunion des présidents, quand on applique les statuts du parti et qu'on

défend les documents de congrès du mieux que l'on peut. La direction provinciale du parti doit approuver l'élection du président.

Nous avons déjà parlé de l'importance vitale des présidents et présidentes des groupes de base. Si quelqu'un désire lancer un nouveau groupe de base, il le propose à la direction provinciale. Celle-ci l'aidera à organiser les deux « soirées de rencontre » avec le PTB, auxquelles les membres existants déjà sur le terrain seront invités. Les soirées de rencontre ont pour but de démarrer un nouveau groupe de base dans une entreprise ou une région. Ce ne sont donc pas des soirées ouvertes, des soirées « tout public », mais les personnes qui témoignent un intérêt à collaborer avec le parti peuvent naturellement y être invitées.

(3) L'importance des cadres et pourquoi il y en a toujours trop peu

Les cadres sont des membres organisés qui désirent assumer une responsabilité finale. Ils sont militants du parti, ils sont engagés, ils ne laissent pas traîner les problèmes qui se présentent et ils ont le cœur proche de la lutte pour une société socialiste digne et humaine. Mais le cœur à lui seul ne suffit pas, il a besoin d'une tête. Un cadre participe à la réflexion, aide à définir l'orientation du parti, exprime des réflexions sur le fond, l'organisation, la stratégie et la tactique, tout cela pour donner ainsi des impulsions créatives à l'extension du parti. Un cadre a une vision marxiste de la société, désire étudier et comprendre les changements sociaux, et communique son élan et son enthousiasme aux autres.

Il y a toujours un manque relatif de cadres. Notre ambition et nos objectifs demandent plus de gens, plus d'engagement, plus d'idées, plus de créativité et, partant, plus de responsabilités aussi. Seuls ceux qui n'ont pas d'ambition ne se plaignent pas d'un manque de nouveaux militants et cadres.

Passer d'un parti de cadres à un parti de membres actifs fait changer les tâches réservées aux cadres nationaux et à la direction supérieure. Ils doivent s'occuper des choses les plus cruciales et susciter en permanence

le sens des responsabilités. Pour diriger un parti de membres actifs, nous ne pouvons pas rediscuter tous les points quatre ou cinq fois. Il vaut mieux avoir une bonne discussion de fond suivie d'une bonne synthèse et de bonnes décisions qui seront alors valables durant un certain nombre d'années. Nous devons nous débarrasser de ce système du parapluie qui fait toujours tout retomber sur les épaules d'une équipe restreinte de cadres nationaux. Il est naturellement impossible que toute activité repose sur les épaules d'une dizaine de membres du Bureau du parti.

Responsabilité finale signifie vraiment responsabilité finale, et les cadres nationaux doivent répondre à des exigences élevées. Ils doivent apprendre à se débrouiller sur base des réunions et des directives, prendre leurs responsabilités dans leur propre domaine, avec ambition et créativité. Être responsable de A à Z, obtenir vraiment des résultats. Pour diriger un parti de dix ou quinze mille membres, nous avons besoin d'autres compétences que celles d'il y a dix ans, et d'autres compétences que dans un parti de cadres. Avec un travail individuel, nous n'y arriverons pas. Chaque cadre doit être en mesure de mettre au travail une équipe, un staff. Nous voulons aussi que chaque cadre soit « rouge et expert » : il est formé politiquement et idéologiquement, et il maîtrise parfaitement aussi les connaissances, évolutions et développements professionnels les plus récents. Nous travaillons pour obtenir des résultats : les cadres veulent atteindre certains objectifs, c'est autre chose que d'accumuler ou compter des heures. Un cadre perçoit sa tâche comme une passion, sinon c'est bien vite la routine qui apparaît, ainsi que la bureaucratie. Ce qui veut dire que l'on doit aller au fond des choses, ne pas être trop vite satisfait, travailler de façon professionnelle, rapidement et jusqu'au bout.

Dans les années à venir, nous serons confrontés au défi particulier du rajeunissement de la direction et de la formation de nouveaux cadres. Nous voulons consacrer une attention toute particulière à la formation des jeunes travailleurs et travailleuses, aux femmes et aux camarades d'origine immigrée.

3.2. Un parti communiste de notre temps

L'histoire agitée de notre parti (voir point 3.3) montre clairement que le PTB est un parti à nul autre pareil. Il est né de la lutte d'émancipation des années 1970, à un moment où les mouvements de libération et le marxisme étaient dans une phase ascendante. Dans notre pays, le parti a toujours cherché sa propre voie en toute indépendance, avec de magnifiques réalisations, un soutien indéfectible à la classe des travailleurs et à la population en général, mais aussi en commettant de grosses bêtises et de grosses erreurs, comme tout parti qui cherche sa propre voie. Au Congrès du renouveau de 2008, nous avons affirmé clairement que nous abandonnions les modèles internationaux, un socialisme fait de recettes toute faites et que nous devions donner un contenu contemporain au projet émancipateur du socialisme. Et c'est ce que nous faisons avec notre projet de *Socialisme 2.0*.

Le PTB est un cas à part dans la politique belge, car il exprime à la fois une critique fondamentale de l'ordre établi et l'espoir et la faisabilité d'une autre société. La classe dirigeante essaie de normaliser le PTB comme un parti classique à l'instar de tous les autres. Et si ça ne marche pas, elle ouvre des tiroirs pleins de clichés et de caricatures, parce qu'elle ne veut pas comprendre ce que signifie un parti communiste contemporain et moderne. C'est pourtant simple et c'est mentionné à l'article 1 de nos statuts : « Le PTB est un parti communiste de notre temps. Son but final est une société qui abolit l'exploitation de l'homme par l'homme et où l'ensemble de la collectivité dirige la société. »

Notre but est l'émancipation. Il est important que les gens comprennent leur propre situation et la manière dont la société fonctionne. Nous devons aller plus loin que le mouvement spontané et que l'action au jour le jour. Notre orientation politique doit apporter des perspectives nouvelles pour l'humanité et la société, qui dépassent la conscience spontanée. Un individu isolé ne peut y parvenir ; une organisation est nécessaire et indispensable, une organisation qui peut résister à la politique de la carotte et du bâton du grand capital. On peut briser un doigt, on ne peut pas briser un poing serré.

Pourquoi on devient plus fort grâce au parti

Pour sensibiliser, organiser et mobiliser les différentes couches du monde du travail, pour développer une culture progressiste et émancipatrice de solidarité dans le monde du travail et dans les autres couches de la société, on a besoin d'une force collective. Une force politique bien organisée qui peut écouter attentivement et mener des enquêtes avec un sens critique et sans préjugés. Une force qui peut dépasser les particularismes et sait faire une synthèse dialectique pour l'utiliser dans la lutte d'émancipation. Une force qui, au lieu de diviser, unit et sait tirer le meilleur de la sagesse et de l'expérience collective. Grâce à la force collective, chacun(e) peut déployer au mieux ses compétences au service de l'ensemble, transformer ses idéaux en force matérielle de changement, et approfondir également ses idéaux par l'étude, la formation, la discussion et la participation à une pratique commune.

La personne qui s'engage dans le parti sait que ses expériences, ses idées, sa créativité et ses compétences serviront beaucoup plus largement que sur son seul lieu de travail, dans son quartier ou son cercle d'amis. Personne ne peut être actif sur tous les terrains. C'est une motivation forte de savoir que, sur d'autres terrains, d'autres camarades travaillent au même but dans une même conception. Chacun rencontrera un jour ou l'autre des problèmes, des pressions ou de sérieux revers. Il est très difficile de s'en sortir tout seul, pour de bon. Dans le collectif du parti, on peut compter sur l'aide et le soutien de camarades qui s'engagent pour le même idéal. S'engager dans le parti est un bon investissement. Les expériences, les idées, la créativité et les compétences de chacun ont une répercussion positive sur son travail, parmi ses amis et dans le quartier. Sensibiliser, organiser et mobiliser de grands groupes de gens est une tâche complexe. Il faut pouvoir bien élaborer une stratégie et une tactique pour chaque situation. Pour cela, on a besoin de l'expérience de milliers de membres du parti, de ceux qui engagent ailleurs la lutte d'émancipation, et de l'expérience de l'histoire si riche du mouvement ouvrier.

On n'a pas l'habitude de voir un parti s'en tenir à sa spécificité et ne pas se conformer aux normes et aux pratiques dominantes. Il est bon que le parti

conserve ce caractère déterminé et rebelle et ne s'aligne pas sur tout le monde et n'importe qui. Notre parti ne veut pas confier la politique à des politiciens professionnels. Il met les gens en mouvement, les implique, les sensibilise, les organise et les mobilise. Il est actif sur le terrain, dans le quartier, sur le lieu de travail, là où des gens travaillent, vivent et interagissent ensemble. Le parti a aussi une vision internationale et développe des initiatives concrètes de solidarité et de coopération internationales. Il a des principes, des règles claires sur les revenus de tous les cadres et mandataires, ce qui permet de tenir à l'écart les carriéristes et les arrivistes. Le parti joint les actes à la parole et se défie du bavardage sans la moindre conséquence pratique. Oui, le PTB est un cas à part dans la politique belge, et nous en sommes très fiers.

3.3. Une riche histoire sociale

On peut dire aujourd'hui que le Parti du Travail de Belgique est devenu un parti adulte. Il existe en effet depuis 1979. Certains partis sont plus anciens, d'autres plus récents. Tous ont changé depuis leur fondation, on changé de nom (ou pas) à grand renfort de publicité. Le PTB aussi, mais avec un peu moins de tralala. Voici un aperçu des principaux développements de ce parti marxiste qui a dû attendre 2014 pour avoir un quart de million d'électeurs et faire son entrée au Parlement, mais qui, en matière d'activisme, est le numéro un incontestable depuis déjà longtemps.

(1) 1966-1979 : Les débuts

Les années 60, les golden sixties, sont pleines de contradictions. Alors que la révolution cubaine vient de triompher et que le Congo (anciennement belge) est devenu indépendant en 1960, au Vietnam, au Laos et au Cambodge, les armées de l'Oncle Sam massacrent des millions de gens avec des bombes et du napalm. Le business va on ne peut mieux. Mais, en 1966 à Zwartberg, au Limbourg, la gendarmerie abat deux mineurs qui luttent pour le maintien des charbonnages. Partout, des mouvements populaires d'inspiration socialiste luttent contre l'oppression et l'exploitation, la classe ouvrière s'agite. C'est l'époque des grands changements et

de la démystification des tabous. Des étudiants inspirés par le marxisme s'unissent, entre autres à l'université de Louvain, au sein du Studenten-vakbeweging (SVB – mouvement syndical étudiant, 1967) et à l'université de Gand, au sein du Gentse studentenvakbeweging (GSB – mouvement syndical étudiant gantois, 1968). Bien avant Mai 68 à Paris (et à l'ULB à Bruxelles), la tempête fait déjà rage à Louvain en janvier. « Walen buiten » (les Wallons dehors), s'égosillent les étudiants de droite. « Les bourgeois dehors » et « une université au service du peuple » réplique le SVB, et il est suivi massivement. Partout, le marxisme a du succès. Grâce à des étudiants berlinois et des théologiens de la libération comme le prêtre colombien Camilo Torres, qui étudie à Louvain, les membres du SVB découvrent les œuvres des fondateurs du marxisme. C'est l'époque des grands idéaux et on discute ferme sur la manière dont le monde doit changer. Les aspirations sont grandes : la Belgique doit changer du tout au tout, le capitalisme doit disparaître et le socialisme régnera bientôt sur terre. En 1968, cela ne semble pas exagéré, dans un monde tumultueux en pleine mutation.

Aujourd'hui, il est devenu de bon ton d'amputer Mai 68 de la lutte sociale. Le désir de changer la société et de mettre fin à la guerre, l'exploitation et l'injustice se transforme alors en désir personnel d'un bonheur on ne peut plus individuel. Rien n'est moins vrai. À Louvain, les étudiants descendent dans la rue contre le pouvoir catholique, surtout francophone. Mais ils combattent également les bourgeois flamands et l'élitisme de l'université flamande, où l'on ne rencontre pratiquement pas d'enfants d'ouvriers. Ils ne réclament pas « le pouvoir des fleurs » (*flower power*), mais une véritable démocratisation de l'enseignement supérieur. Des femmes s'organisent pour pouvoir assumer elles-mêmes leur avenir et leurs choix contre la société patriarcale des trois E (l'Église, les Enfants et l'Entretien du ménage). Elles revendiquent le droit à l'avortement. Plus encore, elles veulent un salaire égal pour un travail égal. En 1966 – deux ans avant Mai 68 –, la longue grève de 8 semaines des 3 000 femmes de la FN Herstal réclamant « à travail égal, salaire égal » avait déjà eu des répercussions internationales. Les juristes démocrates ne revendiquent pas que « tout soit permis ». Ils dénoncent – des décennies avant

le mouvement blanc²⁵ – le fait que tout est décidément permis à une certaine couche de la population. La justice de classe à laquelle se soustrait de plus en plus souvent le riche et qui égare l'homme de la rue dans le labyrinthe de l'appareil d'État. Dans plusieurs quartiers populaires, de jeunes avocats organisent de bric et de broc des boutiques de droit accessibles à tous. Les étudiants en médecine ne revendiquent pas de pouvoir « expérimenter l'usage de la drogue ». Ils critiquent la médecine à trois minutes par patient, la prescription machinale de comprimés par une caste de médecins élitistes, souvent sponsorisés par l'industrie pharmaceutique. Le mouvement de la paix dénonce l'intervention impérialiste des États-Unis en Indochine. Le mouvement antiraciste se développe en solidarité avec le mouvement de libération des noirs aux États-Unis.

En pleine vague de solidarité avec les mouvements de libération en Asie, en Afrique et en Amérique latine, l'idée d'un front uni entre travailleurs et étudiants voit le jour. En octobre 1968, des étudiants se joignent à la grève de Ford Genk et, en mars 1969, aux grèves du textile à Gand. Mais le véritable choix vient un an plus tard quand, en janvier 1970, 25 000 mineurs entament une grève spontanée de six semaines. Face à l'influence nationaliste de la Volksunie dans les mines, des jeunes mineurs, des étudiants à la fibre sociale et des membres du SVB se retrouvent dans le comité de grève *Mijnwerkersmacht* (pouvoir des mineurs). En avril de cette même année, les ouvriers du chantier naval de Cockerill Yards se mettent en grève. De ces rencontres et de l'étude de *Que faire ?* de Lénine, naît l'idée de fonder un nouveau parti ouvrier : pas simplement un comité de lutte ou un comité ouvrier autonome, mais un nouveau parti communiste.

Le geste est joint à la parole. Des étudiants de gauche décident de renoncer à une carrière de médecin, de psychologue ou d'enseignant pour aller travailler eux-mêmes comme ouvriers dans des dizaines d'entreprises. Au départ, on les regarde comme des oiseaux rares, mais, en même temps,

25 Le mouvement blanc est né suite à l'affaire Dutroux en 1996. Dutroux était au centre de l'affaire des enfants enlevées, violées et assassinées. Après son arrestation, des centaines de milliers de manifestants ont réclamé un meilleur fonctionnement de la justice, de la police et une meilleure protection des enfants.

leurs qualités sont appréciées. Pas à pas, ils commencent à mettre sur pied ce nouveau parti ouvrier. Ils posent ainsi les jalons de la présence du PTB dans les plus grandes entreprises du pays.

Le 5 octobre 1970 paraît le premier numéro du journal *Alle macht aan de arbeiders* (Amada) (Tout le pouvoir aux ouvriers – TPO), qui sortira toutes les trois semaines, au prix de 10 francs belges. Le nouveau parti en construction recevra le même nom. Dans les quartiers ouvriers de Hoboken (Anvers) germe l'idée de Médecine pour le Peuple, qui démarre le 1^{er} janvier 1971. Au service du peuple : les idéaux deviennent réalité. Après Hoboken, suivent Genk (1974), Lommel (1975), Zelzate (1977), Herstal (1979) et, plus tard encore, six autres maisons médicales. À l'époque, la médecine gratuite était encore un sujet tabou pour la classe dirigeante. L'ultraconservateur Ordre des médecins entame un long combat contre Médecine pour le Peuple. Quand l'Ordre veut faire saisir le mobilier d'un jeune médecin qui refuse de payer sa cotisation, ce sont chaque fois des centaines de patients qui prennent la défense de leurs docteurs. Les maisons médicales de Médecine pour le Peuple assurent un important rayonnement à Amada. « S'appuyer sur le peuple », telle est la devise des jeunes bâtisseurs, et ce ne sont pas des mots creux. En 1974, le parti organise une grande campagne de soutien afin de pouvoir financer un hebdomadaire et, presque aussitôt après, une autre campagne pour financer sa propre imprimerie. Les militants récoltent l'équivalent de 100 000 euros actuels. Le nouveau parti en construction nourrit dès le début des ambitions nationales. Plusieurs discussions en vue de réaliser l'unité avec des marxistes issus du mouvement étudiant en Wallonie et à Bruxelles échouent, car on est, ou on n'est pas, assez radical ou parce qu'on a une autre interprétation du marxisme. Après d'innombrables tentatives d'unification, le tout jeune Amada décide (dans les années 1975-1976) de commencer à s'implanter lui-même dans le sud du pays, sous le nom de Tout le Pouvoir aux Ouvriers, ou TPO.

En France, au printemps 1968, dix millions de travailleurs se mettent en grève et se rangent du côté des étudiants contestataires. Le mouvement se termine par le compromis de Grenelle : augmentation salariale de 10 %, hausse du salaire minimal (SMIC) de 35 %, diminution du temps de

travail (44 heures) et reconnaissance des droits syndicaux dans les entreprises. Le droit à l'avortement est accordé et, dans les écoles, apparaissent des conseils d'élèves ainsi que des conseils de parents. Dans notre pays, la tempête n'est pas aussi forte, mais l'esprit de Mai 68 souffle également dans les entreprises au début des années 1970. De 1970 à 1973 éclatent en Belgique près de 700 grèves ; la plupart sont des grèves spontanées et ne sont pas reconnues par les syndicats. Parmi les plus connues, celles de Ford Genk (1970), des Forges de Clabecq (1970), de Citroën à Forest (1970), de Vieille-Montagne à Balen (1971). Aux chantiers navals Boel (à Tamise dans le pays de Waes), à Tessengerlo Chemie, à Glaverbel (Gilly), les grèves sont organisées par les syndicats.

Durant cette période, le jeune Amada s'engage aussi dans la défense des droits démocratiques : il lutte en faveur de logements décents pour les nouveaux immigrés que l'on parque dans des baraquements, pour la régularisation des réfugiés et contre l'instauration d'une armée de métier. En janvier 1973, des dizaines de milliers d'écoliers et d'étudiants descendent dans la rue contre les plans pour une armée de métier. Une grande campagne empêche aussi l'adoption d'une loi antigreve du ministre social-démocrate Vranckx, qui était dirigée contre les comités de grève et contre les piquets des grèves non reconnues.

C'est une époque pleine de changement. Aux États-Unis le mouvement contre le racisme et la discrimination grandit ; le Black Panther Party mène la lutte contre l'oppression de la population noire. Partout dans le monde, se développe le mouvement de libération, pour disposer de ses propres richesses. De l'Algérie (1962) à l'Angola (1975) avec, comme point culminant, en 1975, la libération du Vietnam où, après 1,5million de morts vietnamiens, un peuple décidé oblige l'occupant américain à se mettre à genoux. Cette lutte de libération d'un petit peuple contre la première puissance militaire et économique du monde domine les informations pendant des années et fait également grosse impression dans notre pays. Au Portugal, les communistes jouent un rôle important dans la révolution des Œillets (1974) qui renverse le fascisme et, en Grèce, cette même année, le mouvement populaire met un terme au régime d'extrême

droite des colonels. C'est une époque où il faut choisir son camp ; la neutralité n'est pas dans l'air du temps.

Quand, en avril 1973, des milliers de dockers à Gand et à Anvers arrêtent le travail, c'est la pagaille dans les ports belges. La grève dure huit semaines. Les dockers ne perçoivent pas d'indemnités de grève, leurs familles sont affamées. Le comité de grève organise l'aide aux familles nécessiteuses. On demande aux femmes des dockers de soutenir leurs conjoints. Elles prennent la tête d'une manifestation interdite pour réclamer des indemnités de grève. Elles fondent le Comité des femmes de dockers, qui s'affiliera à Amada. La grève déchaîne une grande vague de solidarité. Des petits commerçants fournissent de la nourriture, des artistes organisent des spectacles de solidarité et, en de nombreux endroits, on organise des collectes. Dans la foulée de la grève des dockers et sur la base d'un dossier bidon, 17 dockers et militants d'Amada sont condamnés à de lourdes peines, dans le « procès des docks ». Plus tard, en appel, ces peines seront allégées.

La grève des dockers est une dure école d'apprentissage pour le jeune parti en devenir et plein d'idéaux. C'est un baptême du feu. Des statuts et une direction nationale doivent refondre la jeune organisation pour en faire un parti efficace au sein duquel les travailleurs se sentent chez eux, loin du désordre d'une organisation étudiante. Cela n'a rien d'aisé. Car l'insouciance du passé étudiant est remplacée par des exigences très élevées, et le noyau reste restreint. Sur le plan politique, les maladies infantiles n'ont pas encore été surmontées : des tracts kilométriques déversent des vérités générales sur le socialisme et passent loin au-dessus de la tête des gens et de leur réalité quotidienne. En 1976, Amada décide de corriger son sectarisme et son dogmatisme, avec un esprit autocritique. Le jeune parti veut réaliser des choses concrètes, faire preuve de patience, soutenir ce qui est positif, penser en fonction de la majorité et mettre sur pied un large éventail d'activités et de fronts autour de points d'action concrets. Ces orientations seront à nouveau à l'ordre du jour lors du Congrès du renouveau de 2008.

Sur le plan syndical aussi, l'approche est modifiée. Le parti a grandi dans une période de grèves spontanées et en avait tiré des conclusions fausses

sur l'impossibilité d'entreprendre quoi que ce soit avec les syndicats traditionnels. Des dirigeants syndicaux combattifs, comme les délégués du chantier naval Boel, à Tamise, et d'autres ont indiqué au parti qu'il commettait une erreur et celui-ci a décidé, désormais, de soutenir les courants combattifs au sein des syndicats existants. En 1976, il organise une campagne de solidarité nationale en faveur de la réintégration du délégué FGTB Miel De Bruyne dans l'entreprise pétrolière SIBP. Et quand, en 1978, 250 ouvriers et employés ont occupé la raffinerie de pétrole RBP, ils ont pu compter sur le soutien d'Amada-TPO. Durant onze longs mois, les occupants luttent pour le maintien de l'entreprise et, finalement, leur combat est un succès. En Wallonie, TPO a joué à la même époque un rôle important dans la grève de la société intercommunale d'électricité ALE, en 1978, contre le licenciement du délégué syndical Louis Dujardin par la direction socialiste (soutenue par André Cools, président à l'époque du PS).

Le 3 janvier 1976, une tempête ravage et inonde entièrement la commune de Ruisbroek. Les habitants sont furieux et reprochent au roi Baudouin de « trouver 30 milliards pour des avions qui font du bruit au-dessus de nos têtes, mais pas d'argent pour la consolidation des digues ». Des dizaines de jeunes d'Amada aident les habitants à déblayer les décombres. C'est cela aussi, être « au service du peuple ». Pourtant, le parti reste encore un tout petit groupe. À sa naissance, Amada considérait les élections comme un « carnaval électoral » mais, à partir de 1974, il se lance malgré tout dans l'arène. Lors des élections communales de 1976, Amada obtient 2,2 % à Anvers et 1,8 % à Genk. Le meilleur score est réalisé à Hoboken, avec 10 % des voix et deux conseillers communaux à la clé. Cela reste une exception et, au niveau national, le parti ne parvient pas à percer. Lors des élections législatives (pour la Chambre), Amada-TPO obtient 0,4 % en 1977 et 0,8 % en 1978. Mais cela ne refroidit pas l'enthousiasme et l'engagement du jeune parti en devenir. Car ces militants savent qu'il n'est pas facile, dans un paysage politique très polarisé, de faire sortir de terre un nouveau parti.

Amada-TPO ne s'occupe pas que de sections d'entreprises et de solidarité internationale, il est également actif sur bien d'autres terrains, comme la santé publique et la lutte contre l'empoisonnement au plomb

(saturnisme). À Hoboken, une vaste action est mise sur pied contre la pollution au plomb provoquée par l'usine Métallurgie Hoboken, surnommée « de zilver » (l'argent). Quand il s'avère que les enfants des écoles ont une trop grande quantité de plomb dans le sang, un large « comité d'action contre l'empoisonnement au plomb » est mis sur pied en avril 1978. Médecine pour le Peuple et Amada y sont actifs avec les parents des enfants de l'école de Moretusburg, des travailleurs de la Métallurgie, des Jeunes socialistes, des quatre sections du KWB (Équipes populaires) de Hoboken, du Magasin du Monde d'Oxfam et des maisons de jeunes locales. Médecine pour le Peuple continue pendant des années à enfoncer le clou contre cette grave pollution, jusqu'à ce que le sol du quartier de Moretusburg soit finalement assaini, aux frais de l'Union minière, actionnaire de Métallurgie Hoboken. Sur d'autres terrains aussi, Amada est un précurseur de la lutte pour l'environnement et une urbanisation sociale et écologique. Au printemps 1979, les autorités communales de Deurne (Anvers) autorisent la construction de blocs de douze étages dans un espace vert au beau milieu du quartier de l'Arena. Des centaines de riverains occupent les prés de l'Arena durant des mois, impriment un journal d'action ('t Arenake, la p'tite Arena) et créent Radio Arena, un outil de propagande dont la police ne peut pas s'emparer, car, chaque jour, l'émetteur change de place. Chaque soir, il y a des débats, des représentations artistiques et des conférences. Les jeunes militants d'Amada sont très actifs dans le soutien et l'organisation du mouvement. Le 13 novembre 1979, le jour de l'évacuation par la force, l'espace vert de l'Arena est couvert par 180 tentes.

(2) 1979-1989 : Les années néolibérales

Le PTB est officiellement fondé le 4 novembre 1979, au Centre Rogier à Bruxelles, à l'issue de presque dix ans de travail pour sa construction. Quatre mille personnes sont présentes. Lors d'une série de sessions préalables, les délégués ont approuvé un programme élaboré en deux volets : un sur le socialisme et un sur le programme minimal pour le progrès social, la démocratie, la paix et l'indépendance nationale. Le nouveau parti préconise entre autres la nationalisation des secteurs clés, en guise de réponse aux problèmes de la population. Son intention est de devenir une

force politique réelle en Belgique et de laisser derrière lui le dogmatisme et le sectarisme de la période initiale. Amada-TPO passe d'un slogan à un parti politique qui s'inspire de tous les mouvements de lutte et des aspirations positives du monde du travail et des progressistes. Le parti décide de publier un hebdomadaire dans les deux langues. Le journal ne s'appelle plus *Tout le pouvoir aux ouvriers*, mais *Concret*, et se fera connaître à partir de 1982 sous le nom de *Solidaire*. Lors du Congrès de fondation, de nouveaux statuts sont approuvés qui établissent les structures du parti : des directions provinciales et une direction nationale élues.

La crise pétrolière de 1973 met à jour une crise de surproduction et provoque une récession économique dans le monde. Au Royaume-Uni (1979), aux États-Unis (1981) et en Allemagne de l'Ouest (1982), des gouvernements conservateurs accèdent au pouvoir. Margaret Thatcher et Ronald Reagan appliquent la politique économique agressive de l'école de Chicago (Milton Friedman) : le néolibéralisme. Au cours de la décennie précédente, il était encore possible d'arracher des augmentations salariales. Désormais, le mouvement ouvrier se bat contre le démantèlement des droits et des acquis, la flexibilité, les restrictions dans la sécurité sociale, les rationalisations, les fermetures et le chômage croissant. En 1984, toute l'Allemagne est secouée par une grande grève des entreprises métallurgiques. Les métallos allemands réclament la semaine de 35 heures et gagnent leur combat.

La crise frappe partout et le monde du travail est sur la défensive. Une partie du mouvement de 1968 raccroche son engagement au portemanteau et, comme Manuel Barroso²⁶, ambitionne désormais une carrière à succès au sein même du système. Plusieurs partis maoïstes²⁷ qui étaient issus de Mai 68 sont au bord de la disparition. De nouvelles théories sont en vogue, comme « l'adieu à la classe ouvrière ». La jeune direction du PTB

26 Manuel Barroso : homme politique portugais, président de la Commission européenne entre 2004 et 2014.

27 Maoïste : en référence au nom de Mao Zedong (ou Mao Tsé Toung), chef du parti communiste chinois et président de la Chine. Le maoïsme est un mouvement politique qui se réclame des idées et des actions de Mao Zedong. Il a atteint son apogée en France et en Europe vers 1968.

ne veut pas se retrouver sur cette pente savonneuse et, en 1983, organise un Deuxième Congrès. Tant sur le plan idéologique que sur le plan organisationnel, le parti confirme ses principes et consolide ainsi le noyau de l'organisation. Mais cette orientation est unilatérale. Alors que la popularité du courant né en Mai 68 diminue, le parti met à l'arrière-plan le changement de trajectoire amorcé en 1976 en vue d'ouvrir réellement le parti, de réaliser des choses concrètes, de faire preuve de patience, de soutenir ce qui est positif, de penser en fonction de la majorité et de mettre sur pied un large éventail d'activités autour de points d'action concrets. Ce changement de trajectoire s'est arrêté beaucoup trop tôt, comme on s'en apercevra un quart de siècle plus tard, en 1999. En outre, le parti dit expressément que, vu les circonstances, il ne peut pas être autre chose qu'un « parti de cadres » et donc pas un large « parti de membres ». Les cadres et les militants doivent répondre à des exigences sévères. En plus d'un travail militant quasi quotidien dans à peu près chaque lutte sociale, ils consacrent du temps et de l'énergie à l'étude, pour consolider l'épine dorsale du parti. Mais les conditions d'affiliation sévères poussent bien des gens loin de l'organisation, et les sympathisants du parti sont parqués dans « l'Amicale » du parti. Aussi bien intentionné qu'il soit, le PTB continue à souffrir du sectarisme.

Et il en va de même politiquement. Au temps de la guerre froide, le monde s'est souvent trouvé au bord d'un conflit à grande échelle. Dans les années 1980, un thème domine l'actualité : la course aux armements nucléaires entre les États-Unis et l'Union soviétique. La menace de guerre devient très tangible quand les États-Unis font stationner en territoire belge leurs missiles Tomahawk et Pershing II. Les organisations pacifistes mobilisent plus de 400 000 manifestants contre les missiles le 23 octobre 1983 pour ce qui sera la plus grande manifestation de l'après-guerre. Les militants pour la paix pensent que l'hiver nucléaire contre lequel ils mettent en garde se rapproche dangereusement. Dès sa création, le PTB avait émis des critiques contre les nombreux phénomènes de dépérissement du socialisme en Union soviétique et se rapprochait davantage de la Chine. Le PTB est toujours resté indépendant vis-à-vis de cette dernière, mais le jeune parti a toutefois adopté sans hésiter certains points de vue

des Chinois. L'une de ces positions chinoises problématiques repose sur la fameuse « théorie des trois mondes²⁸ », qui fait de l'Union soviétique la superpuissance la plus dangereuse. C'est une analyse fautive et une théorie qui a fait vraiment beaucoup de tort au PTB. Elle a abouti à une attitude sectaire qui jugeait les communistes du Parti communiste (PC), les progressistes et les mouvements de libération sur la seule base de leur position à l'égard de l'Union soviétique. Il faudra de nombreuses années avant que le parti ne revoie cette position erronée.

Mais, entre-temps, d'autres points très importants constituent une force motrice pour le jeune parti. « Servir le peuple » ; « oser lutter, oser vaincre » ; les militants doivent être « comme des poissons dans l'eau » ; « le savoir vient de la pratique » : ces belles expressions liées à des idéaux sont mises en pratique. En premier lieu, lors de la fondation de nouvelles maisons médicales de Médecine pour le Peuple, mais aussi lors de l'installation d'un siège national du parti. En 1984, le parti achète le bâtiment situé au 171 boulevard Lemonnier à Bruxelles grâce à une grande campagne de soutien qui, en chiffres actuels, rapporte pas moins de 340 000 euros. Des centaines de travailleurs et de jeunes bénévoles aménagent les lieux. Cet engagement et ce travail bénévole sont dès le début un pilier du PTB, qui n'est pas subventionné par l'État ni par de puissants groupes financiers. Ces principes maintiennent le parti en bonne santé et garantissent son indépendance. A l'époque, pas mal de gens, à tort ou à raison, ont des problèmes avec certaines prises de positions politiques du jeune parti, mais en même temps, apprécient un si grand engagement et un tel esprit de bénévolat.

Au cours des années 1980, la Belgique compte au moins dix gouvernements : neuf sous la direction de Wilfried Martens et un avec Mark Eyskens comme Premier ministre. « La fin du tunnel est proche », promettent

28 Selon la théorie des trois mondes, les deux grandes puissances (Etats-Unis et Union soviétique) constituent le premier monde, l'Union soviétique étant la superpuissance la plus dangereuse. Tous les autres pays capitalistes appartiennent au deuxième monde. Le troisième monde regroupe tous les pays dominés par le premier ou le deuxième monde, ou qui ont réussi à s'en libérer

Martens et Eyskens, alors qu'ils imposent leurs plans d'assainissement l'un après l'autre avec, en prime, trois sauts d'index dans les années 1982-1984. D'avril à septembre 1981, pendant cinq mois et demi, 2 000 ouvriers de chez Boel, à Tamise, font grève en front commun syndical contre 128 licenciements. La grève est dirigée par un comité de grève de 50 personnes, à la tête duquel on trouve les délégués principaux Jan Cap (CSC) et José De Staelen (FGTB).

En 1982, les chantiers navals Cockerill Yards – l'un des premiers bastions du PTB – vont fermer. La sidérurgie wallonne est sévèrement restructurée. Début 1982, des manifestations de sidérurgistes en colère vont défiler dans Bruxelles. C'est une période de grands mouvements de lutte avec, en avril 1982, la grande Marche des jeunes pour l'emploi et la grève de septembre 1983 dans les chemins de fer et les services publics. Le terrorisme des tueurs de la bande du Brabant wallon et les attentats à la bombe des CCC²⁹ créent un climat de peur dont on se sert pour renforcer la gendarmerie et pour discréditer la résistance sociale. Cela n'empêche pas qu'en 1986, 200 000 personnes descendent dans la rue à Bruxelles pour protester contre le plan d'austérité de Martens-Verhofstadt, le plan de Val-Duchesse. Le PTB se fait connaître par son slogan « Faites payer la crise aux riches ». Le 1^{er} mai 1985, Jan Cap, le très charismatique délégué principal des chantiers navals Boel, à Tamise, devient membre du parti.

De mars 1984 à mai 1985, 140 000 mineurs se mettent en grève en Grande-Bretagne contre les fermetures des mines prévues par Thatcher. Partout dans le pays, des membres du PTB s'engagent dans la solidarité active. Ils distribuent un demi-million de tracts de solidarité, organisent 62 meetings de soutien, collectent 100 000 euros et organisent 29 visites de soutien en Grande-Bretagne. Les membres du parti prouvent leur générosité. Lors des vacances de Pâques 1985, la section limbourgeoise du parti accueille chaleureusement une vingtaine d'enfants de mineurs britanniques dans des familles de Genk. « *La mia casa è la tua casa* », disent-ils (Ma maison est la tienne). Un peu plus tard,

29 Les Cellules communistes combattantes ont commis quatorze attentats terroristes en 1984 et 1985, lors desquels deux pompiers ont été tués et 28 personnes ont été blessées.

entre 1986 et 1989, les derniers charbonnages limbourgeois d'où l'on extrait « l'or noir », la principale source économique du Limbourg, ferment également leurs portes, malgré une résistance exemplaire des mineurs. Au piquet de Waterschei naît un nouveau symbole de l'unité syndicale combative : les foulards rouge et vert. On en confectionne des milliers, jusqu'à mettre littéralement le feu à la machine à coudre. Avec son implantation syndicale, l'influence du PTB augmente au sein des mouvements, au grand dam de la classe dirigeante. « Le phénomène des agitateurs de l'extrême gauche se pose au sein de la quasi-totalité des mastodontes industriels », peut-on lire à l'époque dans le quotidien *Het Belang van Limburg*.

Dans le Sud, la lutte de libération connaît d'importantes impulsions au Nicaragua, au Salvador, en Afrique du Sud et en Palestine. Le parti soutient une vaste campagne de solidarité avec le Nicaragua sandiniste et avec le FMLN³⁰ au Salvador où, en 1987, le docteur limbourgeois Michaël De Witte perdra d'ailleurs la vie. Le parti soutient l'ANC³¹ de Mandela en Afrique du Sud dans sa lutte contre le régime d'apartheid comme, en Palestine, l'OLP³² de Yasser Arafat. En 1988-1989, le docteur anversoïse Jan Cools est détenu en otage au Liban pendant 13 mois. Dans la lignée de Médecine pour le Peuple, Médecine pour le Tiers Monde est fondée. Ainsi, le PTB passe d'une action sociale à l'autre, apprécié par ceux dont il défend les intérêts, vilipendé par la plupart de ses adversaires politiques et sociaux.

En 1988, des centaines de délégués du PTB se réunissent à nouveau pour le Troisième Congrès, ou Congrès syndical. Le Congrès dresse le bilan des mouvements de lutte des années 1980 et tient un vibrant plaidoyer en faveur du syndicalisme de combat, dans le cadre du respect de l'unité avec les syndicats. Il traite aussi de l'internationalisation de l'économie, de la montée des nouvelles technologies et de la nouvelle composition de la classe ouvrière.

30 Front Farabundo Marti pour la libération nationale.

31 Congrès national africain.

32 Organisation de libération de la Palestine.

Malgré ses côtés dogmatiques et sectaires, le PTB a toujours été un parti de la classe des travailleurs. Mais il ne parvient pas à transformer au niveau électoral l'influence qu'il a développée au sein du monde du travail. De grandes campagnes sont mises sur pied pour faire élire un député au Parlement, mais elles n'aboutissent pas. En 1985, les deux derniers élus du Parti communiste disparaissent du Parlement, alors que, dans l'arrondissement d'Anvers, le PTB gravite autour de 2,8 % des voix et, au niveau national, il obtient toujours les mêmes 0,7 % que dix ans plus tôt. Le parti devra encore attendre une trentaine d'années avant de décrocher un premier siège au Parlement.

(3) 1989-1999 : Un monde en pleine mutation

Le 23 mars 1988, c'est à Cuito Cuanavale, en Angola, que se livre la bataille décisive contre l'apartheid. L'Angola (MPLA³³) et la Namibie (SWAPO³⁴) sont vainqueurs, aidés par des dizaines de milliers de volontaires cubains. Nelson Mandela déclare que la bataille « a été le tournant pour la libération de notre continent et de mon peuple du fléau de l'apartheid ». Avec la défaite des racistes et de leurs mentors américains, l'occupation sud-africaine de la Namibie a reçu un coup fatal. La défaite a accéléré le début des négociations avec l'ANC qui, peu après, allait enfin venir à bout du régime raciste de l'Afrique du Sud.

Le monde est en pleine mutation. À partir de 1987, le PTB remet en question son évaluation de l'Union soviétique. La théorie sur « la superpuissance la plus dangereuse » est erronée : les armées soviétiques doivent se retirer d'Afghanistan, le régime de Moscou s'effondre comme un soufflé au fromage. En 1989, le Mur de Berlin tombe. Dans les autres pays de l'Europe de l'Est aussi, on assiste au renversement du socialisme malade, qui est remplacé par un capitalisme qui ne recule devant rien. La chute du socialisme en Union soviétique et dans l'est de l'Europe va de pair avec une euphorie pour le capitalisme et une campagne anticommuniste hystérique. « C'est la fin de l'histoire – le libéralisme a triomphé pour de bon », s'exclame

33 Mouvement populaire de libération de l'Angola.

34 Organisation populaire du Sud-Ouest de l'Afrique.

Fukuyama. Le plus grand parti communiste de l'Europe occidentale, le PCI italien, se transforme en parti social-démocrate. À partir de 1997, il codirigera le gouvernement italien après s'être imprégné fortement de néolibéralisme. Dans notre pays, certains commentateurs estiment que l'histoire du PTB doit arriver à son terme et le parti est soumis à de fortes pressions.

Lors de son Quatrième Congrès (1991), le parti se livre à une première analyse de la chute de l'Union soviétique et du nouvel ordre mondial né entre-temps. Le parti est confronté à deux tâches : il doit revoir sa propre analyse de l'Union soviétique, une analyse jusqu'alors fortement influencée par la Chine, mais qui s'est avérée manifestement incorrecte. Et, en même temps, analyser le régime qui prend sa place et sa signification pour la lutte d'émancipation à l'échelle mondiale. C'est surtout dans la période qui a suivi que le parti a été identifié comme un parti qui défendait presque sans critique et sans nuance l'histoire de l'Union soviétique. On ne peut pas passer à côté des réalisations de l'Union soviétique en ce qui concerne l'enseignement, la santé, la science et la culture, ni à côté de son rôle déterminant dans la défaite de l'Allemagne nazie. Mais il est clair qu'il existait d'importants problèmes, non seulement de bureaucratie, et également d'abus de pouvoir, de stagnation économique et d'intervention criminelle à l'égard d'opposants véritables ou présumés au régime. Ce n'est qu'au Congrès du renouveau, en 2008, que le PTB dira clairement qu'il ne travaille plus avec des modèles ou des répliques de socialisme, et qu'il suivra sa propre voix créative vers l'émancipation.

En 1991, les tenants du capitalisme espèrent que le renversement du socialisme apportera un soulagement à la crise qui s'éternise, mais c'est le contraire qui se vérifie. Le Pacte de Varsovie est dissous, l'Otan se renforce et se lance dans toute une série de nouvelles guerres d'agression, à commencer par l'Irak (1991). Le PTB soutient à fond le mouvement pour la paix et, en janvier, des dizaines de milliers de personnes descendent dans la rue à Bruxelles.

La Yougoslavie est complètement déchirée par des forces ultranationalistes et, partout en Europe de l'Est, des organisations néofascistes surgissent

comme des champignons. La violence raciste augmente, avec des pogroms contre les réfugiés, comme à Rostock (est de l'Allemagne). En France, le Front national monte, en Italie, c'est le MSI³⁵ et, dans notre pays, le dimanche noir du 24 novembre 1991, le Vlaams Blok et le Front national obtiennent un nombre record de voix. Choqués, des lycéens font grève contre le racisme, avec le soutien actif de Rebelle, le nom à l'époque du mouvement de jeunes du PTB. Plusieurs progressistes, dont les porte-paroles du PTB, lancent la pétition « 479 917 » en faveur de l'égalité des droits et de la naturalisation automatique après cinq années de séjour légal. Le but est de récolter autant de signatures que l'extrême droite a obtenu de voix. La campagne sur ce thème dure plus de deux ans et récolte finalement un million de signatures. Le racisme n'est pas vaincu, mais en menant des dizaines de milliers de discussions dans tous les milieux, les bases sont posées pour que le cordon sanitaire autour des partis fascistes, proposé entre autres par le comité d'action Hand in Hand (main dans la main), soit réalisé. Les fascistes du Vlaams Blok n'accéderont nulle part au pouvoir. Mais le PTB ne peut toutefois empêcher la progression de l'extrême droite dans les quartiers populaires, en particulier dans la banlieue traditionnellement rouge d'Anvers. Le dégoût envers la social-démocratie profite à l'extrême droite et non au PTB, qui n'a pas assez d'influence dans les quartiers populaires et est toujours perçu comme trop sectaire.

En février 1992, à Maastricht, les dirigeants européens rebaptisent la Communauté européenne en Union européenne, et décident de mettre sur pied un super-État européen avec une monnaie commune, l'euro. Les Etats membres se voient imposer des normes restrictives draconiennes et le PTB est le seul parti du pays à critiquer sérieusement ce projet. En décembre 1993, au beau milieu d'une période turbulente de résistance syndicale, il organise un Euro-Stop à Bruxelles. Le 24 octobre 1993, le gouvernement social-chrétien et socialiste Dehaene annonce son *Plan global*. Au menu, un blocage des salaires, une manipulation de l'index (indexanté), des réductions des cotisations sociales patronales, l'augmentation de la TVA et des restrictions de 1,9 milliard d'euros sur la sécurité sociale.

35 Mouvement social italien.

Le plan correspond aux directives de la *norme de Maastricht*. Quand ces mesures sont connues, une grève spontanée éclate à Cockerill-Sambre à Charleroi. La FGTB appelle à une manifestation nationale à Bruxelles. 70 000 personnes y participent. Dans tout le pays, le PTB est actif dans le mouvement de protestation. En novembre, suivent trois vendredis de grève générale en front commun syndical CSC-FGTB. Le 26 novembre, tout le pays est à l'arrêt. Mais le plan est appliqué. Le gouvernement libéralise également Belgacom et, par la suite, vend la CGER³⁶ à Maurice Lippens. Le scandale Agusta éclate en 1993 : des ministres sociaux-démocrates ont accepté des pots-de-vin de l'industrie militaire, afin d'influencer le choix pour l'achat d'hélicoptères militaires. Lors des élections européennes de 1994, le PTB récolte 60 000 voix, soit exactement 1 %.

Le Cinquième Congrès du PTB (1995) se livre à une introspection. Le monde a profondément changé. Le Congrès plaide en faveur d'un plus grand sens des responsabilités, de davantage de politique et de tactique et d'une rectification profonde contre le bureaucratisme afin d'adapter le parti à la nouvelle réalité. Mais ce congrès est très centré sur le parti lui-même, il n'en sort aucune analyse de la situation politique dans notre pays six ans après la chute du Mur de Berlin. On assiste au congrès à de nombreux « copier-coller » des principes de fonctionnement du passé, sans tenir compte de la nouvelle situation. On s'emploie très peu à la comprendre, à développer un programme à partir des besoins des gens et à définir une nouvelle stratégie et une nouvelle tactique qui puissent s'appliquer à la nouvelle période. Cela renforce l'image du parti en tant que « forteresse assiégée ». Les esprits ne sont pas encore mûrs pour une nouvelle approche, qui ne sera initiée qu'en 1999 et réellement acquise que lors du Congrès du renouveau, en 2008. Cela ne veut pas dire que le PTB n'est pas actif dans les différents mouvements de lutte. Bien au contraire.

« Parmi les gens » reste la devise, et le grand mouvement de l'enseignement qui déferle sur la Belgique francophone entre 1994 et 1996, est la

36 Caisse générale d'épargne et de retraite. Créée en 1865 comme institution publique, complètement privatisée en 1998 et absorbée par la banque Fortis, aujourd'hui filiale de BNP Paribas Fortis.

première épreuve du feu. Au cours des grandes grèves de l'enseignement dans les écoles et les universités, les organisations de jeunes et d'étudiants du PTB se développent. Puis, en été 1996 Marc Dutroux est arrêté. Une gigantesque onde de choc secoue tout le pays. Le parti combat l'économisme qui ne s'intéresse qu'à la lutte socio-économique et il s'engage au sein des Comités blancs. Le 20 octobre 1996, 300 000 personnes se rendent à Bruxelles pour l'une des plus grandes manifestations de l'après-guerre.

Dès sa naissance, le PTB a soutenu les forces nationalistes et révolutionnaires dans l'ancienne colonie belge du Congo. Après le génocide du Rwanda (1994), le parti a lancé une vaste campagne humanitaire. En 1997, quand le dictateur Mobutu est chassé par le peuple congolais, le parti organise également la solidarité avec le nouveau Congo. Les liens de solidarité se développent avec d'autres mouvements de libération, avec toute une gamme de projets, de campagnes, de voyages et de visites. C'est ainsi qu'en 1994 est lancée la solidarité avec Cuba.

Parallèlement, la crise continue à faire rage et, en 1996, à l'annonce de la fermeture des Forges de Clabecq, les sidérurgistes entrent en résistance. Le PTB soutient la lutte et, le 2 février 1997, plus de 70 000 personnes manifestent à Tubize en solidarité avec les sidérurgistes lors d'une Marche pour l'Emploi. Quelques semaines après, la fermeture de Renault Vilvorde est également annoncée, et c'est le début du démantèlement de presque tout le secteur automobile dans notre pays. Le PTB reste très actif dans les mouvements de lutte, mais continue à glisser davantage vers des positions sectaires et dogmatiques. La stratégie de la confrontation avec les syndicats refait surface et tous les points retenus au Congrès syndical de 1988 sont jetés par-dessus bord. A propos d'autres thèmes aussi, le parti se retranche sur des positions dont il ne démord pas. Lors du Sixième Congrès (1998), le parti se replie davantage sur lui-même et, aux élections de 1999, après trente ans de militantisme, il réalise son pire résultat avec 0,6 % des voix. Dix ans après la chute du Mur, le PTB est au bord d'une crise interne.

(4) 1999-2008 : De la crise au renouveau du parti

« Les élections constituent une grande défaite politique pour le parti. Dans cette défaite s'expriment les erreurs qui se sont accumulées au cours de nombreuses années », estime la direction du parti à propos de ce revers électoral. Le débat est difficile, car il s'agit d'erreurs et de conceptions sectaires qui se maintiennent depuis plus de vingt ans au sein du parti. « Les camarades qui ont défendu les attitudes les plus gauchistes et sectaires devraient être les premiers à remettre en question certaines habitudes dans le parti. La défaite aux élections doit au moins les obliger à réfléchir. Et bien, maintenant, c'est le contraire qui se produit : on ne dépense que très peu d'énergie pour approfondir nos fautes et nos faiblesses », écrit-on. Ces propos sont durs, mais justifiés.

La décision est prise d'organiser un large sondage parmi les sympathisants du parti. La combativité, l'enthousiasme, l'engagement, l'idéalisme, les initiatives comme Médecine pour le Peuple et le caractère ouvrier du parti sont perçus comme des points forts. En même temps, il devient clair que nos propres sympathisants sont de plus en plus froissés par le sectarisme, la façon de penser trop catégorique, l'absence de nuance, le dogmatisme et le langage sloganique, le ton donneur de leçons, l'absence d'humour, une organisation trop exigeante et un terrain d'action trop limité. Le parti se retrouve face à un miroir sévère.

Lors des élections communales de 2000, une petite percée est enregistrée avec deux élus à Zelzate, deux à Herstal et un à Hoboken. Des centaines d'enquêtes avaient permis l'élaboration de programmes communaux dans lesquels les gens pouvaient se retrouver. Mais, le 11 septembre 2001, lorsque deux avions percutent les gratte-ciel du World Trade Center et qu'une lutte mondiale contre le terrorisme est annoncée, la discussion reprend de plus belle, avec plus de virulence encore, au sein du parti, dirigé par la secrétaire générale. Sous l'influence des idéologues à la mode Negri et Hardt, on s'éloigne de plus en plus de la classe ouvrière, on tient de moins en moins compte des problèmes quotidiens des gens et tout est subordonné à la lutte contre l'agression américaine. Au lieu de soutenir

une large résistance sociale contre les nouvelles guerres en Afghanistan et en Irak, on mène une politique de confrontation en créant une coalition antiguerre radicale, StopUSA. Les structures du parti sont ébranlées et ce sont surtout les directions provinciales, les secteurs ouvriers et le mouvement des écoliers qui en font les frais. Voilà ce qui constitue l'essence du Septième Congrès, en 2002. Il est clair qu'aucune unité réelle n'existe à propos des leçons de la défaite de 1999. Il y a une conception élitiste du parti chez des gens qui pensent savoir tout mieux que les autres, et qui ne s'embarrassent guère de la pratique.

La stratégie radicaliste de la confrontation atteint un nouveau point culminant avec l'alliance électorale Resist, en 2003, une liste commune du PTB et de la Ligue arabe européenne (AEL). Par rapport à 1999, le parti perd une fois encore 71 % de ses voix en Flandre. Descendre plus bas est impossible...

Le débat aboutit à une crise grave au sein de la direction nationale. Le temps est venu d'ouvrir toutes grandes les fenêtres et de faire souffler un vent de fraîcheur, car cela ne peut plus continuer ainsi. Tel est l'avis de la majeure partie de la base du parti, qui s'en prend durement à la direction. Cette dernière dresse un bilan très autocritique. Elle rejette cette conception élitiste qui tourne le dos au travail dans les entreprises. Elle critique le gauchisme et le dogmatisme, la stratégie de la confrontation et le fait qu'on se désintéresse des problèmes concrets auxquels les gens sont confrontés. Sous la direction de la secrétaire générale, une poignée de cadres refusent de changer de cap. Après une triste période de fractionnisme et de division, ces gauchistes purs et durs sont finalement exclus du PTB. Fin 2003, début 2004, une nouvelle direction, composée de jeunes cadres, mais aussi des cadres de la « première » génération, s'attelle progressivement à faire souffler un vent nouveau dans le parti. Il était temps. Finalement, en 2004, Médecine pour le Peuple lance sa « campagne kiwi » en faveur de médicaments bon marché. C'est une première campagne de grande envergure qui répond aux besoins concrets de la société. C'est le début d'un mouvement de renouveau au PTB, qui mettra fin aux côtés sectaires et dogmatiques qui sévissaient dans le parti depuis vingt ans.

C'est précisément la crise du parti qui a rendu possible ce changement profond. C'était indispensable avec le glissement progressif vers le centre des partis sociaux-démocrates, effrayés par la nouvelle offensive néolibérale. Di Rupo, vice-Premier ministre et ministre de l'Économie et des Télécommunications, qualifie les privatisations de « consolidation stratégique » et, en août 1999, Tony Blair et Gerhard Schröder lancent *Die Neue Mitte*, ou la Troisième Voie. Un manifeste qui prédit la modernisation de la social-démocratie, en embrassant certains côtés du néolibéralisme. En 2002, avec un gouvernement constitué de sociaux-démocrates et de verts, Schröder applique son programme en Allemagne et crée un important secteur à bas salaires dans le pays, les fameux mini-jobs.

Le 28 octobre 2005, 100 000 travailleurs manifestent à Bruxelles contre la réforme des pensions du gouvernement Verhofstadt II. Lors du congrès du SP.A (parti socialiste flamand), des centaines de syndicalistes tournent littéralement le dos à la social-démocratie. Le PTB regagne du crédit au sein des syndicats, maintenant qu'il a enfin abandonné sa ligne pédante et irritante de la confrontation. Les conditions d'affiliation s'assouplissent et des centaines de syndicalistes deviennent membres d'un PTB en plein renouveau. Leur apport et leur expérience seront très importants pour la poursuite du mouvement de renouveau du parti. C'est une étape essentielle dans la transformation d'un parti de cadres vers un parti de membres.

Lors des élections communales de 2006, le changement de cap du parti se traduit par l'élection de 15 mandataires locaux dans 6 communes. À Zelzate, le parti passe à plus de 21 % ; à Hoboken et à Herstal, il dépasse les 8 % et à Deurne, Seraing, Lommel, Genk, La Louvière, le parti obtient ses premiers mandataires. Le vent nouveau qui souffle sur le parti continue à être discuté lors de nombreux débats, également avec les nombreux nouveaux membres. La réorientation obtient une approbation croissante, mais se heurte aussi à des réticences. Fin 2007, le parti compte 2800 membres et, après quatre années de discussion, le PTB s'estime prêt à fixer les nouvelles orientations lors de son Congrès de renouveau (2008). *Un parti de principes, un parti souple, un parti de travailleurs*, tel est l'intitulé du texte de ce congrès.

3.

SOCIALISME 2.0

UN MONDE À DIMENSION HUMAINE

1. **Changement de paradigme : un monde à dimension humaine**
2. **Un autre monde est nécessaire et possible**
3. **Socialisation des leviers économiques**
4. **Développement planifié**
5. **Un modèle durable de société**
6. **Participation active au pouvoir**
7. **Droits fondamentaux et libertés**
8. **Internationalisme, solidarité et paix**
9. **Un riche épanouissement culturel**
10. **Le socialisme 2.0 n'est qu'un début, sur une nouvelle base**

TABLE DES MATIÈRES

1. **CHANGEMENT DE PARADIGME : UN MONDE À DIMENSION HUMAINE 169**
2. **UN AUTRE MONDE EST NÉCESSAIRE ET POSSIBLE 173**
 - 2.1. Vivre en société, c'est vivre avec les autres **173**
 - 2.2. La production comme base de la société **175**
 - 2.3. L'action humaine est la force motrice de l'histoire **176**
3. **SOCIALISATION DES LEVIERS ÉCONOMIQUES 179**
 - 3.1. Les secteurs clés aux mains de la collectivité **179**
 - 3.2. Des secteurs publics pour garantir les droits fondamentaux **181**
 - 3.3. Patrimoine, savoir et développement communs **183**
4. **DÉVELOPPEMENT PLANIFIÉ 185**
 - 4.1. Besoins humains comme moteur de l'économie **185**
 - 4.2. Planifier le ménage collectif **186**
 - 4.3. Libérer la planification de l'emprise de la propriété privée et de la soif de profit **187**
 - 4.4. Une planification performante et participative **189**
 - 4.5. Innovation, créativité et diversification **190**
 - 4.6. La base technologique de la planification **193**
5. **UN MODÈLE DURABLE DE SOCIÉTÉ 196**
 - 5.1. Travail et nature : les deux sources de richesse **196**
 - 5.2. Une autre croissance **198**
 - 5.3. Une économie durable **202**
6. **PARTICIPATION ACTIVE AU POUVOIR 204**
 - 6.1. Le pouvoir au peuple **204**
 - 6.2. Réduction du temps de travail comme garantie d'un large développement **205**
 - 6.3. Une vie démocratique riche **206**
 - 6.4. Démocratie directe et représentative **208**
 - 6.5. Séparation des pouvoirs **210**
 - 6.6. Un État de droit **213**
7. **DROITS FONDAMENTAUX ET LIBERTÉS 214**
 - 7.1. Trois générations de droits de l'homme **214**
 - 7.2. Droits fondamentaux et libertés **216**
8. **INTERNATIONALISME, SOLIDARITÉ ET PAIX 224**
 - 8.1. Internationalisme **224**
 - 8.2. Une politique de solidarité internationale et de paix **225**
9. **UN RICHE ÉPANOUISSEMENT CULTUREL 228**
 - 9.1. La solidarité est un pilier du développement humain **228**
 - 9.2. Un large processus de lutte culturelle et d'idées nouvelles **229**
 - 9.3. Une culture renouvelée et progressiste **231**
10. **LE SOCIALISME 2.0 N'EST QU'UN DÉBUT, SUR UNE NOUVELLE BASE 236**

1. CHANGEMENT DE PARADIGME : UN MONDE À DIMENSION HUMAINE

Pendant des siècles, les astronomes ont considéré que le Soleil et les planètes tournaient autour de la Terre (géocentrisme). Mais petit à petit, des difficultés ont surgi avec les prévisions des trajectoires des planètes. La plupart des astronomes se sont contentés de nier les nouvelles observations. Parce qu'ils s'en tenaient obstinément au modèle existant, ils ne pouvaient tout simplement pas concevoir qu'un autre modèle soit possible. Lorsqu'au 16^e siècle sont apparus de plus en plus de faits nouveaux, des rebelles comme Copernic, Kepler et Galilée ont avancé un nouveau modèle : la Terre et les autres planètes tournent autour du Soleil (héliocentrisme). Ils ont été considérés comme hérétiques et traités comme tels, jusqu'à ce qu'il apparaisse clairement, avec l'apparition de la loi de la gravitation universelle de Newton quelques générations plus tard, que leur modèle correspondait à la réalité. C'est ainsi que s'est modifiée la manière dont les gens voyaient la Terre et l'univers. Lorsque le cadre dominant de pensée change en profondeur, on parle d'un changement de paradigme. Un autre exemple connu de changement de paradigme est la manière dont nous considérons l'origine des diverses espèces vivantes sur terre. La théorie de l'évolution de Charles Darwin y a apporté un changement essentiel et a conduit à un basculement du cadre de pensée dans la communauté scientifique. Les différentes espèces vivantes, l'être humain également, évoluent au cours du temps. L'homme est le produit de quelques millions d'années d'évolution et de sélection naturelle.

Karl Marx et Friedrich Engels à leur tour ont fourni un autre cadre de pensée pour l'évolution de l'histoire humaine. Ils cherchaient à savoir comment, à travers l'histoire, une forme de société peut se transformer en une autre. Ils ont découvert que les gens se sont toujours organisés par rapport à la production : pour vivre, manger, se loger et se développer,

les êtres humains doivent produire. Le développement des techniques et des compétences, de la science et de la connaissance, forme un moteur essentiel du progrès humain. L'autre moteur est l'action des hommes : les interactions sociales et la lutte sociale dans laquelle les gens s'engagent pour construire une société meilleure est capable d'utiliser de nouvelles perspectives et une meilleure connaissance de la production au bénéfice du progrès social.

Le changement de paradigme que Copernic, Darwin ou Marx ont effectué sur leur terrain ne veut bien sûr pas dire que rien n'a changé depuis. La science évolue continuellement, des perspectives et des connaissances nouvelles se développent. Il n'empêche que l'essentiel des nouvelles conceptions qu'ils ont introduites reste aujourd'hui encore actuel.

Bien sûr, le système économique dans lequel nous vivons n'est pas gouverné par des lois de la nature. Il est fait par des êtres humains. Il peut donc aussi être changé par des êtres humains. Les pharaons d'Égypte, les aristocrates d'Athènes, les empereurs chinois, les nobles du Moyen Âge, tous étaient persuadés que leur règne serait éternel et qu'aucune autre forme de société n'était possible. Jusqu'à ce que leur modèle soit menacé : par de nouveaux développements scientifiques et techniques, par de nouvelles possibilités de production et par des conceptions nouvelles. Jusqu'à ce que les tensions sociales deviennent telles que la forme de la société doit changer. Une nouvelle forme de société n'apparaît pas soudainement. Même le capitalisme a eu besoin d'une très longue période pour s'installer. Il y a eu les premières tentatives à Gênes et à Venise dans la deuxième moitié du 14^e siècle. Il y a eu le développement de relations capitalistes dans la Hollande et l'Angleterre du 16^e siècle. Ce n'est qu'après un long processus de conflits et de compromis avec le féodalisme usé que le capitalisme a vraiment pu s'imposer comme système politique au 19^e siècle. Le capitalisme n'a pas réussi ses premiers essais. Il faudrait donc être étroit d'esprit pour rejeter le socialisme parce qu'il n'a pas réussi lors de ses premières tentatives de construction. C'est un long processus historique, avec des hauts et des bas. Avec de belles réalisations, mais aussi avec de graves erreurs.

La question importante est de savoir si le capitalisme peut offrir au 21^e siècle un avenir pour l'humanité et pour la planète. Pas du tout, à notre avis. Le capitalisme a eu ses mérites historiques, mais n'est plus en mesure d'offrir un avenir à l'humanité et à la nature. Dans la partie « Les temps changent », nous avons fait le lien entre les profondes crises, économique, écologique, démocratique et culturelle, que nous vivons aujourd'hui. Comme le monde évolue aujourd'hui, les générations à venir seront confrontées à un fossé croissant entre riches et pauvres, à un danger de guerre, au réchauffement du climat et à des tentations autoritaires. Ce qui pousse les gens à la résistance partout dans le monde. Ils se remettent à chercher activement un avenir meilleur et une forme de société capable de le garantir.

Nous avons aujourd'hui besoin d'un changement de paradigme, d'une autre manière de regarder le monde, l'homme et la nature : élargir l'horizon et regarder le monde d'une manière totalement différente. Nous sommes convaincus qu'un socialisme de notre temps, un socialisme 2.0, au 21^e siècle, devient non seulement possible, mais nécessaire. Un socialisme 2.0 à dimension humaine où sont garanties les choses qui comptent. Par exemple, un emploi dont on peut vivre, sans charge de travail exagérée. Qui permet de mener une existence digne, même avec un handicap physique ou mental. Du temps libre pour se détendre et s'épanouir. Des soins de santé accessibles et de qualité. L'égalité des droits et des chances entre hommes et femmes. Un enseignement polyvalent, tant dans la formation aux nouvelles techniques que dans la culture générale, critique, qui stimule au lieu de sélectionner. Une pension à un âge où on est encore en bonne santé, dont on peut pleinement jouir et qui permet de continuer à s'épanouir pendant ses vieux jours. Une habitation de qualité à un prix abordable. Des quartiers sûrs, où il n'y a pas de place pour la violence et la criminalité. Des banques publiques qui gèrent correctement notre épargne. Une réelle participation, dans son quartier, mais aussi dans les débats sur les priorités que la société se donne. Une justice qui protège contre l'exploitation, l'arbitraire, la corruption, la politique des « arrangements entre amis » et les pistons. Liberté d'expression, avec liberté de la presse, liberté d'association et de réunion. Mais aussi liberté de conscience,

par une séparation effective de la religion et de l'État. Un riche développement culturel, et pas une consommation passive de valeurs imposées par le commerce. Un accès garanti à la nature, à l'air pur, à l'eau propre et à la sécurité alimentaire. Un environnement urbain avec assez de verdure et d'espace, où l'on peut vivre en bonne santé. Où les gens ont les mêmes droits, indépendamment de leur origine, culture, langue, religion ou préférence sexuelle. Où les différences ne sont pas utilisées pour diviser les gens et où la diversité est considérée comme un enrichissement. Enfin, une économie qui ne détruit pas les ressources naturelles, mais les protège, les gère et les utilise dans l'intérêt de la population.

Il ne s'agit donc pas d'un petit détail à changer par-ci, par-là. Le socialisme 2.0 est une tout autre société. Les prophètes du néolibéralisme qualifient ça d'« illusion dangereuse ». Ils ne veulent pas voir les ruines que laisse la plus grande illusion de ces derniers temps, le grand mensonge de la supériorité du libre marché. Plus ces ruines s'étendent, plus la crise frappe fort, plus ceux qui en profitent prétendent qu'il n'y a pas d'alternative, plus les gens vont se mettre à la recherche d'une perspective émancipatrice et libératrice. « La vérité est fille du temps, pas de l'autorité », a répondu Galilée à ses accusateurs¹. On ne doit pas faire marcher la société en fonction du profit, mais en fonction des gens, une société à dimension humaine.

1 « La Vie de Galilée », pièce de théâtre écrite par Bertolt Brecht en 1938.

2. UN AUTRE MONDE EST NÉCESSAIRE ET POSSIBLE

2.1. Vivre en société, c'est vivre avec les autres

Tout le monde les connaît, ces remarques : l'homme est par nature avide et cupide, assoiffé de posséder toujours plus ; les gens sont motivés par leur propre intérêt. « *Homo homini lupus* », l'homme est un loup pour l'homme. Cette affirmation justifierait même le capitalisme : c'est le moindre mal comme système, car cela correspondrait à la nature humaine. Voilà. Et inversement : une société socialiste ne peut pas fonctionner parce qu'elle va à l'encontre de cette nature humaine.

Nous travaillons ensemble, nous vivons ensemble, nous sortons ensemble, au foot, aux festivals de Dour ou de Werchter, à la Zinneke Parade à Bruxelles, nous nous engageons pour les victimes du tsunami, pour Haïti, nous faisons du bénévolat. Mais on nous répète tous les jours que la cupidité serait l'instinct fondamental de l'humanité. Que seul l'égoïsme nous pousserait à avancer. Qu'on peut « arriver » en marchant sur la tête des autres, en éliminant ses concurrents. Que la société est la mieux servie lorsque chacun poursuit son propre intérêt.

Ça, ce n'est pas l'idéologie « des gens ». C'est l'idéologie de l'époque actuelle. C'est l'idéologie de la classe dominante de notre époque. Concurrency à mort, s'emparer du marché du concurrent, lui couper l'herbe sous le pied pour augmenter son propre capital et son propre bénéfice, ce sont toutes des caractéristiques du capitalisme. On peut les regrouper toutes dans une catégorie unique : l'intérêt personnel. Ces caractéristiques particulières deviennent pour les idéologues des classes dominantes les caractéristiques générales de toutes les sociétés. Comme Marx le disait déjà : « À toute époque, les idées dominantes sont celles de la classe dominante. » C'est devenu encore plus évident ces dernières années. Le chômage élevé

et les mesures d'activation veulent faire de chaque demandeur d'emploi un concurrent pour les autres. L'exclusion et la solitude rendent de plus en plus de gens malades. Ce qui appartenait encore à l'espace public – soins de santé, pensions, approvisionnement en énergie et en eau potable, culture – a été totalement déprécié et placé sous la coupe d'intérêts privés et du marché. « Riche en cent jours » est le nouveau best-seller de cette société. Jouez en Bourse. Investissez et spéculiez.

L'homme est un animal social, « un être qui ne peut s'épanouir comme individu qu'en société », a écrit Marx. Vivre en société, ce n'est pas vivre chacun dans son coin. Des espèces animales sociales, comme l'homme, ne sont pas capables de survivre en dehors de la collectivité. Les individus doivent coopérer. Les idéologues néolibéraux font un usage abusif du *survival of the fittest*, « la survie du plus apte » de Darwin, et retraduisent cela dans une sorte d'égoïsme biologique². Mais « les plus aptes », les espèces sociales les mieux adaptées, sont aussi celles qui au cours de l'évolution historique ont été le mieux à même de coopérer entre elles.

On considère souvent l'empathie³ comme une propriété complexe, dont on décide consciemment. Le scientifique Frans de Waal explique qu'au contraire l'empathie fait partie « d'un héritage aussi ancien que la classe des mammifères », ce qui fait de l'empathie une caractéristique forte et non un simple vernis que la civilisation aurait ajouté récemment. Un comportement empathique est profitable à long terme à l'espèce humaine et c'est précisément pour cela qu'il a été sélectionné par le mécanisme de l'évolution, affirme de Waal. Le « soi » ne peut pas fonctionner sans l'« autre ».

Friedrich von Hayek, le champion du libéralisme classique, a essayé d'imposer l'idée que la collectivité et l'individu s'excluent. Selon lui, c'est l'un ou l'autre. Rien n'est moins vrai. « C'est seulement dans la collectivité que chaque individu a les moyens de développer pleinement ses facultés ; c'est seulement dans la collectivité que la liberté personnelle

2 Égoïsme biologique : agir selon son propre intérêt étroit sous prétexte de se maintenir en vie.

3 Empathie : la capacité de se représenter les sentiments des autres, de se mettre à leur place.

est donc possible », écrivait Marx et Engels. Le bien-être individuel est indissolublement lié au bien-être social. Ce qui signifie aussi que la liberté individuelle ne peut pas être séparée d'un environnement de liberté collective ; les deux sont indissolublement liés.

2.2. La production comme base de la société

Pour vivre, les gens doivent manger, boire, se vêtir, se loger. Ils doivent « produire ». Les premières idées de l'Homo sapiens ne portaient pas sur des concepts abstraits comme « le sens de la vie ». Elles portaient sur la production. Que manger et boire aujourd'hui ? Comment entretenir le feu ? Les communautés de chasseurs-cueilleurs ne se sont pas subitement installées quelque part comme cultivateurs parce qu'un individu génial a eu l'idée de génie de fonder une ville. Mais bien parce que les rives du Jourdain, du Nil, du fleuve Jaune et du Mékong étaient inondées chaque année de limon fertile et qu'une société de culture agricole et d'élevage devenait matériellement possible. Les ex-chasseurs-cueilleurs pouvaient désormais rester au même endroit. Il n'était plus nécessaire d'errer pour s'approvisionner en nourriture et l'agriculture fournissait, par hectare, plus de calories que la chasse ou la cueillette. Ces circonstances ont rendu possibles la découverte et l'invention des canaux d'irrigation, de l'engrais, des bêtes de trait, de la charrue, des véhicules à roues et des bateaux à voile, bref toute la révolution du néolithique⁴.

Gordon Childe, un des pères de l'archéologie moderne, a montré que les premières écritures et les premiers systèmes de numération sont apparus partout dans le monde pour établir des inventaires. Le progrès technique a permis de produire un surplus, stocké comme réserve en cas de mauvaises récoltes. En somme, les nouvelles idées qui conduisent à des

4 Néolithique : la révolution néolithique a été la première révolution agricole et a permis le passage d'une société de chasseurs-cueilleurs nomades à une société établie dans des villages et qui pratiquait la culture et l'élevage. Cette révolution a eu lieu dans plusieurs régions du monde indépendamment les unes des autres. Dans la région méditerranéenne, elle a eu lieu vers 6500 av. JC, dans le nord de l'Europe à partir de 5500 av. JC.

changements de société ne tombent pas du ciel. Elles sont le produit de leur temps, des circonstances matérielles et sociales.

La production, la technique, la connaissance et les compétences scientifiques fournissent les bases de la société. L'humanité utilise là toutes ses capacités et tous ses talents. Depuis de simples outils jusqu'au monde digital d'aujourd'hui en passant par des méthodes plus complexes. Dans ce processus de production, l'homme utilise aussi tout ce qu'il tire de la nature comme matière première ou comme vecteur d'énergie. En d'autres termes : dans tout ce qui est produit, il y a un matériau qui, au départ, provient d'une source naturelle. C'est là que se situe, dès l'origine, la relation entre l'économie et la nature. Le travail et la nature sont les deux sources principales de la richesse créée tout au long de la production : « La richesse a pour père le travail et pour mère la terre », pourrait-on dire sous une forme imagée.

2.3. L'action humaine est la force motrice de l'histoire

Les sociétés évoluent, rien n'est établi pour toujours. Et c'est tant mieux. Quand une forme ancienne de société est devenue un frein permanent à l'évolution de la science et de la technique, et aux possibilités de production, elle est mûre pour passer à une autre forme de société. Les tensions entre les classes deviennent tellement aiguës que les rapports sociaux doivent changer. On parle alors de bouleversement social. Ainsi, entre les années 1750 et 1850 en Europe continentale, la société féodale est passée à une société capitaliste. Une nouvelle classe, la bourgeoisie, a retiré des mains de la noblesse les rênes du gouvernement et de la société. La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique et de la route des Indes orientales. Le marché mondial a accéléré prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication. Au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer s'étendaient, la jeune bourgeoisie s'est développée. Dans cette nouvelle époque industrielle, elle a refoulé à l'arrière-plan toutes les anciennes classes léguées par le Moyen Âge.

Notre pays a été, avec la Grande-Bretagne, un des premiers pays industrialisés au monde. Avec la montée de l'industrie, une autre classe a fait son entrée en scène : la classe ouvrière. Au lieu de la liberté, de l'égalité et de la fraternité que lui avait promis la Révolution française, elle a connu une dure exploitation. De nombreux écrivains ont consacré des livres épais à la misère des travailleurs. Mais les jeunes révolutionnaires Karl Marx et Friedrich Engels sont allés plus loin. Ils n'ont pas seulement vu la misère, mais surtout la force potentielle de la classe des travailleurs. C'est cette classe qui, dans les usines enfumées d'alors, produit la richesse de l'ère nouvelle. Sans travailleurs, pas de richesse. Une nouvelle société, sans exploitation de l'homme par l'homme, ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes. Le socialisme n'est pas une chimère de doux rêveurs, mais peut être le résultat des développements dans la société moderne. « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux ; ils la font dans des conditions directement données et héritées du passé », écrit Marx.

Marx a pensé qu'un nouveau monde d'égalité allait arriver rapidement. Et certains marxistes après lui ont défendu un certain « déterminisme », comme si le développement de la société allait conduire automatiquement à une nouvelle société socialiste. Ce n'est pas le cas. Pour un monde sans exploitation, il faut que la base matérielle soit mûre, mais en fin de compte c'est l'action humaine qui est décisive. L'action humaine est la force motrice de l'histoire

Dans les deux derniers siècles, le monde a connu une évolution sans précédent de la science, du développement technique et de l'organisation de la production. Ce progrès permettrait à l'humanité de réaliser des améliorations fantastiques : la fin de la pauvreté ; la garantie de droits de base comme l'enseignement, les soins de santé et le logement ; une production qui utilise le moins possible d'énergies fossiles et qui ne pollue pas le sol, l'eau et l'air ; la garantie d'un emploi décent et la fin du chômage de masse. Mais cela n'a pas lieu, car la science, la technique et l'organisation de la production sont prisonnières de la propriété privée des moyens de production qui – par nature – ne vise que la maximalisation du profit.

Dans le monde entier, des mastodontes industriels et financiers contrôlent les différents secteurs économiques, et les États les aident à garder ce contrôle. Partout, des gens partent en résistance contre le pouvoir absolu de ces monopoles économiques et contre le soutien persistant des autorités politiques à cette toute-puissance. La résistance se développe sur les terrains les plus divers. Les gens s'organisent pour obtenir de meilleures conditions de salaire et de travail et recherchent le progrès social. Ils descendent dans la rue pour un environnement sain et la sauvegarde de la terre pour les générations futures. Ou bien, ils se battent pour avoir vraiment leur mot à dire dans la société, pour conquérir des droits démocratiques et étendre l'espace démocratique. Ils se bougent pour une offre culturelle diversifiée, délivrée de l'emprise de la marchandisation. D'autres sont actifs dans les mouvements de solidarité internationale, pour lutter, avec d'autres peuples, pour leur émancipation contre les pillages impérialistes et néocoloniaux. Ils s'engagent pour la paix, contre le danger croissant de guerre, la militarisation et le renforcement de l'Otan. Sur tous ces terrains, la lutte sociale grandit et les gens butent contre le pouvoir absolu de différents monopoles capitalistes. Par l'action sociale, les gens arrachent des acquis sociaux, écologiques, culturels, démocratiques et progressistes. Mais nulle part ces acquis ne sont durables, tant que ces monopoles ont le pouvoir sur la production et la répartition de la richesse produite par la société. Jusqu'au moment où les différents mouvements de lutte peuvent converger et développer une force plus grande, capable d'imposer un profond changement social. La collectivité pourra alors reprendre le contrôle de la production – une production hautement développée, offrant d'immenses possibilités – et le progrès social, écologique et démocratique deviendra alors possible.

3. SOCIALISATION DES LEVIERS ÉCONOMIQUES

3.1. Les secteurs clés aux mains de la collectivité

Si des géants financiers ne réussissent pas à éviter des situations qui obligent la collectivité à les sauver, quel est encore l'argument pour laisser des firmes privées exercer ce genre d'activités ? Le capitalisme moderne est-il donc fait pour que de grandes entreprises privées puissent faire d'énormes bénéfices quand tout va bien, et pour que l'Etat – donc les contribuables – les sauve (temporairement) quand ça va mal, en supportant les risques et les pertes ? Si c'est comme ça, pourquoi ne pas reprendre définitivement dans des mains publiques les activités de ces leviers économiques ?

La question est pertinente. Il n'est quand même pas possible qu'il y ait dans l'économie des secteurs où l'on puisse dire : « Allons-y, faisons du profit, même beaucoup. Si ça tourne mal, le contribuable paiera les pots cassés. » Et certainement dans des secteurs dont on sait qu'ils ne peuvent pas faire faillite, parce que cela conduirait au chaos. De tels secteurs devraient être dans des mains publiques. C'est la logique même.

Au moins, il y aurait alors la possibilité d'un véritable contrôle démocratique. Cela vaut pour le secteur bancaire, mais aussi pour d'autres secteurs économiques clés. Les géants de l'énergie, par exemple, sont aussi *too big to fail*, trop grands pour faire faillite. Ils ont en main le courant électrique fourni aux ménages. Est-ce une raison pour que nous devions – en cas de besoin – voler au secours de firmes privées comme Electrabel-Suez, qui font en temps normal – et parfois aussi en pleine crise - des bénéfices démesurés ?

Sous le capitalisme, l'État est le valet de ces entreprises monopolistes. Il leur offre leurs bénéfices démesurés sur un plateau d'argent. Et il revient

en cuisine avec un plateau plein de pertes. Dans un ménage normal, personne n'accepterait ça. Dans le ménage du capitalisme, c'est la règle. La société socialiste – qui veut mettre en propriété publique les principaux leviers économiques – est beaucoup plus logique, rationnelle et meilleur marché. Electrabel et Co ne disposeraient plus de droits « naturels, inaliénables ». Elles deviendraient alors des instances publiques qui serviraient un but public.

La seule solution conséquente pour les secteurs clés qui portent l'économie, c'est de les « socialiser ». C'est la collectivité qui les prend en mains. Leur but n'est plus alors de maximaliser les bénéfices des actionnaires, mais d'organiser la production en fonction des besoins de la société, en suivant un développement planifié, en respectant les normes sociales et écologiques. Les revenus de la production retournent alors à la collectivité et peuvent également servir à la satisfaction des besoins publics.

Quand l'État devient l'actionnaire majoritaire, l'« entreprise publique » ne peut plus continuer à fonctionner comme une entreprise privée en concurrence avec les autres sur le marché. Les entreprises publiques ne peuvent être dirigées comme des entreprises privées, avec des PDG gagnant des salaires faramineux alors que les postiers auxiliaires, par exemple, doivent s'en sortir avec des mini-salaires. Elles ne peuvent pas non plus être dirigées par des bureaucrates ou des hommes politiques, mais par des personnes qui assument un engagement au service de la société. Il ne peut être question de doubles mandats et la transparence doit être de mise dans les conseils d'administration publics, dont les assemblées peuvent être suivies dans les médias ou sur internet. Il doit y avoir un contrôle de la part des travailleurs, des syndicats et des usagers.

La socialisation est nécessaire pour changer la finalité de ce genre de secteurs. L'objectif n'est plus de satisfaire les actionnaires avec des rendements de 12 ou 13 %. L'objectif devient de fournir un service public. Ces secteurs sont alors guidés par la société et plus par le profit. Dans le cas du secteur de l'énergie : pour fournir de manière durable de l'énergie à la société. Dans le cas du secteur bancaire : pour fournir du crédit là où c'est

nécessaire, pas pour spéculer en Bourse. Les secteurs clés deviennent alors des instances publiques qui servent un but public et écologique.

3.2. Des secteurs publics pour garantir les droits fondamentaux

Une fonction essentielle d'une société socialiste consiste à garantir les droits fondamentaux élémentaires, tels qu'ils sont formulés, entre autres, dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, et approuvés par les Nations unies. Là où il y a des droits, il y a aussi des devoirs. Certains devoirs incombent à la société, d'autres au citoyen. Le socialisme 2.0 doit garantir les droits élémentaires de chaque citoyen et le citoyen doit respecter et protéger les biens collectifs. L'État doit veiller à ce que les secteurs sociaux essentiels soient structurellement hors des mains du marché. Car le marché ne poursuit pas l'intérêt général mais le profit maximal pour les actionnaires, ce qui est tout autre chose. Le marché ne pense pas à long terme mais fonctionne au rythme des assemblées trimestrielles d'actionnaires.

Nous l'avons vu lors de la libéralisation du marché de l'énergie, des télécommunications et des banques dans les années 90, qui a préparé les privatisations. Et nous voyons la même chose se produire avec la libéralisation de la poste et des chemins de fer (dans les années 2000), comme tremplin vers les privatisations. A la Commission européenne, certains pensent maintenant à libéraliser aussi les soins aux personnes âgées, les crèches, les soins de santé, l'eau et bien plus encore. Chaque fois, on prétend que ce serait beaucoup mieux pour les citoyens, mieux pour l'efficacité et mieux pour le personnel. Et chaque fois, c'est le contraire qui arrive : cela devient plus cher et moins accessible aux citoyens, plus inefficace et pire pour le personnel.

Le marché ne sert pas l'intérêt général mais est par nature guidé par le profit. Il creuse le fossé entre pauvres et riches. Si nous voulons réaliser les droits sociaux fondamentaux de la Déclaration universelle des droits de l'homme, la société va devoir prendre ces secteurs sociaux en main,

assurant pour tous les soins de santé, l'éducation et l'enseignement, un logement confortable, les transports publics et les services sociaux. Pas sur papier, mais en réalité. Tous ces secteurs deviennent dès lors des secteurs sociaux, sous contrôle public.

La fonction fondamentale d'un service public est de fournir des services à la collectivité. Les services publics basent leur action sur la « valeur d'usage » (l'utilité pour le citoyen) et non sur la « valeur d'échange » (ce que cela peut rapporter) déterminée par le marché. Il est possible de décider, par exemple, d'offrir certains biens et services meilleur marché que leur coût de production réel, parce qu'ils doivent assurer des besoins élémentaires de la population. La société a le monopole sur la production de ces biens et services. La population peut alors jouir de plus en plus d'un « revenu socialisé », cette partie de la richesse que nous produisons ensemble et qui est réinvestie dans des services collectifs et publics accessibles à tous gratuitement ou à bon marché. La société est organisée de façon à garantir structurellement les droits fondamentaux.

La crèche, la garderie, l'école, la bibliothèque, l'arrêt de bus, le bureau de poste, le ramassage des poubelles, le bassin de natation, l'électricité, les finances : dans une société socialiste du 21^e siècle, les services fournis par la société déterminent une grande partie de notre vie quotidienne. Des services publics modernes sont une des pierres angulaires du socialisme 2.0. Ils doivent assurer l'égalité des usagers et la proximité. Ils sont bien répartis sur tout le territoire et les mêmes tarifs forfaitaires⁵ sont d'application tant dans les territoires densément peuplés que dans les régions moins peuplées. Les services publics doivent garantir aussi la participation des usagers, du personnel et des syndicats pour combattre toute bureaucratisation et travailler de manière efficace. Les organisations de consommateurs et de défense de l'environnement peuvent dans ce domaine jouer un rôle important. L'existence d'un droit d'initiative afin de mettre des points à l'ordre du jour, d'organiser des séances d'audition

5 Montant forfaitaire : montant fixe et identique pour tous.

et des sessions participatives est nécessaire. Les services publics sont un élément essentiel du tissu social de la collectivité. Ils permettent la rencontre et le contact entre les gens du quartier. Ils garantissent la continuité des services à long terme, parce que l'intérêt général prime sur le profit. C'est pourquoi, les services publics reçoivent suffisamment de moyens pour fournir un service rapide et de qualité, ainsi que les ressources technologiques les plus avancées.

3.3. Patrimoine, savoir et développement communs

Les formes les plus importantes de richesse nous appartiennent à tous, ce sont des biens collectifs qui doivent être activement préservés et être gérés dans l'intérêt de tous. L'air que nous respirons, l'eau douce, les océans, la biodiversité, l'atmosphère doivent être protégés contre la destruction, la pollution, l'acidification, la raréfaction et le réchauffement climatique. Ils appartiennent au patrimoine collectif de l'humanité. Nous devons organiser la production et les activités humaines de sorte qu'elles ne conduisent pas au dépérissement de l'environnement.

Les richesses naturelles et le sous-sol doivent redevenir des propriétés collectives. Ainsi, nous pouvons les gérer et les exploiter avec la conscience que ces sources naturelles ne sont pas illimitées et en pleine connaissance des effets secondaires dommageables. C'est la condition indispensable pour garantir un principe de précaution qui est impossible lorsque ces richesses sont exploitées par les monopoles privés des matières premières et de l'alimentation. Cela doit permettre de prévenir et de limiter les dommages, de préserver autant que possible les capacités de régénération de la nature et de réparer les dégâts environnementaux. La société doit gérer la terre en bon père de famille, disait déjà Marx, afin de pouvoir la transmettre en meilleur état aux générations à venir.

La collectivité doit aussi pouvoir décider de l'utilisation et du développement de la connaissance et de la science, et de leur transformation en technologie et en produits utiles. En effet, la science peut servir aussi bien

à produire des armes de guerre toujours plus sophistiquées⁶ qu'à mettre sur pied des systèmes économiques durables. La recherche scientifique fondamentale est aujourd'hui en premier lieu publique et collective, alors que la recherche scientifique appliquée et les applications technologiques sont souvent aux mains d'entreprises privées, soutenues ou pas par des subsides de l'État et l'aide des universités. La collectivité devrait avoir le contrôle de la recherche, des résultats et des applications pratiques issues des recherches scientifiques, pour pouvoir opérer des choix utiles sur le plan social et écologique.

Aujourd'hui, c'est le contraire qui se passe. Les droits de propriété intellectuelle, farouchement défendus par les grandes entreprises, empêchent l'usage collectif de nouveaux produits et freinent le développement de la technologie. Les résultats scientifiques sont prisonniers de brevets et de licences, et il est dès lors difficile de les généraliser à grande échelle, ainsi que de faire tester et améliorer les modèles existants par les chercheurs partout dans le monde.

Une société saine et gérée de manière rationnelle reconnaît que les ressources naturelles de la planète et la connaissance accumulée par l'humanité représentent un patrimoine collectif commun. Et que personne n'a le droit de monopoliser ce patrimoine collectif par soif de profit à court terme ou par intérêt personnel. Le patrimoine culturel doit être protégé et être une propriété collective. Monuments, parcs et bâtiments historiques appartiennent à la collectivité et ne peuvent être aux mains du privé. Le patrimoine culturel doit aussi être accessible librement à tous.

6 Sophistiqué : ingénieux, avancé, étudié.

4. DÉVELOPPEMENT PLANIFIÉ

4.1. Besoins humains comme moteur de l'économie

Nous avons atteint avec l'humanité un point où nous avons la technologie et les moyens pour nous fixer des objectifs que nous aurions jugés hors de portée auparavant. Il est parfaitement possible d'éradiquer la faim dans le monde entier. Ou de diminuer le rythme de travail. Mais au lieu d'être au service de l'humanité, la technologie ne sert que la machine à profit. Et l'être humain est plus que jamais esclave d'un rythme infernal.

Le niveau des connaissances scientifiques et techniques, l'informatique et les télécommunications, les méthodes de production sophistiquées donnent à l'humanité des possibilités insoupçonnées d'organiser rationnellement la production. Tous les moyens sont à disposition pour accorder les forces productives⁷ aux besoins de la population tout en respectant les ressources naturelles et l'environnement.

L'économie du socialisme 2.0 est orientée vers la satisfaction des besoins. La « valeur d'usage » des produits occupe une position centrale, contrairement au capitalisme où tout est au service de la « valeur d'échange ». On ne recherche que le développement nécessaire, social et durable. Nous voulons éliminer les effets secondaires néfastes du processus de production (sur l'homme et la nature) sur le lieu de production même, dans l'acheminement (choix des produits, matières premières et transport...) et l'évacuation (recyclage ou destruction des déchets...). Nous utilisons le progrès dans la production et la technologie pour garantir le droit de chacun à une existence décente et respecter les limites de la nature. L'économie est guidée par un moteur social et plus par le moteur du profit.

7 Forces productives : ensemble des facteurs qui contribuent à la production matérielle. La force de travail des travailleurs eux-mêmes, les matières premières, les machines, la technique.

4.2. Planifier le ménage collectif

Les leviers économiques stratégiques de la société sont socialisés. C'est une condition pour la planification. La socialisation permet également que ce que rapporte la production retourne à la collectivité et soit utilisé conformément au plan. Ainsi, le bien-être matériel et le développement culturel de la population peuvent être stimulés et les objectifs écologiques que s'assigne la société peuvent être réalisés. La chasse au profit est remplacée par l'utilité sociale et écologique. Le ménage collectif – un autre nom qu'on peut donner à l'économie – est organisé d'une autre manière.

Le but est de réaliser davantage d'initiatives sociales, des services collectifs de qualité et accessibles, un écart salarial et de revenus moins grand, une utilisation optimale des capacités de chacun, le plein emploi avec des jobs qui permettent de vivre et de s'épanouir, plus de qualité de vie et un meilleur environnement.

C'est possible si nous organisons la production plus efficacement, avec moins de gaspillage, une croissance harmonieuse et durable, sans crises, sans lutte concurrentielle mortelle, sans guerres de conquête.

C'est pourquoi le socialisme 2.0 organise la production selon une autre logique : la satisfaction des besoins sociaux, culturels et écologiques prioritaires. Pour atteindre ces objectifs, il est nécessaire de planifier la production, les investissements, la recherche et la répartition des richesses produites. Alors, ce n'est plus le chaos du marché capitaliste qui détermine ce qui est produit, pour qui et à quel prix. La planification doit assurer un développement harmonieux, efficace et durable, qui garantit que l'utilisation des matières premières, du travail et de la technologie correspondent réellement aux priorités indiquées par la société de manière démocratique et participative. Les petits indépendants et les PME opéreront alors dans un tout autre contexte, dans lequel ils ne seront pas laminés par les grandes chaînes et les multinationales. La coopération volontaire sera encouragée. La planification permet aussi le déploiement de tout le potentiel humain. Planifier consiste à voir plus loin que le bout de son nez, cela dépasse les intérêts à court terme et peut permettre

d'atteindre les objectifs à long terme dont l'humanité et la nature ont tellement besoin.

La planification est une condition pour pouvoir réaliser une véritable démocratie. Les grandes options stratégiques de la société, les choix budgétaires et les investissements ne sont plus déterminés par les intérêts des actionnaires, mais font l'objet d'un débat public. La planification est un processus basé sur la participation active de tous les travailleurs et consommateurs. La population est impliquée au maximum dans la définition de la politique économique et dans l'exécution de cette politique, tant au niveau de la macroéconomie qu'au niveau microéconomique, au sein des secteurs et entreprises socialisés.

4.3. Libérer la planification de l'emprise de la propriété privée et de la soif de profit

Pour faire face aux grands défis de progrès social, d'équilibre écologique, de développement démocratique et pacifique, nous devons donc planifier. Mais, ne vous y trompez pas, aujourd'hui aussi, on planifie. Et pas qu'un peu. La planification économique est réservée au huis clos des conseils d'administration des multinationales privées. Des multinationales comme Bayer, Arcelor-Mittal ou Unilever planifient de A à Z à une échelle inouïe : l'extraction des matières premières, leur transport, leur traitement, la finition de ces produits, jusqu'à la distribution des produits finis vers des millions de gens sur tout le globe terrestre. C'est un processus très strictement planifié. Seulement, ça se passe à huis clos, et le plan élaboré a pour seul objectif une plus grande concentration⁸ de capital et la conquête d'une plus grande part de marché. Rien de social et d'écologique dans la prise de décision.

Une poignée de PDG et d'administrateurs décident de cette planification, au nom des grands actionnaires et des grandes familles. De par sa nature, cette planification se concentre sur l'entreprise elle-même. Parce que

8 Concentration : rassembler et accumuler du capital.

chaque chaîne de production planifie indépendamment, les différentes chaînes planifient trop de capacité de production. Car chacun compte pouvoir conquérir une plus grande part de marché. Cette surcapacité donne lieu à des crises de surproduction.

Ces planifications sont orientées sur l'accumulation d'un capital de plus en plus important afin de survivre dans la lutte concurrentielle. La conquête et la protection des marchés passent avant la satisfaction des besoins vitaux de la société. Lorsque le gouvernement d'Afrique du Sud a décidé de prendre lui-même en main la production de médicaments contre le sida et de les mettre sur le marché à prix réduit, les grandes firmes pharmaceutiques l'ont attaqué en justice. Un autre exemple : la première attaque du virus Ebola a eu lieu en 1976. Les grandes firmes pharmaceutiques ont eu quarante ans pour développer et tester un vaccin anti-Ebola. Elles ne l'ont pas fait parce que la population d'Afrique est trop pauvre pour payer le vaccin. Pour conserver leur monopole et leurs bénéfices, les grands producteurs de semences agricoles livrent leurs produits avec un verrou génétique appelé « terminator » – un procédé qui rend les plantes stériles et les empêche de produire des nouvelles semences pour la saison suivante. Sous le capitalisme, la chasse aux bénéfices détermine la planification. Et cette planification n'est ni rationnelle, ni écologique, ni sociale.

Les autorités publiques planifient elles aussi, dans le domaine politique. Cette planification peut soutenir certaines orientations au moyen de subides ou d'une politique fiscale, elle peut définir certaines limites, mais elle ne touche pas aux stratégies et choix déterminés par les géants industriels et financiers. Que produisons-nous ? Pour qui ? De quelle façon ? Des centaines de milliers de travailleurs n'ont pas leur mot à dire. Et la société encore moins. Nous devons aller vers une économie planifiée moderne, démocratique, sous contrôle de la population.

4.4. Une planification performante et participative

La participation démocratique au processus de planification est un pilier essentiel du socialisme 2.0. Elle implique activement la population dans les grands choix de la société, dans la vision de l'avenir et de la voie à suivre pour y arriver. Les décisions sociales importantes suivent ainsi un processus démocratique : en matière de rapport entre investissements économiques et sociaux, de choix énergétiques, de développement des secteurs stratégiques, de grands développements structurels sur le plan de la culture, de l'environnement, des infrastructures urbaines et des transports, de l'implantation d'activités de détente et d'activités économiques, de priorités à la recherche et à l'innovation. La planification à long terme doit être complétée par une planification à court terme. Elle doit être bien plus flexible et rapidement adaptable aux circonstances changeantes, aux nouvelles possibilités ou variations de la demande.

Une planification performante et participative ne règle naturellement pas tout jusqu'au moindre détail, jusqu'à la description du moindre petit écrou. Non, il est nécessaire que les grandes décisions qui ont une implication pour l'ensemble de la société ne soient pas prises en fonction du jeu de la concurrence et de la chasse au profit. Elles doivent respecter consciemment les priorités sociales et écologiques, et faire appel de la manière la plus efficace aux capacités disponibles. La planification doit être un instrument qui assure que les choses puissent se passer collectivement, avec la coopération de tous. Ce cadre doit créer de nouvelles possibilités pour les initiatives créatrices individuelles et collectives, qui forment la base nécessaire au renouveau et au progrès de la technique et de la science. La planification sert à placer dans un cadre global l'ensemble des initiatives et décisions, pour garantir que soient effectivement réalisés les principaux objectifs sociaux, culturels et écologiques, et pour assurer qu'une initiative n'en rende pas une autre impossible.

Une planification participative performante n'est possible que si tout le monde a accès à suffisamment de connaissances et d'information. La réduction du temps de travail permet d'avoir plus de temps afin de s'impliquer dans la société et de s'épanouir sur le plan personnel. Et la distinction entre les professions intellectuelles et manuelles continue ainsi à s'atténuer. Dans la production, aujourd'hui, il y a déjà une tendance à la polyvalence et à une importance croissante de l'informatique dans les systèmes de commande. Tout(e) « travailleur (-se) manuel (le) » doit être un peu ingénieur à sa manière, pouvoir suivre des formations, participer à l'optimisation du processus de production et participer à la direction de l'entreprise. Les professions intellectuelles doivent également être plus proches de la mise en pratique sur le terrain. On doit arriver à ce que, dans leur vie, les gens exécutent des emplois de natures différentes : d'emplois non qualifiés à emplois qualifiés, de travail productif au travail de services, du travail répétitif au travail créatif. Une semaine de travail ou une carrière peut comprendre plusieurs combinaisons de tâches créatives, de travail manuel, de tâches démocratiques, de tâches de soins, d'engagement.

4.5. Innovation, créativité et diversification

Le socialisme 2.0 part d'un changement de paradigme : penser autrement la société, l'économie et la production. Cela veut dire amener une autre logique, développer d'autres motivations et d'autres méthodes. L'innovation, sur ce plan, est un bon exemple.

Sous le capitalisme, la chasse au profit est le moteur de l'innovation, du progrès technologique et de la recherche. L'intérêt personnel est encensé comme source de progrès et comme morale universelle. On ne peut nier qu'il s'agit effectivement d'un puissant stimulant pour développer de nouveaux produits et de nouvelles méthodes de production. Mais cela aboutit également au gaspillage, à la production de produits nocifs ou peu respectueux de l'environnement, à des priorités qui ne tiennent compte que d'une demande parfois superflue, et à des investissements massifs dans les technologies militaires de pointe et dans la guerre.

Comment une société qui n'est pas basée sur la concurrence peut-elle apporter plus de progrès et de renouveau que le capitalisme, et en même temps amener un large éventail de produits différents ? Le socialisme 2.0 entend stimuler la recherche scientifique en fonction des priorités sociales, culturelles et écologiques, et libérer les moyens à cet effet, sur base de cinq points de départ.

1. Le socialisme 2.0 s'appuie sur la force de la recherche collective. Un réseau d'équipes scientifiques qui cherchent des réponses de façon ciblée peut effectuer plus de percées que la somme des entreprises individuelles, centrées sur le profit et qui, souvent, effectuent le même travail parallèlement les unes aux autres. Le meilleur exemple des possibilités offertes par la recherche collective est l'accélérateur nucléaire à particules du CERN, à Genève : un tunnel circulaire souterrain de 27 kilomètres de long, construit afin de découvrir les fondements ultimes de la matière. C'est une initiative publique à laquelle sept mille physiciens du monde entier collaborent. Ils se sont engagés à traiter les données dans un réseau informatique (Grid). Le résultat est innovant : en 2012, ils ont pu démontrer expérimentalement l'existence de la particule Brout-Englert-Higgs ou boson.

Des réalisations moins spectaculaires, mais tout aussi importantes sont les nombreuses initiatives d'Open Source. Les programmeurs des logiciels libres mettent leur code à la disposition d'autrui dans le monde entier pour qu'il soit possible de collaborer à l'adaptation et à l'amélioration des logiciels. Cette association collective est à l'opposé des « droits de propriété intellectuelle » des monopoles et aboutit à des produits de plus en plus performants, tels le navigateur Firefox, le système d'exploitation Linux ou le webdesigner Drupal. Linux est le fruit de la collaboration de pas moins de 3 000 programmeurs dans au moins 90 pays différents.

On peut économiser beaucoup de temps, d'énergie et d'argent en centralisant la recherche et en diffusant une quantité limitée, mais suffisante, de variantes de produits, en se basant sur les meilleurs résultats.

Naturellement, le socialisme 2.0 devra veiller à ce qu'il y ait un équilibre entre l'efficacité et une offre suffisamment diversifiée.

2. L'inventivité, l'expérience pratique et l'intelligence des gens. Le socialisme 2.0 a besoin de tous les talents et veut œuvrer à une société de citoyens actifs et créatifs. La mobilisation de tous les travailleurs, et la mobilisation de toutes les personnes en tant que membres de la collectivité, et en tant que consommateurs, est une source essentielle d'innovation. La société doit se mettre en quête d'idées novatrices, au lieu de les étouffer dans l'œuf parce qu'elles ne rapportent pas assez.

3. La disposition et la motivation des gens à travailler pour la collectivité. Des études prouvent que les gens travaillent mieux lorsqu'ils ont une motivation intrinsèque⁹. Des termes savants décrivent trois motivations importantes : *autonomy, mastery & purpose* (autonomie, maîtrise et utilité). Les gens sont motivés quand ils peuvent travailler de façon autonome, quand ils peuvent s'exercer pour s'améliorer et quand ils voient clairement que leur travail a une utilité sociale. Le contexte socialiste fait en sorte que ces trois motivations intrinsèques soient mieux mises en valeur. Nous sommes convaincus que les travailleurs sont davantage motivés en vue d'un progrès réel de la société que pour le rendement maximal en faveur de quelques actionnaires. Les travailleurs auront aussi quelque chose à dire sur ce qu'ils produisent et sur la façon dont ils le produisent. Pourquoi des scientifiques seraient-ils moins motivés s'ils devaient développer des produits pour la collectivité et non pour des firmes privées ? La majeure partie des inventions importantes sur le plan économique proviennent de scientifiques universitaires, de chercheurs du service public et d'inventeurs indépendants pour qui la motivation de faire du profit n'est pas décisive. Même les gadgets les plus technologiques sont tributaires de la recherche publique universitaire, dans le cadre des programmes spatiaux ou militaires.

9 Intrinsèque : qui est propre et essentiel à quelque chose ou à un individu, indépendamment de facteurs extérieurs

4. Le socialisme 2.0 fait également appel à l'émulation socialiste en tant que stimulant. Le capitalisme signifie concurrence entre les entreprises pour la conquête de marchés. Le socialisme élimine la concurrence au sein des secteurs publics, mais maintient l'émulation entre les équipes afin d'encourager la recherche fondamentale et le progrès technologique, dans l'objectif de trouver des solutions aux besoins sociaux et écologiques. Par exemple : élaborer la meilleure proposition de chauffage urbain écologique ou de rénovation urbaine à caractère social. Dans la plupart des secteurs, différentes entreprises cherchent chacune leur propre voie vers le renouveau, l'efficacité et l'amélioration, de manière à stimuler la diversification et l'innovation.

5. Le socialisme 2.0 donne aussi de l'importance aux stimulants matériels. Le talent est encouragé par des stimulants moraux mais aussi matériels. Sous le socialisme 2.0, l'actuel fossé absurde et obscène de l'inégalité, dans lequel 1 % à peine de la population mondiale détient la moitié de toutes les richesses de la planète, est éliminé. Ce genre d'inégalité devient impossible et la société veille à ce que personne ne soit laissée sur le bord du chemin. Mais cela ne veut pas dire qu'il existe une égalité totale. Il y aura encore des différences salariales, des gens assumeront davantage de responsabilités ou prendront de plus gros risques (dans les professions dangereuses), il y aura des spécialistes, des gens qui travaillent dans les métiers lourds et dans les professions en pénurie. Dans ce contexte, les stimulants matériels encouragent également la créativité et l'esprit d'innovation.

4.6. La base technologique de la planification

Nous voulons libérer la planification de l'emprise de la propriété privée. C'est ainsi qu'un contrôle démocratique devient possible, qu'il peut y avoir un débat collectif sur les objectifs de la production. Que nous pouvons éviter les crises de surproduction et le gaspillage. Et que l'environnement peut être respecté.

Pour aller dans ce sens, les moyens technologiques les plus avancés doivent être engagés. La base technologique qui rend la planification possible est aujourd'hui infiniment plus forte qu'au siècle passé. À une certaine époque, les cartes perforées, les tableaux input/output et la paperasse ont provoqué une grande bureaucratie dans la planification. Les systèmes informatiques primitifs des années soixante et septante n'étaient pas en mesure de maîtriser les relations complexes d'une économie moderne, mais les plus gros réseaux informatiques d'aujourd'hui sont un milliard de fois plus rapides. Ce qui permet de réaliser des outils incroyables de gestion dans les réseaux mondiaux des multinationales.

L'informatique permet aussi le développement de feed-back¹⁰, d'interaction et de systèmes en temps réel¹¹. Par exemple, l'organisation de livraison dans les systèmes de just-in -time (flux tendu ou zéro stock) ou l'organisation du trafic aérien et des aéroports. Après l'attaque contre les tours jumelles à New York, l'ensemble du trafic aérien international a été réorganisé en quelques heures. Les chaînes de production automatisées et les opérations boursières de spéculation sont commandées par des algorithmes et des systèmes informatiques puissants.

« Les technologies de l'information jouent un rôle prééminent dans notre propre organisation », peut-on lire sur le site web d'Unilever. « C'est une tâche respectable d'édifier et de maintenir à jour une infrastructure pour 200 000 collaborateurs dans le monde entier. Cela exige un process-engineering¹² et un développement puissant de systèmes et de logiciels. » Pour conclure : « C'est ainsi que la technologie nous aide à garder notre avance sur nos concurrents. » Ne serait-il pas, au contraire, beaucoup mieux de réfléchir à une société où la technologie serait utilisée pour une planification collective qui soit sociale, démocratique et écologique ?

10 Feedback : interaction en retour, qui permet une correction sur la base des données pratiques du terrain.

11 Systèmes en temps réel, ou *real time* : dans ces systèmes de gestion, on met l'accent sur la simultanéité. Les tâches sont exécutées à un moment précis et selon les priorités définies par l'utilisateur.

12 Le process-engineering ou technique des processus s'occupe de la création et de la gestion de grands systèmes complexes.

Les nouveaux médias et méthodes de communication créent aussi plus de possibilités d'organiser le débat démocratique sur les priorités macroéconomiques et les choix budgétaires, et sur les grands plans d'infrastructure et d'urbanisation. Les instruments de planification deviennent donc meilleurs, plus efficaces et aussi plus transparents. Dans son nouveau système de gestion, le gouvernement régional flamand établit des plans quinquennaux pour sa politique, et impose aussi cette planification de manière uniforme à toutes les villes et communes. C'est réalisé de manière digitale et c'est un système efficace pour accorder entre eux les plans de différents niveaux de pouvoir (régional, provincial et local).

Ce sont de grands atouts pour une planification complexe. Mais ça ne signifie pas que tout est défini de manière centrale. En opposition à l'approche hypercentralisée et non transparente dans les quartiers généraux des grandes entreprises transnationales, une planification transparente devient possible, qui repose sur l'articulation de la décentralisation là où c'est possible et de la centralisation là où c'est nécessaire.

5. UN MODÈLE DURABLE DE SOCIÉTÉ

5.1. Travail et nature : les deux sources de richesse

Contrairement à ce qui est affirmé parfois, Marx et Engels n'ont pas seulement prêté attention à la question sociale et à l'exploitation économique, mais aussi à la relation entre l'homme et la nature. Tout comme les économistes libéraux classiques, Marx était d'avis que la nature est un cadeau gratuit pour l'humanité. Nous pouvons donc en prendre possession, disaient les premiers capitalistes. Les groupes les plus puissants, comme la Société Générale, ont reçu les conquêtes coloniales du roi et de l'État belge comme un « cadeau de la nature ». Ce n'est bien sûr pas ce que Marx voulait dire. Sous le capitalisme, des personnes privées s'approprient le sol et le sous-sol et leur donnent une valeur marchande, alors qu'aux yeux de Marx, ils ne devraient avoir qu'une valeur d'usage. En tant que cadeau de la nature, la collectivité devrait les gérer et les utiliser pour améliorer le bien-être de l'humanité.

A côté de la force de travail humaine, la nature est bel et bien une source de richesse, disaient Marx et Engels. Même plus : l'homme lui-même est une partie de la nature, la partie intelligente de la nature. Ce qui rend possible pour l'humanité, comme le disaient Marx et Engels, de « prendre en main la nature, d'en connaître les forces profondes et de les maîtriser ». Les hommes primitifs ont appris à fabriquer des outils pour travailler le sol, et le processus de siècles de progrès technique et scientifique a conduit finalement à la révolution industrielle et au développement du capitalisme. Non seulement ce système exploite la force de travail, dit Marx, mais il perturbe les échanges, le métabolisme entre homme et nature. Marx définissait parfois la nature en tant que corps anorganique¹³ de l'homme, une

13 Matière anorganique : matière qui n'appartient ni à la vie végétale, ni à la vie animale. Les métaux, les sels, l'argile, le sable, le gravier sont anorganiques. Organique désigne ainsi le domaine du vivant.

allusion précoce au concept de l'écosystème. Et Engels d'y ajouter la mise en garde suivante : « ... les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau... ».

L'homme est supérieur aux autres êtres vivants, a dit Engels, parce que l'homme est en mesure d'apprendre à maîtriser les lois de la nature et à agir alors avec elle de manière rationnelle. Marx a déjà émis un avertissement lorsqu'il a remarqué comment le développement forcené de l'agriculture chimique conduisait à l'épuisement des sols et comment l'urbanisation perturbait la relation entre ville et campagne. Aujourd'hui, l'épuisement de certaines matières premières, la pollution des sols et des océans, la raréfaction de l'eau potable, la déforestation et la perte de biodiversité ont atteint un seuil alarmant. Et nous fonçons tête baissée vers une énorme catastrophe en matière de changement climatique.

L'humanité doit être en mesure de mieux interagir avec la nature, sans affaiblir le progrès et la prospérité. C'est la signification du concept de *développement durable* tel qu'il a été formulé dans le Rapport Brundtland de 1987¹⁴, c'est-à-dire « de répondre aux besoins du présent sans compromettre la possibilité pour les générations à venir de satisfaire les leurs. » C'est en fait une variante de ce que Marx disait déjà lorsqu'il mettait l'accent sur la responsabilité de la génération actuelle de conserver la terre « en bon père de famille » pour les générations suivantes.

Les relations entre homme et nature ne sont pas statiques, mais doivent cependant être durables. Il ne s'agit donc pas de « geler » la planète dans son état actuel, mais de la garder vivable pour l'humanité. Nous considérons la richesse de la terre non pas « en soi », mais en relation avec les besoins de l'humanité. Nous considérons la nature à partir de l'intérêt de

14 Le rapport Brundtland a été commandé par l'Assemblée générale des Nations unies et rédigé par une équipe internationale de la Commission mondiale pour l'Environnement et le Développement. Il a reçu le nom du rapporteur, le Premier ministre norvégien Gro Harlem Brundtland.

l'humanité, à partir de l'élément intelligent de la nature. L'homme ne peut pas survivre sans la richesse de la nature, et son épuisement cause un dommage irréversible aux conditions de vie de l'humanité et à ses chances de survie. Or l'homme, en tant qu'« être intelligent », devrait être conscient que ses connaissances en ce qui concerne les relations complexes entre la biodiversité et les écosystèmes sont limitées et devrait se comporter par conséquent de façon prudente et respectueuse envers la nature. Une vision purement utilitariste¹⁵ de la nature présente le risque que des éléments de la nature apparemment « superflus » soient menacés et disparaissent, alors que la disparition de ces éléments aurait des conséquences très graves.

Pour Marx, au milieu du 19^e siècle, tout ceci était déjà un argument fort – à côté de l'argument social – pour préconiser une société socialiste, où « l'homme social, les producteurs associés, règlent rationnellement leurs échanges avec la nature, qu'ils la contrôlent ensemble au lieu d'être dominés par sa puissance aveugle et qu'ils accomplissent ces échanges en dépensant le minimum de force et dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. »

5.2. Une autre croissance

Le socialisme 2.0 veut employer le potentiel humain et les ressources naturelles selon une autre logique. Une logique selon laquelle l'économie est construite autour de la valeur d'usage et non de la valeur d'échange. Ce qui signifie que la production est organisée en fonction des besoins de la population, de l'amélioration des conditions de vie et des limites de la nature. Il est donc nécessaire de tenir compte de *l'empreinte écologique*. L'empreinte écologique compare l'utilisation de ressources naturelles, « la charge des rejets » sur la planète avec la capacité de régénération, d'absorption et de reproduction de la nature (*la capacité biologique*). Et ce bilan n'a rien de réjouissant. Exprimé simplement : actuellement, il faut un an et demi pour reproduire toutes les ressources renouvelables que la population mondiale consomme en un an.

15 Utilitariste : orienté vers l'utilité immédiate.

Ici se pose une question cruciale : comment le progrès (la réalisation de meilleures conditions de vie pour la majorité des humains) peut-il aller de pair avec la protection des écosystèmes ? En d'autres termes, l'humanité est-elle condamnée à l'arrêt ou à la régression afin de rétablir l'équilibre ? Comment, dans les pays en voie de développement, la prospérité pour tous pourra-t-elle exister ? Comment une société socialiste peut-elle concrétiser ses promesses de progrès social ?

En premier lieu, le socialisme 2.0 rend possible une véritable redistribution de la richesse mondiale. Aujourd'hui, 80 individus dans le monde possèdent autant que 3,5 milliards d'autres humains. C'est sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il n'est pratiquement plus possible de s'imaginer l'ordre de grandeur de la richesse que s'est arrogée la couche supérieure de ces ultra-riches. Une redistribution démocratique libérera une énorme richesse qu'on pourra alors investir dans des projets sociaux et écologiques, et dans l'innovation industrielle. Ainsi, beaucoup de besoins pourront être satisfaits sans qu'il soit nécessaire de disposer de forces productives supplémentaires.

Secundo, le socialisme 2.0 entend surtout stimuler le développement des forces productives, de sorte que l'amélioration des conditions de vie et le progrès social puissent principalement se réaliser par une hausse de la productivité et de l'efficacité de l'appareil de production existant. Les améliorations de l'efficacité et les hausses de la productivité sont une alternative importante à la mise en place de toutes sortes de systèmes de production supplémentaires, souvent très gourmands en énergie. Sous le capitalisme, la production pour la production est la norme et la croissance arbitraire (du PIB) est le critère absolu. L'accumulation de capital est la motivation ultime et la règle contraignante du capitalisme. La croissance est un fétiche. Peu importe ce qu'on produit, même s'il s'agit de produits nocifs pour l'homme et la nature, pourvu qu'une demande existe. Au besoin, on crée même cette demande artificiellement. La société de consommation, dans le mauvais sens du terme, est une artère vitale pour l'accumulation de capital. C'est le « productivisme » sous le capitalisme, qui n'a rien à voir avec la manière totalement différente de produire sous

le socialisme 2.0. Sous le socialisme, la production pour la satisfaction des besoins sociaux, en respectant l'écologie, est la norme. La valeur d'usage pour l'homme, et la protection de la valeur d'usage de la nature constituent un double critère. C'est dans cette optique que le socialisme stimule la productivité des forces productives.

Le défi consiste à passer rapidement à des sources d'énergie renouvelables, à des économies draconiennes sur le chauffage et au développement poussé de transports publics. Mais il existe encore de nombreux autres moyens pour construire à plus long terme une économie durable. Ils requièrent le développement de nouvelles techniques, d'autres méthodes de production et une hausse de la productivité. Leur somme totale en termes de PIB aura probablement tendance à diminuer, mais il en sortira une économie « plus riche » en termes de qualité et de durabilité.

Le socialisme 2.0 a un autre fondement que le « consumérisme » tel que nous le connaissons aujourd'hui. Ce fameux « consumérisme » assure un flux permanent d'impulsions et de stimulants qui sont déversés sur la partie de la population qui possède un pouvoir d'achat plus ou moins grand. Ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui, l'industrie de la publicité est l'un des plus importants secteurs au monde. Sa fonction essentielle consiste à élaborer ce flux d'impulsions en faveur de la satisfaction immédiate des besoins matériels, au rythme des actionnaires des grandes entreprises monopolistes. Des pubs pour de nombreux produits et gadgets inutiles sont réalisées en permanence, pour des produits jetables et même pour des produits nocifs, du moment que tout cela produit des bénéfices. Les besoins humains sont ramenés à des besoins de consommation matérielle, au lieu de donner la priorité aux besoins sociaux, écologiques, culturels, démocratiques et intellectuels de l'homme. Dans une société qui n'est plus focalisée sur la chasse au profit, on peut éliminer beaucoup de gaspillage, de même que la consommation de luxe, superflue et hors de prix, du fameux 1 % le plus riche.

Le socialisme 2.0 veut mettre un terme aux mécanismes installés consciemment pour que les produits n'aient qu'une brève durée de vie. Le

consommateur paie non seulement plus parce que ces produits doivent être remplacés de plus en plus fréquemment, mais beaucoup plus de matières premières sont également nécessaires. D'autres produits sont également conçus pour qu'il ne soit plus possible de les réparer. Ce qui fait que 80 % de ce que nous produisons n'est utilisé qu'une seule fois pour être ensuite jeté. Pour le socialisme 2.0, il doit être possible de revoir tout le cycle de production, de façon à pouvoir développer des produits modulaires évitant de remplacer le produit tout entier. Les concepteurs de produits peuvent faire en sorte que les composantes moins durables puissent être remplacées. On peut faire en sorte qu'un produit hors d'usage puisse être transformé de façon à pouvoir être utilisé comme matière première dans un autre produit équivalent. Cela devient de l'économie circulaire, ou ce qu'on appelle la production *cradle-to-cradle* (du berceau au berceau). D'énormes économies sont ainsi possibles sur les matières premières et la consommation d'énergie. La nouvelle culture du recyclage et de la réparation systématiques part du principe que tous les nouveaux produits sont conçus et fabriqués de façon si ergonomique que les composantes en sont remplaçables et démontables et que tout peut être réemployé de façon utile quelque part. Cela requiert un recyclage du cadre technique, des instructions claires aux concepteurs, et de toutes nouvelles formations dans les écoles. Cela requiert également que les comptables calculent non seulement selon la norme « argent », mais aussi selon celle du contenu en énergie et en matières premières. Tout cela représente plus d'heures de travail. De nouveaux emplois peuvent être créés pour compenser les éventuelles pertes d'emploi suite à l'accroissement de l'efficacité et de la productivité dans l'industrie.

Si les systèmes de production et de distribution sont revus et sont plus cohérents, beaucoup de transports inutiles et gourmands en carburant peuvent être éliminés. Quelle absurdité de voir que, chaque jour, des camions de fraises espagnoles montent vers la Belgique, alors que des camions de fraises belges descendent vers l'Espagne. Une approche planifiée de l'implantation des entreprises et des centres de distribution permettrait une réduction importante des transports mondiaux dont un tiers concerne le transport de produits alimentaires. Notre consommation

alimentaire dépend de plus en plus de l'importation, alors que de nombreux produits alimentaires peuvent être produits à proximité du consommateur. Nous voulons stimuler la production agro-écologique.

Le socialisme 2.0 entend également réfléchir aux habitudes de consommation et donner la priorité à des modèles efficaces et durables sur le plan écologique en matière d'alimentation, d'habillement, de transport, d'habitat et de loisirs, dont l'impact sur l'environnement sera moins dommageable.

5.3. Une économie durable

Le socialisme 2.0 peut certainement tabler sur la connaissance technologique avancée héritée du capitalisme. Mais il devra faire d'autres choix dans son application. Une société socialiste doit être évaluée sur l'édification de modèles économiques valables à long terme. Utiliser l'eau sans assécher les nappes phréatiques. Irriguer sans assécher les cours d'eau. Des modèles de production qui n'aboutissent pas à une crise du climat. Des méthodes de production générant un minimum de déchets. Une gestion à long terme, écologiquement et socialement responsable de tout le patrimoine collectif.

Le socialisme 2.0 a pour objectif une activité économique pauvre en carbone, l'utilisation de sources d'énergie non fossiles, un maximum de récupération et de recyclage des matériaux, une généralisation des meilleurs produits et techniques disponibles, une révision de la politique du logement et des transports en fonction de l'efficacité énergétique et du transport collectif, le soutien à une agriculture moderne, responsable sur le plan écologique, l'encouragement de nouveaux modèles de distribution et de consommation, socialement et écologiquement responsables.

Pour passer à une production durable, deux mesures au moins sont nécessaires. La règle de base est d'en finir avec l'anarchie dans la production. Aujourd'hui, chaque multinationale planifie et produit pour elle-même, dans le but de conquérir une partie la plus grande possible du marché. Ce

n'est souvent que longtemps après qu'on en voit les conséquences, en particulier sur la destruction des richesses et des cycles naturels. Pour en finir avec cette anarchie du marché, il est nécessaire de planifier de manière à pouvoir faire des choix écologiquement responsables. La grande production devra devenir sociale, unie dans un but commun pour assurer de manière durable les besoins de l'homme et de la planète. La créativité des scientifiques et des techniciens pourra alors être consacrée à la recherche orientée vers des matériaux recyclables, des moyens de transport respectueux de l'environnement, une plus grande efficacité des sources d'énergie renouvelables.

Deuxièmement, il faut introduire une réelle participation dans le développement de la production. Tant par un système démocratique qui permet de donner son avis sur la planification, que par la participation directe des utilisateurs. Une économie qui respecte l'environnement suppose un bouleversement dans les habitudes et usages, l'infrastructure, le modèle de consommation, et ces choix font l'objet d'un débat public. Cela ne peut pas se faire au détriment de l'offre et de la disponibilité d'une large gamme de produits. Le socialisme 2.0 sera coloré, varié et respectueux de la nature, ou ne sera pas. De grandes entreprises modernes sont parfaitement en mesure de produire un éventail de produits divers. Avec les méthodes de production et les techniques de communication existantes, on peut réagir très vite à de nouveaux besoins ou à de nouvelles attentes. À condition que l'on mette en œuvre l'inventivité et la créativité des producteurs et aussi des utilisateurs. Ainsi, le contrôle de qualité et l'amélioration des produits pourront ne plus être des moyens de travailler de manière plus rapide et flexible, mais serviront à réaliser une production créative, efficace et durable.

6. PARTICIPATION ACTIVE AU POUVOIR

6.1. Le pouvoir au peuple

Aujourd'hui, la grande majorité de la population apprend quotidiennement ce qu'on a décidé dans son dos à propos de son emploi, de sa pension, de son salaire, de ses soins de santé, etc. Les gens peuvent bien donner leur avis sur des forums ou lors de talk shows, mais ils n'ont en réalité rien à dire. Jamais dans l'histoire, un si petit groupe – multinationales, industriels, lobby financier – n'a eu le contrôle sur la société et la direction qu'elle prend. Ce groupe a à son service une équipe de politiciens professionnels, de plus en plus éloignés de la vie réelle, qui délèguent autant que possible leurs compétences au pouvoir exécutif (le gouvernement) et qui s'efforcent activement de marginaliser les forces de contre-pouvoir dans la société.

Le pouvoir est aux mains d'institutions financières, de géants industriels et d'une poignée de politiciens et technocrates. C'est une démocratie pour l'élite, une démocratie pour le 1 %. Le nouveau mot d'ordre du capitalisme en crise, c'est des gouvernements de management, de technocrates et autres gestionnaires non élus, des gouvernements aux pleins pouvoirs, avec parfois la suspension temporaire de droits démocratiques.

Reconquérir la démocratie des mains de cette élite est indispensable pour réaliser effectivement, pour la première fois dans l'histoire, les mots de Lincoln « *gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple* » (Discours de Gettysburg, 1863). Une démocratie socialiste devra être une démocratie pour les 99 %, une démocratie des 99 %. La démocratie socialiste ne peut pas être simplement « la continuation » de l'actuelle démocratie de l'élite. Au contraire, le socialisme 2.0 vise à construire une société qui garantit et élargit les droits et libertés fondamentaux « des 99 % », qui développe une égalité véritable, ne pille pas la nature et instaure de nouvelles valeurs culturelles dans la société.

Le socialisme 2.0 ne recherche pas « un autre 1 % », une autre classe dirigeante, un changement de pouvoir au sommet. Un changement de pouvoir sera bien sûr nécessaire, pour briser le pouvoir absolu de l'élite. L'objectif est que les 99 % gouvernent, que pour la première fois les millions de travailleurs aient vraiment la parole sur le plan politique et social. Qu'ils participent à tous les leviers essentiels pour organiser la société et le vivre ensemble. Et à tous les niveaux : quartier, entreprise, province, pays. Chacun peut participer aux décisions sur les objectifs du ménage collectif (l'économie). Les principales décisions d'orientation dans la société se prennent par démocratie directe¹⁶ (participation) : la création ou la modification de la Constitution, les grands choix économiques et écologiques, l'organisation des soins de santé et de l'enseignement, la protection de l'environnement, les questions éthiques. La démocratie est approfondie, elle devient une véritable démocratie participative et l'État garantit que la nouvelle démocratie reste entre les mains des 99 %. De la lutte sociale pour une nouvelle société sans exploitation naîtront aussi de nouvelles institutions démocratiques, qui sont essentielles pour donner forme à la participation sous le socialisme 2.0.

6.2. Réduction du temps de travail comme garantie d'un large développement

Pour que les gens puissent vraiment intervenir dans les choix fondamentaux de la société, ils doivent en avoir le temps. Le socialisme 2.0 doit libérer du temps. C'est possible car les principaux droits collectifs sont garantis, indépendamment de l'épaisseur du portefeuille de chacun. Cela permet de ne pas avoir de souci à se faire quant à l'enseignement, la santé et la pension. C'est possible aussi parce que les travailleurs sont à nouveau maître du progrès technique et de la science.

L'utilisation de l'informatique et de la robotique permettra d'alléger la charge de travail, de diminuer le temps de travail et de libérer du temps.

16 Démocratie directe : il s'agit ici, par exemple, de référendums sur des thèmes importants. La démocratie directe complète la démocratie représentative, où les décisions sont prises dans les conseils de quartier, les conseils communaux et les parlements.

La révolution digitale, entre autres, a assuré une productivité toujours plus grande, avec toujours moins de forces de travail. Cependant, ce développement technologique est aujourd'hui utilisé contre les gens. Des masses de travailleurs sont jetés à la rue et les emplois stables sont de plus en plus remplacés par des jobs partiels flexibles ou sous-payés. Si le gain de production réalisé par la technique était utilisé pour un véritable repartage du travail, les travailleurs auraient beaucoup de temps libre. Des gens qui ont un emploi stable et disposent de plus de temps libre le consacrent principalement à un développement culturel et sportif de qualité, toutes les études le prouvent. Ce n'est qu'alors que les concepts « de développement de soi », « d'émancipation » et « d'apprentissage tout au long de la vie » ne sont plus des slogans creux, mais qu'ils deviennent une réalité pour la grande majorité de la population.

Cela donne ainsi à chacun le temps d'acquérir des connaissances suffisantes pour participer véritablement aux décisions. Car une participation sans information donne une participation sans perspective. Informés, les gens peuvent s'impliquer dans la gestion de la société, au lieu d'être considérés comme du bétail électoral ou des consommateurs de politique. Et nous construisons ainsi une société où les gens peuvent devenir maîtres du progrès.

6.3. Une vie démocratique riche

Dans les 150 dernières années, une vie démocratique riche s'est développée dans notre pays. Il y a 150 ans, c'était difficile. Il était interdit à la classe des travailleurs de fonder ses propres organisations. Malgré les poursuites judiciaires et la misère, des travailleuses et travailleurs courageux ont fondé des caisses d'entraide, qui sont devenues plus tard des mutualités, une protection collective contre la maladie et les accidents. Les caisses d'entraide ont aussi été la base des caisses de grève, germes des syndicats. Les syndicats étaient interdits et on pouvait tout perdre : salaire, nourriture, santé, liberté et même la vie. Cependant les syndicats ont pris racine : d'abord par entreprise, ensuite par secteur, et bien plus tard par fédérations et au niveau interprofessionnel. Des coopératives

socialistes, comme le Vooruit à Gand ou Jolimont à La Louvière, et des cercles ouvriers chrétiens, ont donné naissance à une vie culturelle florissante offrant cercles de gymnastique, bibliothèques, instruction populaire, théâtre, cinéma et organisations de jeunesse. La classe des travailleurs a créé ainsi pas à pas son propre contre-pouvoir, sa propre vie démocratique, ses propres organisations populaires.

Lors de la vague de démocratisation de Mai 68 et des années 1970, de nouvelles initiatives ont surgi d'en bas. Comités de quartier, maisons médicales, boutiques de droit, maisons de jeunes, fronts culturels, organisations de femmes, organisations antiracistes, mouvements pour l'environnement et comités d'action ont été la source d'une grande créativité démocratique. Sont venues ensuite les organisations de consommateurs et d'usagers. Ainsi, les gens sont aujourd'hui beaucoup plus conscients socialement qu'il y a un siècle et demi. Un monde associatif très diversifié est né de la base et représente une partie essentielle et indispensable de la vie démocratique.

Pour nous, ces innombrables organisations populaires sont une pierre angulaire d'une nouvelle démocratie. Des gens y travaillent ensemble, élargissent leur réseau social. Leur expérience personnelle fait d'eux souvent aussi de vrais experts sur leur terrain. C'est une force démocratique qui est négligée aujourd'hui, ou dans le meilleur des cas réduite à une fonction consultative (conseils de la jeunesse, des personnes âgées, des sports, des femmes, etc. qui peuvent donner un avis, sans que rien ne change ensuite). Les principaux conseils et organisations populaires devraient même être directement représentés dans les assemblées législatives. Car il est important que des gens puissent participer aux décisions au nom de cette société civile émancipatrice. De sorte que le Parlement ne soit pas abandonné à une couche particulière de politiciens professionnels, coupés de la vie démocratique de la base de la société.

6.4. Démocratie directe et représentative¹⁷

Comment les gens peuvent-ils avoir plus de prise sur leurs conditions de logement, de travail et de vie ? Comment s'assurer qu'ils ont vraiment quelque chose à dire dans les choix de vie les plus fondamentaux ? Nous devons en arriver à de nouvelles formes démocratiques pour réaliser cela. Comment arriver à ce que les décisions qui concernent la vie quotidienne soient prises au niveau le plus proche de la population, dans les entreprises, les quartiers, les villes, pour que la démocratie directe puisse jouer au maximum ? Il va de soi que les grandes décisions doivent être prises au plus haut niveau pour prévenir les vues à court terme. Mais comment pouvons-nous combiner ceci avec le contrôle le plus large possible sur les élus et avec de larges débats démocratiques ?

La clé d'une démocratie participative se trouve à la base. C'est au niveau local que la population peut le mieux donner directement forme à l'édification de la société. Là où on habite et où on vit, comme là où on travaille et où on produit. Un niveau local – dans le quartier ou l'entreprise – qui n'est pas seulement responsable de l'administration locale, mais qui est aussi le lieu où deux fois par an des débats sur les choix de politique nationale (comme le budget) sont organisés. Afin de rendre la participation la plus développée et la plus diversifiée possible, il vaudrait mieux que les grandes organisations sociales y soient associées, comme les syndicats, qui organisent la majorité des salariés, mais aussi les mouvements de jeunesse, les associations environnementales, les organisations féminines et les organisations de consommateurs.

Pour les organes locaux, les représentants sont élus à l'endroit où ils vivent et travaillent. Ce qui veut dire dans des circonscriptions de quartiers et d'entreprises, de sorte que les gens qui connaissent vraiment le (la) candidat(e) puissent aussi évaluer effectivement dans la vie quotidienne s'il (elle) s'engage de façon désintéressée au profit de la collectivité. Cette forme directe d'élections protège efficacement contre toutes sortes de carriéristes, d'arri- vistes et de bureaucrates ; parce que le contrôle se fait de très près.

17 Représentatif : un système de démocratie indirecte, exercé par des représentants élus.

Nous voulons que les élus rendent régulièrement des comptes à leurs électeurs et qu'ils soient également révocables, quand ils sont coupables d'enrichissement personnel, de corruption ou deviennent bureaucrates ou agissent à l'encontre des points de vue de la majorité de leurs électeurs. Les autorités doivent rendre facilement accessibles au public les rapports des débats et les justifications des décisions.

Dans une démocratie participative, le Parlement élu doit être réellement le plus haut organe démocratique. Sans puissances financières ni lobbys qui tiennent la main des élus pour écrire les lois ou introduire des amendements. Un Parlement qui se trouve véritablement au-dessus du gouvernement, au lieu de devoir plier devant une culture de gouvernance économique¹⁸, de managers, de technocrates et autres gestionnaires non élus. Un Parlement qui ne peut être limité par des pouvoirs spéciaux et qui ne peut être dissous que par lui-même, conformément à la Constitution.

Aux élections, tous les candidats se présentent avec les mêmes moyens sur la ligne de départ : pas de grandes campagnes publicitaires, pas de budgets exorbitants, et un temps de passage médiatique égal pour tous les candidats sont des points essentiels pour des élections démocratiques.

Le Parlement ne sera pas constitué de parlementaires payés jusqu'à dix mille euros par mois et qui vivent coupés de leurs électeurs. Il sera composé de représentants qui vivent avec le même revenu moyen qu'un travailleur. Des élus qui ne tirent pas d'avantage financier ou autre de leur fonction. Les députés ne sont pas des politiciens à temps plein ni une couche de politiciens professionnels qui se sentent au-dessus de la société. Les représentants du peuple exercent un emploi ordinaire et sont libérés le temps nécessaire pour le travail parlementaire. Ce ne sont plus seulement les notaires, avocats et autres diplômés du supérieur qui

18 *Economic governance* : c'est la définition officielle du système de contrôle économique strict qu'a instauré l'Union européenne pour imposer des restrictions dans toute l'Union et pouvoir rappeler à l'ordre les pays et gouvernements qui en dévient.

peuvent être élus. Le Parlement peut alors vraiment devenir un miroir de la société.

Un Parlement véritablement démocratique est constitué, selon nous, de représentants qui entretiennent un lien permanent avec leur base, dans leur district électoral, leur quartier ou leur entreprise. Cela peut être réalisé en soumettant la présentation de candidats dans les lieux où ils vivent et travaillent et où leur engagement peut le mieux être évalué. Un large éventail d'associations peut également être impliqué à ce niveau.

Ceux qui font les lois doivent également participer à leur mise en application et rendre des comptes au peuple. Nous voulons un Parlement dont les députés sont aussi responsables de l'exécution de leurs décisions, tout comme n'importe quel autre citoyen. Des députés qui doivent contrôler la façon dont l'administration met en pratique leurs décisions.

Les grands choix de société que l'on fait (Constitution, Code pénal, organisation des soins de santé, enseignement et autres du même genre) sont approuvés par référendum. Pour garantir une participation la plus large possible de la société à ces choix politiques, il faudra prévoir suffisamment de temps et de séances d'information.

6.5. Séparation des pouvoirs

La séparation des pouvoirs est un principe de séparation des différentes fonctions de l'État. Locke et Montesquieu, penseurs du libéralisme, l'ont élaborée théoriquement au 18^e siècle. Ils distinguent :

- le pouvoir législatif, confié à un Parlement, établit les lois ;
- le pouvoir exécutif, confié à un gouvernement, applique les lois et dirige police, armée et administration ;
- le pouvoir judiciaire, composé d'un ordre judiciaire, chargé de trancher les litiges entre particuliers, et d'un ordre administratif, compétent pour trancher les litiges entre l'autorité administrative et les particuliers.

Cette séparation des pouvoirs était une avancée démocratique majeure lors des révolutions bourgeoises en lutte avec l'absolutisme de l'Ancien Régime¹⁹. L'Ancien Régime concentrait tous les pouvoirs dans les mains du roi : il édictait les lois, les exécutait et rendait aussi la justice en cas de conflit. La revendication d'indépendance entre les différents pouvoirs était une réponse directe à l'arbitraire féodal.

La séparation des pouvoirs ne veut pas dire que les trois branches du pouvoir d'État fonctionnent indépendamment les unes des autres. Ce qu'elle veut dire, c'est que chacune de ces trois branches a une certaine autonomie et que les relations entre elles sont fixées par la loi.

Cependant, le capitalisme n'a jamais vraiment réalisé la séparation des pouvoirs. Par leurs nombreuses relations, sphères d'influence et connexions, les plus grands groupes et familles économiques, industriels et financiers contrôlent les trois piliers du pouvoir d'État. Il en est ainsi pour le pouvoir législatif (le Parlement), mais c'est également le cas pour le pouvoir exécutif et l'appareil judiciaire. La séparation des pouvoirs sous le capitalisme est en premier lieu formelle, et les trois pouvoirs servent finalement les mêmes intérêts. Dans la relation concrète entre les différents pouvoirs, la bourgeoisie a imposé la domination du pouvoir exécutif dès la montée du mouvement ouvrier. Dans des périodes calmes, on permet un peu plus de débats au Parlement, et le pouvoir judiciaire reçoit un peu plus de latitude dans le contrôle du pouvoir exécutif. En temps de crise, le législateur peut être réduit à l'impuissance de bien des façons et le pouvoir judiciaire peut être mis sous contrôle de l'exécutif (parquet, police,...). C'est un élément essentiel du processus de fascisation qui peut déboucher sur la domination absolue du pouvoir exécutif sous le fascisme.

19 Ancien Régime : dans l'histoire de l'Europe, on désigne ainsi la période qui va de la fin du Moyen Âge (féodalité) jusqu'à la Révolution française (1400 à 1789). La classe bourgeoise montante et les artisans dans les villes avaient peu d'influence politique et de pouvoir, ou pas du tout. Les paysans étaient dépourvus de droits et livrés à l'arbitraire des grands propriétaires fonciers. Les rois, les nobles et les princes de l'Église exerçaient tous les pouvoirs et s'attribuaient tous les privilèges.

Dans une société socialiste, les trois mêmes branches du pouvoir d'État existent naturellement. Il y a des assemblées législatives, des tribunaux et des organes exécutifs. Mais sous le socialisme 2.0, le Parlement élu est l'organe suprême par rapport aux autres pouvoirs. Comme on l'a déjà dit, l'organe représentatif du peuple ne peut être dissous que par lui-même, pas par un président, ni par un gouvernement, ni par un juge d'une Cour suprême.

Le Parlement choisit et contrôle le gouvernement, les responsables des divers organes exécutifs (ministères, police, administrations, commissions, etc.). Le Parlement n'est pas un organe qui vote simplement des lois sans être responsable de leur application. Les députés doivent veiller à ce que leurs décisions soient appliquées. Ce qui ne veut pas dire que chaque détail doit être discuté, mais que les députés doivent cependant contrôler la façon dont l'administration met en pratique leurs décisions et rester attentifs à leur application.

Sous le socialisme 2.0, c'est le Parlement – et donc pas le pouvoir exécutif – qui contrôle l'exécution de la politique adoptée par le pouvoir judiciaire. Cela ne concerne évidemment pas les affaires juridiques concrètes, mais l'ensemble de la politique pénale, les priorités. Ce n'est pas le gouvernement qui désigne les juges, mais le Parlement. Et des juges peuvent aussi être élus directement. Notre objectif est que le plus grand nombre possible de représentants de la collectivité puissent dire le droit conjointement avec les juges professionnels.

La justice doit aussi contrôler le pouvoir exécutif. Chaque citoyen peut s'adresser au tribunal s'il estime qu'une décision des autorités ou une intervention de la police est en contradiction avec la loi ou la Constitution. Le pouvoir judiciaire joue donc un rôle dans la lutte contre la corruption et l'abus de pouvoir.

Enfin, les collèges de droit administratif au niveau régional ou national sont compétents pour le contrôle de la légalité des décisions du pouvoir exécutif.

6.6. Un État de droit

La société socialiste n'est pas un État de l'arbitraire, mais un État de droit. Des droits reconnus règlent les relations entre les habitants entre eux et entre les habitants et l'État. Ces droits sont repris dans des lois, décisions et ordonnances qui sont accessibles et compréhensibles. Les gens ne peuvent être poursuivis et condamnés que sur la base des lois existantes.

Dans la société socialiste, le droit est fait par le peuple et pour le peuple.

Il y a une hiérarchie claire entre les différentes règles de droit. Une autorité locale ne peut pas édicter des règles qui sont en contradiction avec des normes du niveau supérieur. Et des normes supérieures ont automatiquement priorité sur des normes inférieures.

Sous le socialisme 2.0, l'État combat activement les abus de pouvoir de la part des fonctionnaires de l'État, de la police ou de la justice. Lorsque l'État (aux échelons local, régional ou national) enfreint des règles de droit ou commet des fautes qui causent un dommage à certains habitants, il peut être condamné par le pouvoir judiciaire à la réparation du dommage.

7. DROITS FONDAMENTAUX ET LIBERTÉS

7.1. Trois générations de droits de l'homme

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen est le texte de base de la Révolution française de 1789. Elle marque le renversement de l'État féodal et son remplacement par l'État bourgeois, et formule un ensemble de droits individuels. Ainsi, le premier article proclame le concept d'égalité : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Cet article traduit l'abolition des ordres sociaux et des privilèges de l'Ancien Régime.

La proclamation du passage d'un régime des privilèges à un régime d'égalité en droit fut un énorme progrès dans l'histoire de l'humanité. Nous écrivons *proclamation* ou annonce d'un nouveau régime d'égalité en droit, parce que le nouveau régime ne pouvait pas garantir cette égalité dans les faits. Les droits nés de la Révolution française sont souvent appelés *droits de la première génération* : il s'agit du droit à la vie, de la liberté d'expression, de la liberté de culte, mais aussi du droit de propriété si important pour le régime bourgeois, la pierre angulaire du droit bourgeois.

Malgré ce grand progrès, Marx a mis à nu les limites de ces droits. En théorie, le peuple dispose de toutes les libertés. Mais une légion de dispositions légales permet d'arrêter les dirigeants ouvriers, d'interdire les journaux, les tracts, les manifestations, les réunions et les attroupements. « Chaque paragraphe de la Constitution contient, en effet, sa propre antithèse », dit Marx. « Dans le texte, la liberté, dans la marge, la suppression de cette liberté. » Dès le 19^e siècle, le monde du travail va buter sur la contradiction entre la proclamation de ces droits et leur non-application pratique. C'est pour cela que le mouvement ouvrier s'investit dès ses débuts pour exiger l'élargissement des droits démocratiques à la

grande majorité du peuple : passage du suffrage censitaire²⁰ au suffrage universel (d’abord seulement pour les hommes ; le mouvement féministe a encore dû se battre pendant près de trente ans pour l’obtenir), droit de s’organiser en syndicats et en partis ouvriers et ainsi de suite. Tout ce que le mouvement ouvrier a atteint, il l’a obtenu grâce à ses propres forces, en s’organisant, en menant des actions et en construisant des rapports de force. Le droit d’association, le droit de grève, le droit de vote, les congés payés, la journée de huit heures et la semaine de quarante heures, la sécurité sociale, tout cela n’a été obtenu que par une dure lutte entre la classe des travailleurs et la classe des patrons.

Les droits politiques et démocratiques ont été arrachés, en construisant un rapport de force à partir de la base, mais aussi sous la pression internationale. En 1893, 1902 et 1913, notre pays a connu trois grèves générales, exigeant entre autres le suffrage universel. Ce n’est pas par hasard que nous avons dû attendre la Première Guerre mondiale pour que soit instauré le suffrage universel –seulement pour les hommes –, dans le contexte de la Révolution d’octobre 1917 en Russie et de la Révolution de novembre 1918 en Allemagne. Et ce n’est qu’en 1921 que la journée de huit heures a été instaurée et qu’a été abrogé le fameux article 310 qui rendait pratiquement impossibles les actions collectives et les grèves. Ce n’était pas un hasard dans le contexte international de soulèvements et de début des Républiques des conseils en Finlande, en Hongrie, en Bavière, et du développement de la République socialiste des soviets en Russie.

Finalement, ce n’est qu’après la Seconde Guerre mondiale et l’écrasement de la barbarie fasciste qu’on a vu apparaître à l’échelle mondiale une *deuxième génération de droits*. Il s’agit de ce qu’on appelle les *droits collectifs* : droits économiques, sociaux et culturels tels que le droit au travail, au logement, à la sécurité sociale, etc. En France, ce programme a été défini par le Conseil national de la résistance, et ensuite imposé à travers la sécurité sociale. Tout comme chez nous, dans le Pacte social avec

20 Suffrage censitaire : seules les personnes suffisamment riches ou suffisamment fortunées pouvaient participer aux élections. Après la fondation de la Belgique, seulement 2 % des habitants ont ainsi eu le droit de vote.

l'instauration de la sécurité sociale. Sous la pression de l'Union soviétique et de la présence de communistes dans différents gouvernements, les Nations unies ont inscrit le droit au travail, à la sécurité sociale, au logement dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme* le 10 décembre 1948. Des économistes ultralibéraux comme Friedrich von Hayek ont depuis le début considéré avec dégoût l'instauration de ces droits fondamentaux collectifs. Von Hayek : « Ceci est une tentative de fusionner les droits de la tradition libérale occidentale, avec la conception entièrement différente dérivée de la révolution marxiste russe. » Mais cette deuxième génération de droits n'existe également que sur le papier et n'est pas contraignante. La crise actuelle met plus que jamais à nu la contradiction douloureuse entre les droits au travail, au logement, à la santé et à la protection sociale et la vie effective de dizaines de millions de personnes.

La victoire de l'Union soviétique dans la Seconde Guerre mondiale a donné un grand élan mondial à la lutte de libération anti-impérialiste, qui a conduit à la lutte pour l'indépendance à l'échelle mondiale. Dans la foulée de ce mouvement anticolonial, les *droits de troisième génération* ont été définis : les droits des peuples comme le droit à l'indépendance et à la souveraineté nationale et le droit au développement autonome. Cette troisième génération de droits, comme les précédentes, est continuellement menacée. Enfin, il est de plus en plus question aujourd'hui du « droit au patrimoine commun » qui dépasse les frontières. Nous considérons l'atmosphère, les mers et les océans, ainsi que la biodiversité comme le patrimoine commun de toute l'humanité.

7.2. Droits fondamentaux et libertés

La pauvreté, l'exploitation et l'exclusion sociale sont une injure à la liberté. Celui ou celle qui doit consacrer toute son énergie à terminer dignement le mois, qui ne peut faire aucun projet de vie, n'est pas libre. Pour parler d'épanouissement personnel et de liberté, il faut d'abord qu'existe la base économique, écologique et sociale pour cela. C'est la première garantie d'une constitution novatrice : la garantie de l'exercice effectif du pouvoir par la population. C'est la condition indispensable pour l'exercice des

droits fondamentaux. La souveraineté du peuple travailleur signifie que la collectivité contrôle les ressources naturelles principales, l'énergie, la production et le système financier.

Dans une vision socialiste, ces trois sortes de droits (droits individuels, droits collectifs et droits des peuples) ne peuvent pas être considérées séparément. Les droits fondamentaux sont interdépendants et se renforcent mutuellement. Le socialisme 2.0 devra garantir les trois sortes de droits. Les droits fondamentaux sont plus que la somme des droits individuels de chaque citoyen. Les droits fondamentaux de l'homme sont universels et indivisibles. Aujourd'hui, existent déjà de nombreux droits fondamentaux sur papier, par exemple dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Mais ils ne sont pas contraignants. Une société sociale, écologique et démocratique novatrice ne peut être vraiment démocratique que si la société doit les mettre en pratique. Nous énumérons ici une série de droits fondamentaux qu'une nouvelle Constitution socialiste devrait garantir. Ce n'est bien sûr pas une liste exhaustive, mais cela donne cependant une idée de la direction dans laquelle nous voulons aller.

1. Droit à la vie. L'interdiction de l'esclavage, de la torture et des traitements inhumains ou dégradants est absolue. La peine de mort est interdite. Une mentalité revancharde du genre « œil pour œil, dent pour dent » n'a rien à voir avec une approche socialiste.

2. Droits à la liberté d'expression, de réunion et d'association. Les droits à la liberté d'expression, de réunion et d'association, de pensée et de conscience seront pleinement garantis. Ces droits peuvent être sujets à des restrictions uniquement « prévues par la loi » et « nécessaires, dans une société démocratique » comme le définit également la Convention européenne des droits de l'homme. La loi peut ainsi interdire l'expression du racisme ou imposer des contraintes aux organisations et groupes dans l'intérêt de la sécurité nationale ou de la protection des droits et libertés d'autrui. La liberté de presse doit être garantie et élargie. Le socialisme 2.0 devra garantir aussi le respect de la vie privée, les choix de vie et de conscience, et la créativité de tous les gens, bref la liberté individuelle.

Dans un contexte de liberté collective, de protection sociale et de sécurité sociale, il est essentiel que les gens puissent faire leurs propres choix. L'orientation de vie qu'ils veulent, l'expression culturelle qu'ils choisissent, comment ils s'organisent dans leur temps libre, et s'ils sont croyants ou non.

3. Droit au travail. Le droit à l'emploi est garanti à tous. Le socialisme 2.0 doit veiller à ce que la place des gens dans la société ne dépende plus du statut social avec lequel ils sont nés, ni de la richesse héritée ou d'un autre facteur extérieur. Le travail, l'activité et la créativité personnelle, l'initiative et l'épanouissement de l'individu deviennent alors la mesure de son développement. En cours de carrière, de larges possibilités de perfectionnement seront proposées, pour que chacun ne soit pas obligé d'exercer la même fonction toute sa vie durant. Sur le lieu de travail, le droit à la parole est la condition essentielle pour qu'une organisation soit efficace et orientée vers le bien-être. Tant pour les gens qui dirigent que pour les collaborateurs, le principe de « la bonne personne à la bonne place » est de mise. Un socialisme actif n'est pas un laissez-passer pour une nomination à vie, indépendamment de la manière dont on s'acquitte de son travail. On doit cependant veiller à ce que le cancer du chômage de masse, que nous sommes arrivés à tort à considérer comme allant de soi, soit éliminé et que chacun puisse avoir un emploi et fournir une contribution à la société. Bref, il faut créer une base sociale et collective, dans laquelle l'expression « prendre une responsabilité dans la vie » devienne réalisable. Pour aller dans la direction d'une société où l'être humain devient le bâtisseur de son existence et contribue à la prospérité et au bien-être de la société. De même, les personnes avec un handicap doivent avoir la possibilité d'exercer une profession adaptée, rémunérée par un salaire à part entière. Celui qui n'est pas en état de travailler reçoit de l'État un revenu garanti suffisant pour mener une existence digne.

4. Droit à l'enseignement. L'école est un lieu d'émancipation, d'éducation et de socialisation, un lieu où tout enfant peut développer ses talents et ses compétences sociales. Ce qui suppose que l'école respecte les droits de l'enfant et de l'élève. Le droit d'apprendre, le droit à l'explication, à l'aide,

à une écoute. Le droit de vivre, de jouer, de s'exprimer. Le droit à avoir du temps pour soi, sans être constamment sous pression. Le droit à un siège et une table confortables, à des locaux agréables et à de bons repas. Et surtout, le droit à une formation de base multiforme. Pour que chacun reçoive en même temps une base solide de connaissances socialement pertinentes pour devenir un citoyen actif et critique, et une vision globale des techniques de production les plus importantes et de leur base scientifique. L'école veille attentivement au développement équilibré et au bien-être général de l'enfant, à ses besoins intellectuels, physiques, culturels et émotionnels. Elle lui transmet des compétences intellectuelles, manuelles, sportives, culturelles, sociales et émotionnelles. En d'autres termes, le socialisme 2.0 devrait pouvoir instaurer un enseignement de base polytechnique²¹ jusqu'à l'âge de seize ans, où chacun reçoit une bonne base de connaissances générales, de connaissances techniques et de compétences sportives et culturelles. Le droit à l'enseignement, également au niveau supérieur, sera effectif : tous les enfants doivent recevoir les mêmes possibilités d'étudier. L'accès à la connaissance ne dépendra plus de l'origine sociale. L'enseignement est organisé par l'État et est proposé gratuitement. Chaque jeune aura la liberté de choix du parcours éducatif.

5. Droit au logement. L'État joue un rôle actif dans la mise en place de logements socialement et écologiquement justifiés pour tous. Il entretient ou rénove les bâtiments existants et en construit de nouveaux si nécessaire. La politique d'urbanisation doit veiller à ce que l'espace habitable soit délimité et réparti de façon responsable et équitable. Le loyer des habitations doit être limité et il doit être établi sur la base de critères objectifs. Un logement social financièrement abordable empêche que des gens soient obligés de s'endetter lourdement.

6. Droit à la santé. Une santé aussi bonne que possible est un droit de l'homme fondamental, et pas une marchandise comme sous le capitalisme.

21 Polytechnique : un enseignement polytechnique s'oppose à une spécialisation étroite et prématurée dans l'enseignement et veut offrir à tous les élèves une plus longue formation commune. L'enseignement polytechnique préconise des ateliers et du travail productif à l'école, à côté de matières de formation générale.

La santé, c'est plus que l'absence de maladie. Il s'agit du bien-être d'ensemble de la personne, physiquement, mentalement et socialement. La santé de chaque individu n'est évidemment pas indépendante de celle de la société. L'homme est un animal diurne. La préservation de son biorythme est essentielle pour sa santé. Le socialisme 2.0 construit un système général et gratuit de santé publique dans lequel la promotion de la santé et la prévention sont au premier plan. Des soins de santé curatifs²² de haut niveau, dans lesquels sont intégrés aussi la revalidation²³ et l'encadrement social. Il deviendra possible aussi d'examiner les soins de santé mentale dans leur contexte social, et de ne plus les médicaliser²⁴. L'installation et la mise en place d'un service public de santé, dans le cadre d'une politique de la santé intégrale²⁵ et intégrée²⁶, doivent assurer un personnel qualifié, médical et paramédical²⁷ en suffisance, au lieu d'organiser une pénurie d'infirmières, de médecins et d'autres prestataires de soins. Dans un système de santé échelonné, le centre de santé de proximité ou le centre pluridisciplinaire de première ligne a un rôle central en tant que porte d'accès, d'accompagnement et point de synthèse pour les patients. Dans un centre pluridisciplinaire de première ligne, les médecins et les infirmières travaillent en équipe. L'équipe est complétée par d'autres disciplines paramédicales (assistant social, kiné, psychologue...) en fonction des besoins du quartier. Ils travaillent en collaboration avec les organisations de quartier et l'administration locale en vue d'assurer un milieu de vie sain pour le quartier.

7. Droit au développement culturel. Le droit à la culture de qualité pour tous doit être garanti et ne peut pas être réservé à une élite. Les infrastructures appropriées seront créées, les offres seront suffisamment diversifiées et accessibles, et le personnel sera formé à cet effet. Des maisons de la culture, des salles et des terrains de sport, des centres de vacances et un développement urbain écologique seront mis en place. Les créateurs

22 Curatif : qui guérit.

23 Réhabilitation : période de rétablissement.

24 Médicalisation : tout expliquer en termes de santé et de maladie.

25 Intégral : qui contient tout.

26 Intégré : tous les piliers et facettes en un ensemble cohérent.

27 Les professions de la santé qui ne sont pas exercées par un médecin, un(e) sage-femme ou un dentiste.

culturels bénéficieront d'un soutien financier et matériel. Dans l'enseignement aussi, on encouragera les arts, tout comme le talent artistique de chaque enfant. Le progrès technique sera utilisé entre autres à réduire le temps de travail pour que chacun ait la possibilité réelle d'exercer en pratique le droit à la culture.

8. Égalité effective entre homme et femme. Sous le capitalisme, l'égalité entre homme et femme n'existe que sur papier. La femme est en premier lieu une force de travail bon marché et, culturellement, elle est souvent réduite à un objet de plaisir et à la procréation. La force potentielle qui peut être libérée par la libération de la femme est énorme. Sous le socialisme 2.0, ce qui est à l'ordre du jour, c'est le salaire en fonction du travail, pas le salaire en fonction du sexe. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut combler l'écart de revenu entre homme et femme. Cela doit aller de pair avec une politique active pour permettre à la femme de prendre une place égale à tous les niveaux de la vie en société. Cela signifie aussi que tout sexisme, machisme et toute violence contre les femmes soient combattus activement. Il est important aussi de garantir un accueil de l'enfance de qualité et accessible, tout comme l'extension du congé de maternité pour la mère et du congé de paternité pour le père, pour que la combinaison travail-famille s'harmonise plus facilement. On informera sur les meilleures méthodes contraceptives, qui seront gratuitement mises à disposition, et l'interruption de grossesse sera libre et gratuite.

Beaucoup d'énergie peut être libérée si la société prend sur elle une partie plus importante de l'éducation et du développement des enfants, et si tout ne dépend pas de la famille jusqu'au moindre détail. S'il y a dans les quartiers assez d'espace de jeux et d'espaces verts à disposition, si les gens apprennent de nouveau à se connaître à travers la participation à des activités communes, cela garantit à chaque enfant d'évoluer dans un réseau social, avec une protection et un contrôle sociaux. Le système scolaire fournit des repas chauds et organise aussi le développement sportif et culturel, pour les enfants qui le désirent. On peut concevoir également un système collectif pour l'organisation des tâches ménagères : restaurants de quartier, salons-lavoirs publics, ateliers de repassage... Un système

qui serait accessible à quiconque le désirerait. Un énorme allègement des tâches ménagères libérerait, en premier lieu, du temps pour les femmes qui en portent, toujours aujourd'hui, la plus grande part. Même si, malgré cela, il va falloir travailler encore à une meilleure répartition des tâches. Dans l'éducation des enfants, les parents joueront bien sûr toujours un rôle important et pourront leur consacrer des moments de qualité et sans stress.

9. Droit à la sécurité. La sécurité est un droit de base, tout comme l'emploi, la santé et l'enseignement. Dans une société comme nous la voyons, tout le monde a le droit de vivre en sécurité. La dégénérescence du capitalisme va de pair avec une violence et une criminalité brutales. Violence économique, fraude fiscale et faux-monnayage, criminalité en col blanc, crimes de guerre, terrorisme, attaques à main armée, atteintes à l'intégrité physique, tout cela doit être sévèrement puni. Les plus grands secteurs de l'économie sous le capitalisme sont le commerce des armes et celui de la drogue. Pour éliminer cela, une société fondamentalement différente est nécessaire. Elle remplace l'égoïsme par la coopération, l'argent vite gagné par l'épanouissement culturel et social. Elle élimine les inégalités structurelles et retire de cette manière les principales sources de grande criminalité ; elle garantit à la population une forte sécurité sociale et une justice sociale. On peut faire de la prévention sociale lorsque peut apparaître un sentiment de protection sociale, un sentiment d'insouciance du lendemain. Bref, le socialisme devra suivre une double piste : punir effectivement les délits, mais aussi s'attaquer aux causes antisociales de la criminalité et offrir à chacun une place digne et satisfaisante dans la société.

10. Droit à la sécurité alimentaire. La sécurité alimentaire signifie d'une part la garantie d'accès pour tous à une nourriture en suffisance, d'autre part la garantie d'une bonne qualité de cette nourriture. La sécurité alimentaire est étroitement liée à la sécurité sur le plan social et économique. Le socialisme 2.0 veut mettre un terme à la situation qui sévit au sein de l'Union européenne, où 40 millions de citoyens ne peuvent se permettre un repas complet qu'un jour sur deux.

Il y aura une protection stricte contre les substances nocives, la pollution dans la chaîne alimentaire et le manque d'hygiène. Une approche socialiste de la sécurité alimentaire comporte un principe de précaution et offre une protection contre les expérimentations dangereuses menées sur les organismes génétiquement modifiés par des multinationales agroalimentaires. Il faudra aussi consacrer plus d'attention à la sécurité alimentaire au sens large du terme en lien avec la santé publique. Une alimentation saine doit être financièrement accessible. Les additifs nocifs dans la nourriture seront interdits. Des campagnes d'information favoriseront un style de vie sain et une culture alimentaire plus équilibrée.

11. Droit à la nature, à de l'air pur, de l'eau propre, des sols non pollués. Les limites et la capacité de régénération de l'écosystème doivent être une importante pierre de touche de la politique. Une approche globale de la question écologique doit en premier lieu s'attaquer à la pollution industrielle et au rejet de gaz nocifs. Il faut rapidement miser sur des sources 100 % renouvelables, des économies d'énergie et une amélioration du réseau de transport en commun. Une grande partie des zones naturelles privatisées doit être rouverte à la population.

12. Droit à une société sans discrimination. Des droits égaux, indépendamment du sexe, de l'orientation sexuelle, des convictions religieuses ou philosophiques, de l'origine, de la culture, de la langue doivent être assurés. Le socialisme 2.0 est une société où le machisme et le racisme sont activement combattus, dans l'enseignement, dans la culture au sens large... Les gens sont éduqués selon le principe de l'égalité dans la diversité. Cette lutte n'est pas individualisée jusqu'à devenir une simple responsabilité personnelle, mais la collectivité prend ses responsabilités et combat activement les discriminations structurelles.

8. INTERNATIONNALISME, SOLIDARITÉ ET PAIX

8.1. Internationalisme

Le capitalisme a créé les États nationaux. Il a supprimé les barrières propres à la société féodale : les duchés, comtés et autres entités féodales avec leurs poids et mesures différents, leurs taxes aux portes des villes et leurs dialectes différents. Et il a créé un marché national, une loi, un État.

Au cours du 20^e siècle, le développement économique a créé un marché mondial. Cela a conduit à la création de trois centres impérialistes : États-Unis, Japon, Union européenne en construction. Même si le processus de développement est inachevé, l'Union européenne est un fait. Ce n'est pas en contradiction avec l'énorme fragilité de cette Union européenne et de la zone euro dans la crise actuelle. Il n'est pas impossible que l'Union européenne ou la zone euro éclatent. Mais il est certain qu'un retour vers l'éparpillement régional ou vers les petits marchés nationaux serait un pas en arrière.

Même sans l'existence de l'Union européenne, l'entité géographique Europe oblige les travailleurs à réfléchir dans un cadre continental. Car avec l'internationalisation croissante de l'économie, il semble impossible de réaliser au seul niveau belge le changement de paradigme vers le socialisme 2.0.

Notre objectif est une émancipation et une libération mondiales pour que le monde redevienne vivable pour les générations futures. Le socialisme 2.0 est un projet internationaliste, en alternative au capitalisme mondial. Personne ne peut prévoir l'avenir. Il nous semble cependant vraisemblable que les processus de changement se joueront d'abord surtout au plan continental. Suite à la crise, des mouvements sociaux et des mouvements populaires pour un avenir meilleur se lèvent partout sur le continent. A terme, il est possible qu'à grande échelle, différents pays

choisissent un socialisme 2.0 et se fédèrent pour collaborer sur une base de respect et de soutien mutuels. Cela permettra de mener une politique d'élimination des inégalités régionales, et de supprimer ainsi les principales sources qui alimentent les tensions nationalistes. Ce qui veut dire également que l'égalité complète de chaque groupe linguistique sera reconnue tout comme le droit de chacun à l'usage de sa langue. Le socialisme 2.0 sera multilingue et utilisera ce multilinguisme comme atout pour un plus grand progrès.

Cela est d'autant plus important aujourd'hui que la moitié de la population mondiale vit dans des villes et que les grandes agglomérations urbaines se développent rapidement. La « super-diversité » est déjà une réalité dans les villes européennes. Plus de la moitié de la population des grandes villes a des racines immigrées. Au lieu de voir cette évolution comme une menace et de diviser les gens à partir de leur origine, de leur sexe, de leurs croyances ou de leur préférence sexuelle, les grandes agglomérations urbaines doivent jouer un rôle de pionnier dans l'édification d'une riche culture internationaliste et du socialisme 2.0. C'est ainsi que le socialisme 2.0 sera également super-diversifié.

8.2. Une politique de solidarité internationale et de paix

L'impérialisme est, avec sa recherche compulsive d'expansion, de domination et d'hégémonie, une source permanente de guerre. « Quand le profit est adéquat, le capital devient audacieux. Garantissez-lui 10 %, et on pourra l'employer partout ; à 20 %, il s'anime, à 50 %, il devient carrément téméraire ; à 100 %, il foulera aux pieds toutes les lois humaines ; à 300 %, il n'est pas de crime qu'il n'osera commettre », reprend Marx dans le *Capital*.

Lors de la guerre en Irak, tout semblait permis aux États-Unis : crimes de guerre, torture, camps de détention illégaux, utilisation d'uranium appauvri, phosphore blanc. La campagne des grandes puissances capitalistes pour des objectifs géostratégiques et pour le contrôle des matières premières crée un ordre juridique obscène – ou plutôt un ordre illégal.

Dans sa chasse incessante aux matières premières, aux débouchés, aux moyens de transport et aux forces de travail à bon marché, le capital sacrifie sans état d'âme les vies humaines. Le 20^e siècle a compté 110 millions de victimes de guerre. En 2012, le monde a dépensé 1 756 milliards de dollars en armements, et ce montant continue d'augmenter. Les seuls à en avoir profité sont le complexe militaro-industriel et les marchands d'armes – les producteurs et commerçants de la mort. Ajoutez-y encore la menace constante que constituent des milliers d'armes atomiques, effroyables armes de destruction massive qui n'ont pas leur place dans un monde civilisé, et le tableau est complet. Ce n'est pas que pour mettre fin à l'exploitation et à l'oppression qu'une autre société est indispensable, c'est aussi pour mettre fin à la guerre et à la course aux armements. Sous le socialisme 2.0, la paix, la solidarité et le droit international forment la base d'une coexistence et d'une coopération entre les pays et les peuples. Fini la concurrence pour le profit et les marchés de débouchés. Respect et compréhension mutuels, commerce équitable et investissements mutuellement avantageux, non-ingérence dans les affaires des autres pays en sont les éléments clés.

Les premières mesures que le socialisme 2.0 prendra dans le domaine de la paix sont la sortie de l'Otan et le lancement de négociations sur le désarmement nucléaire mondial : pour une interdiction légale de la présence d'armes atomiques, un soutien actif aux traités instaurant des zones dénucléarisées et interdisant l'armement nucléaire et également les armes chimiques. Il ne peut plus être question de participation à des interventions militaires étrangères ni d'autres formes de pression sur la souveraineté d'autres pays.

La devise « Pas d'argent pour la guerre, mais pour les besoins sociaux » sera mise en pratique en déplaçant les moyens d'une politique de sécurité exclusivement militaire vers une politique globale de sécurité. La défense du territoire sera le seul objectif d'un budget drastiquement réduit. Comme les autres domaines de la politique, la politique de sécurité et de défense relève du contrôle démocratique, avec une transparence complète des accords militaires et des achats dans le domaine militaire.

Sur le plan international, le socialisme 2.0 va s'atteler à des initiatives de paix, de désarmement et de coopération au développement. Nous voulons un ordre économique international équitable et sommes solidaires des travailleurs et des peuples qui ailleurs se lèvent pour la démocratie, le progrès social, la paix, le développement, le climat et un environnement durables.

9. UN RICHE ÉPANOUISSEMENT CULTUREL

9.1. La solidarité est un pilier du développement humain

Lorsque nous parlons de la société, nous parlons de l'environnement dans lequel les gens grandissent et passent leur vie. Et que veut dire « société » sinon : « vivre ensemble » ? Dans cette société, les gens forment leurs idées. Notre façon de vivre, grandir, vieillir détermine en grande partie nos idées. Et pas le contraire. Celui qui grandit dans une société où la solidarité, le respect mutuel, l'attention et l'aide mutuelles sont absolument habituels aura une autre idée de « la nature humaine » que celui qui vit dans un monde où tout se vend, même les relations humaines, et où le « *tire ton plan* » est apprécié comme le bien suprême.

Pour les actionnaires et les chefs d'entreprise, l'intérêt personnel est une condition de survie. Plus on peut économiser dans le processus de production, plus grand seront les bénéfices. Plus on licencie de gens, plus vite le cours des actions en Bourse et les dividendes atteindront des sommets. Mais pour les travailleurs, la solidarité est une condition d'existence et un pilier du développement humain. Avec des hauts et des bas, les travailleurs s'organisent. Ils l'ont toujours fait. Étant l'un des premiers États industrialisés au monde, notre pays connaît une histoire ouvrière très riche. Les ouvriers du textile de Gand, les dockers d'Anvers, les mineurs du Borinage ont su s'organiser, malgré les journées de travail d'une longueur infernale, le travail des enfants, l'arbitraire, la gendarmerie, l'interdiction des syndicats, etc. Ils pouvaient tout perdre : salaire, nourriture, santé, liberté et même la vie. Cependant la vie collective s'est étendue : caisses de solidarité pour aider les camarades de travail dans le besoin, les premières mutuelles, les coopératives, le mouvement de jeunes, le mouvement syndical et le parti socialiste. Mais aussi des pétitions, des marches revendicatives, des meetings, des manifestations et des grèves. La Belgique a été un des premiers pays au monde où les ouvriers ont

utilisé la grève générale. Le mouvement associatif catholique a également vu le jour. Avec ses propres caisses de maladie, syndicats, organisations de jeunes et de paysans. L'histoire sociale a offert à notre pays une riche vie associative qui s'est imposée dans une période où « conspirations » et « coalitions » étaient interdites, et où la classe dirigeante préférait que les ouvriers ne s'organisent pas.

Même dans les difficiles temps actuels, les gens se regroupent, s'organisent, aident ceux dans le besoin. Notre vie associative est un facteur très important. C'est déjà en soi une réponse parlante à tous les grands-prêtres de l'égoïsme. Écrire de la poésie est peut-être une activité solitaire, mais l'épanouissement culturel se fait principalement collectivement. Associations de jeunes, associations sportives, clubs de photo, comités de quartier, groupes d'entraide, associations culturelles, groupes de femmes et organisations de personnes d'origine immigrée, et naturellement, le mouvement syndical forment un tissu social de solidarité.

9.2. Un large processus de lutte culturelle et d'idées nouvelles

Il y a deux cents ans, la bourgeoisie pouvait offrir une conception du monde cohérente et rationnelle. Aujourd'hui, elle n'a plus à offrir ni rationalité ni cohérence. La morale dominante est la morale du marché, la morale de la jungle avec tout ce qui la caractérise. Tout s'achète. Les gens sont évalués à l'aune de leur « utilité », comme toute autre marchandise. L'individualisme déshumanise les relations sociales. La froide indifférence du gain financier crée un environnement dans lequel l'existence humaine est considérée surtout comme solitaire et isolée. Les grands médias ne sont pas utilisés pour le développement culturel, social et moral des gens, mais comme « substitut social » dans ces temps de grande solitude. La confusion morale, la commercialisation de la culture et des relations, l'irrationnel, l'égoïsme florissant, la cruauté dans les relations entre les gens, et l'accoutumance à la guerre et à la violence caractérisent le déclin moral de notre époque. Ils sont en contradiction flagrante avec la dignité humaine.

Mais ces valeurs et ces normes ne sont pas éternelles. La culture varie tout au long de l'histoire, et varie aussi à mesure que la manière de vivre en société change. L'éthique dépend ainsi de l'environnement historique, social et culturel. Il y a une base matérielle aux idées. Alors que le capitalisme crée l'individualisme, le socialisme 2.0 devrait créer la base matérielle de la solidarité. Alors que le capitalisme abandonne les gens à leur sort, encourage le « chacun pour soi » et dresse les gens les uns contre les autres, le socialisme 2.0 devrait être orienté vers l'intégration des gens.

Ce n'est pas un processus mécanique, a souligné Marx avec raison. Un développement culturel progressiste et riche, avec de nouvelles valeurs positives, ne va pas naître de lui-même. Il faudra y travailler, à partir de la base, dans les relations et les organisations sociales, dans des formes démocratiques et de communication nouvelles, dans l'enseignement et la création culturelle. Pas demain, mais aujourd'hui, dans la lutte sociale.

Chaque ordre social existant, jusqu'à aujourd'hui, a tiré sa force non seulement du monopole de la violence qu'exerce la classe dominante (police, armée), mais aussi du fait que les gouvernés (le peuple) adoptent la conception du monde de la classe dominante. La philosophie de la classe dominante est popularisée et commercialisée jusqu'à devenir « la pensée ordinaire » ; et les travailleurs sont amenés à accepter la morale, les habitudes et les règles de vie de la société où ils vivent. Contre l'hégémonie culturelle des actionnaires, du monde financier et des super-riches, nous voulons développer une contre-hégémonie. Pour briser le consensus sur le modèle de société dominant, nous avons besoin d'une nouvelle conception du monde, une conception de vie progressiste, sociale, démocratique et écologique qui se construit à la base. C'est un processus historique dans lequel les gens jouent un rôle actif et conscient. La Révolution française a été préparée par des décennies de lutte culturelle et de lutte des idées, menée par les penseurs radicaux des Lumières dans un processus de prise de conscience. Ce large processus de lutte culturelle, nous en avons besoin aujourd'hui aussi. « Il n'y aura pas de culture nouvelle si nous n'appliquons pas aujourd'hui dans notre lutte les valeurs de la nouvelle société que nous voulons », a dit Angela Davis. En tant

que valeurs progressistes, nous visons ici, entre autres, l'entraide, la solidarité, la coopération, le collectivisme, le respect mutuel, la conformité entre parole et actes, le respect du travail, la rationalité, le refus du racisme ou du sexisme, la confiance en soi et le contrôle de soi, le sens de l'initiative et l'internationalisme.

9.3. Une culture renouvelée et progressiste

Le capitalisme consiste à jouer des coudes, à valoriser l'arrivisme²⁸, le succès individuel, la jouissance instantanée de la consommation et la concurrence généralisée. Le socialisme est basé sur d'autres valeurs et normes, qui doivent être stimulées en les rendant socialement possibles. La « responsabilité individuelle » n'est plus alors le nom de code qui remplace « chercher par soi-même comment survivre dans la jungle du marché ». La responsabilité et l'engagement individuels sont alors une réponse réelle à la soumission et au fatalisme, et encouragent une citoyenneté active qui contribue à la prospérité et au progrès de la société.

Une culture renouvelée et progressiste est à l'opposé d'une mentalité de consommation passive d'une culture standardisée. Elle signifie au contraire l'amour de l'art et de la créativité, la solidarité au lieu de l'individualisme, la coopération au lieu de la compétition malsaine, la passion pour la science et la technique au lieu de l'idolâtrie de la parole des spécialistes. C'est une illusion que de penser que ces valeurs novatrices du socialisme 2.0 vont se réaliser d'un coup. Le travail culturel est un travail actif, dans une société socialiste aussi. Nous donnons ci-dessous brièvement un certain nombre de composantes d'une culture progressiste, en étant bien conscients qu'il y en a encore bien d'autres.

1. Un pour tous, tous pour un. Le mot « société » correspond à « vivre ensemble ». On ne peut pas vivre dans une société et en être détaché. Qu'on le veuille ou non, les relations sociales influencent les gens et contribuent à façonner le noyau de leur personnalité. C'est la base d'une attitude

28 Arrivisme : vouloir à tout prix arriver le plus haut.

collective, de ce que l'on pourrait traduire dans la devise « un pour tous, tous pour un ». Les idéologues jusqu'au-boutistes bourgeois comme Von Hayek affirment que le collectivisme d'une part et l'individu d'autre part s'excluent mutuellement. Rien n'est moins vrai. Il y a une relation dialectique entre les deux. Qui veut vraiment aller vers l'épanouissement de tous les talents, la créativité et le sens des responsabilités ne peut le faire que dans une société basée sur la solidarité. Avec le socialisme 2.0, nous voulons atteindre les conditions sociales objectives qui rendent possible un développement diversifié, harmonieux de l'être humain. Un développement qui permettra à l'être humain de déployer ses talents et capacités de la meilleure façon possible.

2. Le travail comme émancipation. D'un côté, le travail est la condition de base de toute existence humaine. De l'autre côté, le travail est source de richesse pour la classe dominante, qui s'approprie le fruit du travail de la classe ouvrière. Le travail en acquiert un caractère imposé, forcé. Sous le socialisme 2.0, le travail est source de richesse pour toute la société. Le socialisme 2.0 doit garantir à tous un travail utile socialement, culturellement et écologiquement. Sous le socialisme, le travail est le principal critère par lequel la société évalue une personne. L'individu n'est plus dépendant du statut social avec lequel il est né, ni de la richesse héritée ou pas, ou d'un autre facteur qui se situe hors de lui-même. L'activité autonome, l'initiative et l'épanouissement de l'individu deviennent les mesures du développement. L'être humain n'est pas seulement perçu comme capable de prendre la responsabilité de son existence. On attend aussi qu'il le fasse. L'être humain devient réellement le bâtisseur de sa propre existence.

Les personnes qui ne peuvent être impliquées dans le processus du travail, en raison d'un handicap physique ou mental, doivent pouvoir choisir un projet de vie dans lequel elles peuvent développer leurs capacités de façon optimale.

3. Rationalité et humanisme. L'espèce humaine a la possibilité de répondre de façon consciente aux besoins de l'homme et de la planète. Le

socialisme 2.0 veut le faire de façon à ce que tout le monde en tire profit, et pas seulement quelques privilégiés. Et pour que les générations futures puissent faire la même chose. Le socialisme 2.0 adhère à l'humanisme, un mode de pensée optimiste et généreux qui a confiance dans les capacités humaines. Humanisme vient du mot latin *humanitas* : l'humanité. Cela signifie respect et amour de l'humanité. L'humanisme est un plaidoyer en faveur d'une société où les gens – par essence – peuvent mener une existence dénuée de tout souci. À partir de l'humanisme s'est développé un comportement de vie rationnel qui s'appuie sur les développements incessants de la science moderne. Cela veut dire que nous faisons repenser nos conceptions sur des faits et des constatations scientifiques, sans qu'il y ait la moindre place pour l'intolérance à l'égard des conceptions religieuses.

4. Sens des responsabilités. Joindre les actes à la parole, avoir une attitude autocritique, modeste, assumer la responsabilité de ses choix (y compris des choix erronés), s'ouvrir à d'autres suggestions et opinions, et donner l'exemple soi-même sont des valeurs importantes qui font partie du sens des responsabilités vers lequel nous tendons. C'est indispensable pour édifier une société active de citoyens responsables et critiques.

5. Confiance en soi et contrôle de soi. L'épanouissement collectif et l'épanouissement individuel se renforcent l'un l'autre. C'est pourquoi promouvoir des individus conscients qui croient en leurs propres possibilités n'est pas contradictoire avec le choix d'une société gérée collectivement. Au contraire, l'optimisme ou la foi dans le progrès donnent aussi à l'individu une conscience de sa propre valeur, sans que ce soit de l'audace ou de la prétention.

6. Égalité entre homme et femme. Sous le capitalisme, l'égalité entre homme et femme n'existe que sur le papier. Le socialisme n'est bien sûr pas un remède miracle, et il faudra encore travailler longtemps pour mettre fin à la culture machiste, sous le socialisme aussi. La force potentielle de la libération de la femme est énorme, si on réalise effectivement l'égalité entre homme et femme. L'enseignement et les médias peuvent et

doivent y aider, mais tout citoyen actif va devoir développer une attitude de respect et d'égalité.

7. Respect des autres, pas de racisme ni de discrimination. Tout être humain est par essence égal à un autre, a les mêmes droits et devoirs, indépendamment de son sexe, de son origine ethnique, de sa nationalité, de sa conviction philosophique ou de son orientation sexuelle. C'est pour cela que le racisme et la discrimination doivent être combattus activement. Dans la société super-diversifiée, il y a un processus permanent, dynamique, réciproque et interactif entre différentes cultures, groupes, jeunes et moins jeunes, nouveaux venus, etc. Ce processus fait que nous donnons forme ensemble à la société.

8. Une attitude écologique active. Depuis son apparition, pour pouvoir survivre, l'espèce humaine ne s'est pas contentée de « s'adapter » à la nature. Par le travail, l'homme a toujours transformé la nature pour survivre. La société se trouve aujourd'hui devant de grands défis. Comment peut-on tirer de la nature ce qui est nécessaire pour assurer la subsistance de l'humanité ? Et comment pouvons-nous en même temps respecter les limites de la nature, de manière à pouvoir conserver la nature pour les générations futures ? Une attitude écologique fondamentale qui respecte ce que la nature peut supporter, qui combat la pollution et le gaspillage et préserve la planète pour les générations futures est un point de départ éthique important. Cela s'oppose à deux autres attitudes : une attitude sentimentale (déification de la nature) d'un côté, et une attitude utilitariste à courte vue (qui autorise la destruction de la nature) d'un autre côté.

9. Internationalisme. Dès le moment où la théorie marxiste a pris de l'importance dans le mouvement ouvrier, l'internationalisme est devenu un élément essentiel du socialisme. L'internationalisme n'est pas seulement une nécessité objective. Il s'agit aussi de le réaliser pratiquement. L'internationalisme est une attitude envers le monde. Une prise de position internationaliste va de pair avec la concentration des meilleures expériences de la lutte des classes à l'échelle mondiale. La lutte internationale entre le

travail et le capital, les mouvements de lutte des différents peuples contre l'impérialisme et les expériences de la construction d'une société socialiste dans les pays socialistes font partie d'une grande expérience collective. L'internationalisme implique aussi le rejet du nationalisme étroit et la lutte inconditionnelle contre toute forme de racisme. L'antiracisme est une valeur de l'éthique communiste.

10. LE SOCIALISME 2.0 N'EST QU'UN DÉBUT, SUR UNE NOUVELLE BASE

Le progrès scientifique, technique, philosophique, culturel et artistique ne peut jamais englober toute la réalité matérielle. À mesure que la science comme le monde se développent, l'humanité voudra toujours en savoir plus sur notre planète, notre système solaire, notre univers pour pouvoir faire face à des défis plus complexes pour lesquels nous ne sommes pas armés aujourd'hui. Nous pouvons développer des projets pour toujours mieux échapper à des menaces naturelles. Nous pouvons améliorer le travail en supprimant des tâches lourdes et ingrates en faveur d'activités gratifiantes et enrichissantes, du travail de création, d'élaboration, de développement jusques et y compris à ses applications pratiques (de manière à lier travail intellectuel et manuel). Sur ce plan, le socialisme 2.0 n'est pas la fin de l'histoire, mais seulement le début, sur une nouvelle base, d'une société sans exploitation. Le but du socialisme 2.0 est une société sans classes, où chacun contribue selon ses possibilités, et qui peut répondre aux besoins de chacun. C'est une société comme elle devrait être, une société vraiment collective ou communiste.

ANNEXE

LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ BELGE

1. **Pourquoi analyser la structure sociale de la société ?**
2. **La structure sociale de notre pays**
3. **La classe des travailleurs et ses alliés**

TABLE DES MATIÈRES

ANNEXE : LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ BELGE 239

1. **POURQUOI ANALYSER LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ ? 239**
2. **LA STRUCTURE SOCIALE DE NOTRE PAYS 240**
 - 2.1. Généralités **240**
 - 2.2. Les classes dans la société **241**
 - 2.3. La classe dirigeante **242**
 - (1) Les multinationales belges et étrangères : les entreprises monopolistes **243**
 - (2) Les grandes entreprises sans position monopoliste **243**
 - (3) Les petites et moyennes entreprises (PME) **244**
 - 2.4. La classe des travailleurs **245**
 - (1) Les salariés **245**
 - (2) Les indépendants **248**
3. **LA CLASSE DES TRAVAILLEURS ET SES ALLIÉS 250**
 - 3.1. Une vision globale de la classe des travailleurs **250**
 - 3.2. La classe des travailleurs et ses alliés dans la classe moyenne indépendante **252**
 - 3.3. Des alliés particuliers : jeunes, étudiants, intellectuels et artistes **254**

ANNEXE : LA STRUCTURE SOCIALE DE LA SOCIÉTÉ BELGE

1. Pourquoi analyser la structure sociale de la société ?

L'analyse de la structure sociale de notre société est importante pour repérer les principales forces en vue d'un changement social, préciser leur rapport avec la classe dirigeante et élaborer une stratégie progressive et inclusive du changement.

Un ensemble complexe de classes et de couches sociales compose notre société. Nous voulons faire une étude approfondie de la structure sociale de la société belge et européenne. De très nombreux aspects de la vie sociale sont déterminés par la place que les gens occupent dans la société. La situation sociale dans laquelle quelqu'un se trouve ne se manifeste pas seulement dans les relations de travail et de revenu, mais aussi dans le style de vie, la conscience sociale, la culture, les possibilités d'interaction sociale. Toutes les études récentes montrent que les gens issus de la classe ouvrière, et surtout les plus pauvres en son sein, courent des risques plus grands de chômage et de santé, ont moins de chances sur le marché du logement, l'enseignement, etc. Dans un autre registre, ils présentent aussi un poids moyen à la naissance plus faible, une plus forte mortalité infantile et meurent plus jeunes.

Ce qui saute aux yeux et qui a étonné beaucoup de chercheurs, c'est que malgré les grands changements sociaux, les inégalités de classe présentent une grande stabilité. Même dans les domaines où le discours sur l'égalité est le plus fort – comme l'enseignement et les soins de santé –, plusieurs indices montrent que les différences de classe se sont amplifiées depuis quelques années. La classe des travailleurs est donc celle qui a le plus à gagner dans la suppression de ces inégalités liées aux classes. Dans la pratique, elle joue un rôle pionnier dans la lutte d'émancipation et elle y entraîne les autres classes et couches opprimées de la société.

Dans sa lutte d'émancipation, la classe des travailleurs entre en conflit avec une petite élite économique de familles super-riches qui occupent ou contrôlent les secteurs clés de l'économie. Cette classe dirigeante, ou le 1 %, a tout intérêt à maintenir le statu quo.

Le monde et sa structure sociale changent en permanence : internationalisation du monde du travail, sous-traitance et apparition de chaînes de production, franchisation¹ croissante et diminution du nombre de producteurs (de marchandises) vraiment indépendants, montée du nombre de faux indépendants, croissance du travail ménager rémunéré (chèques service), introduction de service obligatoire à la collectivité, plus grande diversification (gens qui travaillent une partie du temps contre un salaire et exercent encore une activité d'indépendant complémentaire), transformation de paysans indépendants en travailleurs salariés agricoles sous différentes formes. Il est donc nécessaire de faire une « photo » de la structure sociale actuelle et d'esquisser son évolution. Nous donnons ici un premier aperçu général.

2. La structure sociale de notre pays

2.1. Généralités

Un peu plus de 11 millions de personnes vivent dans notre pays. 17 % de la population a moins de 15 ans, 8,8 % a entre 65 et 75 ans et 8,8 % a plus de 75 ans. La proportion de jeunes de moins de 25 ans diminue et le nombre de personnes âgées augmente ; c'est une tendance européenne.

- 7,2 millions de nos compatriotes constituent *la population en âge d'activité*. Ce sont les habitants qui ont entre 15 et 65 ans. La population en âge d'activité est divisée en 3 catégories : la population active, la population active sans travail (au chômage) et la population inactive.

1 Franchisation : un entrepreneur (le franchisé) conclut un contrat avec une entreprise plus grande (le franchiseur) qui lui donne le droit, contre paiement, d'exploiter un commerce sous le nom de la grande entreprise. Pratique qui se rencontre beaucoup dans les chaînes de supermarchés et de restaurants.

- 4,5 millions de personnes en âge d’activité travaillent effectivement et constituent *la population active*. Il s’agit de gens qui travaillent comme salariés (ouvriers, employés, fonctionnaires) et/ou travaillent comme indépendants au moins une heure par semaine.
- 650 000 de nos compatriotes sont *chômeurs* ou *demandeurs d’emploi*. Parmi ces personnes, on compte plus de 100 000 jeunes qui ont terminé leurs études et 300 000 travailleurs licenciés qui, auparavant, travaillaient à temps plein.
- En 2014, la Belgique comptait un million d’*indépendants* (y compris des gens avec un métier d’appoint comme indépendant – indépendant complémentaire – et des pensionnés qui continuent à exercer une activité)².
- Enfin, plus d’un habitant sur quatre entre 15 et 65 ans est *considéré comme non actif*. L’écrasante majorité de ce 1,9 million de compatriotes est formée d’écoliers et d’étudiants, mais aussi de (pré)pensionnés, de gens qui n’ont jamais exercé d’activité professionnelle, et de personnes présentant un handicap.

2.2. Les classes dans la société

Aujourd’hui, notre société est répartie selon un ensemble complexe de classes et couches sociales. Une *petite élite économique* de familles riches constitue la couche supérieure d’euromillionnaires et de propriétaires d’entreprise. Ils possèdent ou contrôlent souvent les grandes entreprises financières et industrielles de notre pays. Viennent s’y ajouter les cadres supérieurs et les directeurs qui gèrent leurs entreprises. Une partie des fonctions supérieures au sein de l’appareil de l’État appartient également à ce groupe.

En face, il y a la classe des travailleurs, l’écrasante majorité de la population qui travaille en échange d’un salaire. La classe des travailleurs a peut-être changé, sa place dans la société est néanmoins restée essentiellement la même : elle constitue le cœur battant du système.

2 Rapport annuel 2014 de l’Institut national des assurances sociales des travailleurs indépendants (INASTI).

Les *indépendants* forment un groupe hétérogène : les indépendants qui ne font pas appel au travail salarié d'autres personnes ; les indépendants qui ont leur propre affaire avec quelques travailleurs salariés à leur service ; les propriétaires de très petites entreprises ou d'entreprises familiales qui ont jusqu'à 10 salariés à leur service.

2.3. La classe dirigeante

Dans le grand capital, nous comptons les actionnaires des multinationales et des grandes entreprises (de plus de 250 travailleurs), lesquelles représentent environ 1 % des entreprises. Dans nombre de ces entreprises, les actionnaires et la direction supérieure coïncident. On estime que 15 000 familles font partie de cet establishment qui, en termes économiques classiques, peut être défini comme la grande bourgeoisie ou le grand capital.³

Les propriétaires des grandes entreprises paient à une couche supérieure de directeurs et d'administrateurs des salaires et des primes très élevés. Dans les statistiques, cette équipe de cadres est assimilée aux autres salariés. Pourtant, ces cadres supérieurs forment une couche spéciale, parce que leur situation matérielle, leur façon de penser et d'agir les rapprochent très fortement du grand capital. Du fait de leurs rémunérations élevées, une partie de ces cadres supérieurs fait elle-même partie de la grande bourgeoisie des actionnaires et des spéculateurs. Leur nombre augmente, et c'est une tendance européenne.⁴

Il existe de nombreux procédés pour cette élite financière d'exercer des pressions et même son contrôle sur les principales fonctions publiques. Au sein du gouvernement, de l'administration, de l'armée, de la police et de la justice, on essaie d'installer un cadre qui, économiquement et idéo-

3 Sur la base d'une étude de « The Global Wealth 2013 », sur les riches qui disposent de plus de 5 millions de dollars et, en multipliant le nombre de grandes entreprises par le nombre de personnes qui y sont actionnaires ou administrateurs, on en arrive à une estimation d'environ 15 000 familles.

4 Une étude de 2000 a calculé le nombre de cadres dans 3 185 entreprises avec au moins 15 cadres et 100 travailleurs et est arrivée à 144 163 cadres.

logiquement, agira en fonction de cette même élite financière. Ces cadres supérieurs eux aussi font partie de l'establishment.

(1) Les multinationales belges et étrangères : les entreprises monopolistes

En ce 21^e siècle, les grandes et très grandes entreprises et chaînes de production contrôlent des secteurs économiques entiers. Elles sont le résultat de la concentration et de l'accumulation du capital. Nous les qualifions d'entreprises monopolistes, parce qu'elles occupent (souvent avec d'autres géants) une position de monopole dans un secteur bien précis. Les entreprises monopolistes internationales sont généralement appelées « multinationales », parce qu'elles sont actives dans plusieurs pays.

Les *multinationales étrangères* actives dans notre pays sont surtout de grandes entreprises américaines, allemandes, françaises et hollandaises. Dans ces entreprises, on compte 46 % de l'emploi dans l'industrie, la classe des travailleurs y crée 58 % de la valeur ajoutée totale⁵, et ces entreprises se chargent de 30 à 40 % des exportations belges. Les multinationales étrangères occupent donc une position dominante qui leur permet de jouer un rôle important dans les rapports de forces en Belgique. Cinq cents entreprises membres de la Chambre de commerce américaine comptent 1 800 implantations en Belgique. Les 50 premières d'entre elles occupent 90 000 personnes. Des entreprises allemandes ont 420 filiales ou participations majoritaires en Belgique. La présence allemande se concentre surtout dans le secteur portuaire, avec des entreprises-clés dans le secteur pétrochimique.

Il existe également des *multinationales belges*. En Flandre et dans la Région de Bruxelles-Capitale, ces entreprises représentent 32 % de l'emploi dans l'industrie et la classe ouvrière y crée 25 % de la valeur ajoutée.⁶

(2) Les grandes entreprises sans position monopoliste

Notre économie compte 513 865 entreprises dont 216 775 employeurs privés. 1 782 d'entre eux sont de grandes entreprises, qui emploient plus

5 J. Konings, *Uittocht uit de industrie onstuitbaar? (Irrépressible extinction de l'industrie?)*, novembre 2012.

6 *Ibidem*.

de 250 personnes en tant que salariés. 292 entreprises (0,13 %) emploient plus de 1000 personnes. 367 (0,17 %) emploient entre 500 et 999 personnes et 1 123 (0,51 %) emploient entre 200 et 499 personnes. Une partie de ces entreprises font partie du capital international ou occupent une position monopoliste. Une autre partie non. Il est nécessaire d'étudier cela de plus près.

(3) Les petites et moyennes entreprises (PME)

Notre pays compte presque un demi-million de PME, mais le terme PME est dans une certaine mesure trompeur parce que c'est un concept qui rassemble des réalités diverses. Il y a des entreprises moyennes de 50 à 249 salariés (et un chiffre d'affaires annuel de moins de 35 millions d'euros), de petites entreprises de 10 à 49 salariés (chiffre d'affaires de moins de 8,8 millions d'euros) et des microentreprises ou très petites entreprises avec moins de 10 salariés (chiffre d'affaires en dessous de 2 millions d'euros).

Les propriétaires des entreprises moyennes appartiennent au monde patronal, mais (le plus souvent) pas aux monopoles qui contrôlent les différents secteurs. Les propriétaires de petites entreprises (entre 10 et 49 salariés) appartiennent au petit patronat.

La catégorie des entreprises de moins de 50 salariés est difficile à cataloguer. Il s'agit d'environ 210 000 sociétés, dont 36 000 petites (de 10 à 49 salariés) et 174 000 très petites (1 à 9 salariés). En Wallonie, elles représentent 97,5 % des employeurs et la moitié du nombre de salariés du privé (300 000). En Flandre, elles représentent 96,5 % des employeurs et 40 % (650 000) des travailleurs. Dans la Région de Bruxelles-Capitale, ce sont également 96,5 % des employeurs et 26 % des salariés (150 000).

Notre recherche future doit examiner s'il faut les évaluer aussi selon d'autres critères. Quelles PME sont dépendantes des grandes multinationales ? Quelles sont celles qui travaillent surtout pour l'exportation ? Quelles sont celles qui travaillent surtout pour le marché intérieur et dépendent du pouvoir d'achat du monde du travail ? Mais aussi : quelles

petites entreprises sont en fait des entreprises moyennes fragmentées pour éviter une délégation syndicale ou pour d'autres raisons ?

2.4. La classe des travailleurs

(1) Les salariés

Vision globale. Nous avons une vision globale de la classe des travailleurs. Une vision qui unit et non une vision qui divise. Qu'il s'agisse des sidérurgistes, des travailleurs de la santé, des enseignants, des chômeurs ou que ce soit dans les chaînes de restauration ou dans le secteur bancaire, il s'agit bien d'une seule classe de travailleurs qui travaillent en échange d'un salaire. Les 4,2 millions de salariés de notre pays se répartissent selon le statut suivant :

Ouvrier ⁸	1 239 006
Employé ⁹	1 730 366
Agent de l'État ¹⁰	796 590
Demandeur d'emploi ¹¹	457 785
Total	4 223 747

Près de 3,5 millions de personnes sont des salariés avec un statut d'ouvrier ou d'employé dans le *secteur privé* (les demandeurs d'emploi y compris).

Traditionnellement, les secteurs économiques sont groupés dans le *secteur primaire* (agriculture, sylviculture, pêche : 24 416 personnes), le *secteur secondaire* (industrie et construction : 713 568 personnes), le *secteur tertiaire* (distribution, transport, horeca, information et communication, banques/assurances, biens immobiliers, services administratifs et logistiques : 1 531 540 personnes) et le *secteur quaternaire* (les personnes employées par l'État ou dans l'emploi soutenu par l'État : 1 132 177 personnes). De ces dernières font partie, entre autres, l'administration

7 ONSS, Emplois salariés 2^e trimestre 2014, pp. 32-33. Ibidem, pp. 32-33.

8 Idem.

9 Ibidem, pp. 32-33/Annexe VII_D_PublicNL_VMed2014.pdf, p. 390.

10 ONEM, chiffres 2012.

publique et la défense (201 581), l'enseignement (373 373) et les soins de santé ainsi que les services sociaux (445 136). Dans les quatre secteurs, un travail productif est effectué, mais pas par toutes les catégories de travailleurs. Une étude ultérieure devrait répertorier tout cela.

L'industrie. En Belgique, 9,5 % de tous les actifs (473 000 personnes) travaillent comme salariés dans l'industrie ou la production industrielle. Très caractéristique est la concentration du nombre d'emplois dans les grandes entreprises. Plus d'un travailleur sur trois (36,6 %) travaille dans une entreprise de plus de 1 000 travailleurs (0,13 % de tous les patrons). Une étude doit encore peaufiner cette analyse.

Les dix branches d'emploi salarié les plus importantes de l'industrie sont l'alimentation (88 762), les fabrications métalliques (53 741), la chimie (40 669), l'assemblage automobile (36 599), la production mécanique (33 112), la fabrication de produits non ferreux (26 746), les métaux (25 809), la production pharmaceutique (25 581), le textile (23 004), les meubles (17 859).

Comme partout sur le continent, la part de l'industrie dans la richesse nationale (le PIB) a fortement diminué au cours des 30 dernières années. C'est le résultat de l'automatisation, de la hausse de la productivité et de la délocalisation. Mais ces chiffres donnent une image erronée, parce que l'on a isolé toute une série d'activités de services de la catégorie « industrie ». Par exemple l'entretien, le transport, la cuisine, la sécurité, etc. Dans l'ensemble des services travaillent aujourd'hui 503 000 salariés, dont une partie sont liés à l'industrie.

Autour de l'industrie gravitent cinq secteurs :

(a) *Transport et logistique.* L'apport des matières premières et des produits semi-finis et le transport des produits finis sont indissociablement liés à la production matérielle. Ce secteur constitue une première strate complémentaire autour du noyau de l'industrie. 3,7 % de tous les actifs travaillent comme salariés dans le transport et le stockage (181 071). Y compris aussi les 34 185 travailleurs des chemins de fer publics.

- (b) *Les services aux entreprises.* Ils constituent une deuxième strate complémentaire autour de la production. Il s'agit d'un éventail très varié de services : comptabilité, entretien, fourniture de repas, fourniture de personnel temporaire, ingénieurs, sécurité, publicité et autres. Ensemble, les salariés de ce secteur représentent 12,4 % de tous les actifs (620 066). Ici, nous comptons aussi les 31 665 salariés actifs dans les entreprises de courrier, dont 13 942 sont agents de l'État à la Poste publique. Comptons également les 21 606 travailleurs actifs dans les télécommunications, dont 5 836 dans l'entreprise semi-publique des communications. Les deux secteurs combinent aussi bien les services aux entreprises que les services destinés au public.
- (c) *Les activités financières et les assurances* constituent une troisième strate. Une étude ultérieure doit faire ressortir quelle est la part des services aux entreprises comparée à celle des services au public. 2,5 % de tous les actifs travaillent comme salariés dans ce secteur (125 351).
- (d) *Le commerce* concerne la commercialisation de ce qui est produit en Belgique et à l'étranger. Dans cette quatrième strate, 9,7 % de tous les actifs travaillent comme salariés (482 634).
- (e) *Les secteurs de l'énergie, de la distribution et du traitement des eaux* sont nécessaires pour toute production. Ensemble, les salariés de ce secteur ne représentent que 0,7 % de tous les actifs, mais ils font certainement partie des secteurs clés importants (33 611).

Le secteur de la construction se charge de la construction d'entreprises, mais également d'habitations particulières. Une étude plus poussée doit montrer quelle est la part des deux. 4,5 % de tous les actifs travaillent comme salariés dans la construction, dans l'exploitation et le commerce des biens immobiliers (223 496). En comparaison avec l'industrie, l'emploi dans la construction est bien plus morcelé.

L'État. Pour l'État travaillent environ 1 million de personnes, quand on compte ensemble tous les pouvoirs publics et tous les statuts. En Belgique, le secteur public comprend principalement les administrations fédérales, régionales, provinciales et communales, l'armée, la justice, la police, les

entreprises publiques (chemins de fer, postes, intercommunales), l'enseignement, les CPAS, etc. Au sein des autorités fédérales et régionales travaillent au total 696 728 personnes, dont 432 329 comme agents de l'État, 44 425 comme ouvriers et 219 974 comme employés. 364 261 autres personnes travaillent dans les administrations provinciales et locales. Tout agent de l'État n'est pas nécessairement nommé. Dans les administrations provinciales et locales, en 2012, on comptait 134 641 statutaires, 167 532 contractuels et 62 088 contractuels subsidiés (APE-ACS).

Les demandeurs d'emploi. Nous comptons l'écrasante majorité des 457 785 demandeurs d'emploi parmi la classe des travailleurs (et donc pas parmi les non actifs). 58 240 demandeurs d'emploi ont moins de 25 ans. 190 998 sont chômeurs depuis plus de deux ans déjà. Les deux sous-groupes principaux de l'ensemble des demandeurs d'emploi sont ceux qui ont perdu un emploi à temps plein (332 176) et les jeunes qui viennent de quitter l'école (100 308)¹¹.

La population non active. La population non active appartient en grande partie à la classe des travailleurs. En 2012, 4,3 millions de personnes (1,8 million d'hommes et de 2,5 millions de femmes) de 15 ans et plus étaient inactives. Elles n'ont pas effectué de travail rémunéré, n'ont pas cherché activement un emploi ou n'ont pas été disponibles sur le marché de l'emploi. Plus de la moitié des inactifs sont pensionnés, prépensionnés ou ont pris leur pension anticipée. 20,5 % de la population inactives de 15 ans et plus est constituée d'écoliers ou d'étudiants, 11,2 % sont des femmes ou des hommes au foyer au foyer, 7,6 % sont des personnes en incapacité de travail et 9,1 % sont des inactifs qui ne font partie d'aucune des catégories précitées.

(2) Les indépendants

Dans les indépendants, il convient de faire la distinction entre les indépendants dont c'est la profession principale (685 495) et ceux qui exercent une profession d'appoint (indépendant complémentaire) (230 970).

11 ONEM, chiffres 2013.

Les indépendants constituent un groupe hétérogène. Cela va des indépendants qui ne font pas appel au travail salarié d'autrui ; en passant par les indépendants qui ont leur propre affaire avec quelques travailleurs salariés ; jusqu'aux propriétaires de très petites entreprises ou d'entreprises familiales employant moins de dix salariés. Les propriétaires de très petites entreprises (ils sont 174 000 dans notre pays) appartiennent donc à la classe moyenne indépendante.

Dans l'ensemble, on distingue cinq types d'activités d'indépendants :

- (a) *Les indépendants producteurs de marchandises* : des artisans producteurs (boulangers, tailleurs, imprimeurs, joailliers, menuisiers, ébénistes, démolisseurs de voitures), des gens de la construction (charpentiers, plafonneurs, maçons, électriciens, chauffagistes, restaurateurs, hommes à tout faire), certaines activités liées au transport (petites entreprises de transport, expédition et services express) et, en partie, le travail de réparation (garagistes, réparateurs d'appareils ménagers, cordonniers) et le travail de nettoyage.
- (b) *Les producteurs de denrées agricoles* : fermiers, horticulteurs, sylviculteurs, éleveurs de volaille et pêcheurs.
- (c) *Indépendants des petits services* : horeca (patrons d'hôtel, de restaurant, de café ; service de restauration et gestion de cantine et réfectoire), divertissement et récréation (exploitants de dancing, de discothèque, de maisons de jeu), tourisme (agences de voyage, exploitants de camping), entretien corporel et esthétique (coiffeurs, salons de beauté, centres de sauna ou de fitness), médiation (familiale ou professionnelle), transfert d'information, formation (de l'auto-école à la formation en informatique).
- (d) *Les professions libérales* : médecins généralistes et spécialistes, dentistes, avocats, consultants (fiscalistes, courtiers, conseillers en assurances, spécialistes de la publicité, bureaux de conseil en marketing, promotion de produits), spécialistes de l'organisation et du management, thérapeutes, journalistes free-lance, traducteurs, artistes, mannequins, photographes, bureaux de comptabilité, gestionnaires de petites agences d'ingénierie et de logiciels informatiques.

(e) *Les petits indépendants du commerce* (épiciers, commerçants au détail, forains sur les marchés, gérants de bazars et de boutiques, antiquaires) *et des métiers de l'argent et des assurances* (petits négociants en devises, sociétés de crédit pour les prêts personnels, gestionnaires de petites entreprises ou bureaux d'assurances).

Les agriculteurs constituent une catégorie à part, dans les indépendants. Contrairement à des pays comme la France, il n'y a en Belgique qu'un petit pourcentage de la population active dans l'agriculture. À savoir : 79 078 indépendants, 22 069 ouvriers et 1558 employés. Depuis trente ans, on observe dans les entreprises agricoles belges une double évolution de la force de travail : d'un côté, il y a une très légère augmentation du nombre de salariés par entreprise (de 1,6 en 1980 à 1,95 en 2012), mais d'un autre côté il y a surtout une part toujours plus importante de force de travail non familiale (de 3,9 % en 1980 à plus de 20 % en 2012).

3. La classe des travailleurs et ses alliés

3.1. Une vision globale de la classe des travailleurs

La classe des travailleurs d'aujourd'hui est très diverse et elle n'est plus depuis longtemps cette énorme masse de gens concentrés dans quelques grandes entreprises, comme dans la majeure partie du 20^e siècle. Mais dans certains secteurs, il est toujours question d'*une concentration de travailleurs*. 54 % de tous les salariés sont employés chez l'un des 1 782 grands employeurs occupant plus de 200 personnes. Ces 1 782 entreprises représentent seulement 0,8 % du nombre total des employeurs. Des analyses détaillées doivent révéler où se produit cette concentration et quelles sont les modifications qu'elle a subies. L'autre moitié des salariés est donc dispersée parmi des dizaines de milliers de petites et moyennes entreprises.

Il y a une *intégration croissante du travail intellectuel et du travail manuel*. Ces dernières années, les technologies de l'information, de la

communication et du transport surtout ont connu un développement fulgurant. Le processus de production exige plus de connaissances technologiques. Ce qui signifie que, dans beaucoup de secteurs, la différence entre ouvriers et employés est devenue tout à fait arbitraire, dans la mesure où ils sont tous impliqués dans la production. Les droits sociaux liés aux deux statuts sont de moins en moins différents.

Le groupe des *salariés à statut d'ouvrier* comprend de plus en plus de contrats et statuts différents. Le nombre de salariés avec un emploi à temps plein à durée indéterminée diminue tandis qu'augmente le nombre de ceux qui ont un travail temporaire ou à mi-temps. Un tiers des jeunes de moins de 24 ans a un emploi temporaire et environ 45 % des travailleuses ont un emploi à temps partiel. Avec les primes d'encouragement pour les emplois à bas salaire, les emplois à part entière sont remplacés par des emplois précaires, et la catégorie des travailleurs pauvres s'agrandit. C'est le cas en particulier pour les salariés d'origine immigrée.

Parmi les *employés*, il existe une grande différenciation sociale¹². Le nombre de postes d'employé de « rang inférieur » augmente. Parmi ceux-ci, beaucoup gagnent souvent moins qu'un salaire moyen d'ouvrier et ne bénéficient d'aucun avantage complémentaire. À côté de ça, il y a les employés de la couche moyenne, qui assurent certaines tâches d'encadrement dans l'entreprise et reçoivent certains avantages en matière de rémunération. Le patronat essaie activement d'amener cette couche à intégrer sa vision du monde, mais, dans le même temps, les tendances à la prolétarianisation augmentent. Enfin, il y a encore la couche supérieure des employés, constituée des cadres supérieurs.

Chez les *agents de l'État*, les statutaires, qui bénéficient d'une sécurité d'emploi et de meilleurs droits à la pension, sont systématiquement remplacés par des contractuels. Nous assistons à une *diversité de plus en plus grande dans les contrats*.

12 Différenciation : processus qui développe des distinctions dans des groupes sociaux.

3.2. La classe des travailleurs et ses alliés dans la classe moyenne indépendante

La classe des travailleurs au sens large est le cœur de notre action. Mais nous ne nous adressons pas seulement à cette classe. D'autres classes et couches sociales dans la société actuelle sont également confrontées à la domination des monopoles, des grands actionnaires et des rentiers. Nous parlons en premier lieu des *couches inférieures de la classe moyenne indépendante* et des *agriculteurs*.

Des couches importantes d'indépendants, de professions libérales, d'artistes et de créateurs sont touchées par la dépendance vis-à-vis des prêts bancaires, par les accords conclus entre les diverses entreprises monopolistes dans le commerce, par la concentration de la production, par la charge des impôts indirects et par le pouvoir d'achat en baisse de la population. Ce qui conduit à une dégradation de la situation des petites entreprises dans la production, le commerce et l'agriculture.

Les indépendants qui emploient entre un et neuf travailleurs, les propriétaires des petites entreprises comptant entre 10 et 49 salariés, font partie du petit patronat de notre pays. Ils ont d'autres intérêts que ceux du grand patronat (ils lui sont parfois carrément hostiles). Ils ont également des intérêts opposés à la politique gouvernementale. La politique gouvernementale en matière de fiscalité, les intérêts notionnels¹³, les mesures de soutien aux grandes multinationales avantagent systématiquement les acteurs les plus importants et les monopoles, au détriment de nombreux petits indépendants. Ces différentes mesures renforcent la concentration et l'accumulation du capital et provoquent la chute de diverses petites entreprises.

Subjectivement, une grande partie de la classe moyenne indépendante poursuit le but de se transformer en une grande entreprise ou un monopole, mais objectivement, cette même formation de monopole les pousse

13 Intérêts notionnels : les sociétés peuvent déduire de leur bénéfice un intérêt fictif (2,74 %) sur leurs fonds propres. La suppression de cette mesure rapporterait 3 milliards d'euros en 2014.

à la faillite. Un groupe restreint d'indépendants se porte très bien (20 % des indépendants prend à son compte 60 % des revenus).

Les professions libérales, par exemple, avoisinent un revenu net moyen de 30 313 euros par an. Mais plusieurs professions indépendantes ressentent toutefois l'impact de la crise. En 2014, les indépendants ont vu leur revenu net diminuer de 4,5 %. En 2012, un indépendant gagnait en moyenne 20 492 euros nets par an. On estime que 70 % des indépendants ont un revenu qui n'est pas plus élevé que celui d'un ouvrier, mais il faut bien sûr examiner de plus près ces situations et comparer ce que sont les chiffres officiels et la réalité. En outre, 16 % des indépendants gagnent moins de 833 euros, nettement en dessous du seuil de pauvreté (973 euros). Les revenus annuels moyens les plus bas se présentent dans les secteurs de services comme les soins de beauté (coiffeurs, pédicure...) avec 12 685 euros, l'agriculture avec 12 427 euros et le commerce avec 19 157 euros. Les indépendants ne peuvent pas compter sur un salaire minimum ou un revenu de remplacement en cas de baisse de revenus. Ils doivent payer eux-mêmes leur sécurité sociale. Dans le cas de longues périodes de faibles résultats de vente, beaucoup d'indépendants ne peuvent pas épargner pour la constitution de réserves destinées à faire face à la maladie, aux aléas de la vie, ni même épargner pour leur pension, parce qu'ils doivent déjà consacrer tous leurs moyens financiers à garder la tête hors de l'eau. En 2012, 83 761 indépendants ont lancé une affaire. 38 026 ont mis la clé sous la porte, dont 7 778 suite à une faillite.

En ce qui concerne les agriculteurs, une augmentation d'échelle ne conduit pas à une amélioration notable de leur revenu moyen – bien au contraire. Selon le rapport annuel 2013 du Boerenbond¹⁴, le revenu moyen d'un agriculteur travaillant à temps plein s'élevait à 23 304 euros en 2014, soit moins de 2 000 euros par mois. À cause des coûts croissants, le revenu de l'agriculteur régresse constamment ces dernières années. Il y a aussi une opposition croissante entre les propriétaires des terrains agricoles et les paysans (spéculation). La politique agricole européenne étrangle les petits fermiers et avantage les grands propriétaires terriens.

14 Organisation représentative des agriculteurs flamands.

Il existe donc une base objective à une convergence progressiste entre la classe des travailleurs, les couches inférieures de la classe moyenne indépendante et les petits paysans.

3.3. Des alliés particuliers : jeunes, étudiants, intellectuels et artistes

Enfin, nous nous adressons à quatre catégories de population qui peuvent se transformer en alliées particulières de la classe des travailleurs dans ce que nous appelons une « convergence progressiste ». Nous voulons continuer à étudier leur composition et leur rôle spécifiques dans la société.

1. *Les jeunes.* (voir la partie *Ambitions positives*, point 1.2. Parti de la jeunesse)
2. *Les étudiants.* (voir également la partie *Ambitions positives*, point 1.2. Parti de la jeunesse) Notre pays compte un peu plus de 450 000 étudiants entre 20 et 29 ans. Surtout la part du groupe entre 25 et 29 ans a fortement augmenté durant cette dernière décennie. Les étudiants forment une couche spécifique dans la société. Les étudiants proviennent de différentes classes, encore que la part des étudiants qui sont issus de la classe ouvrière soit toujours très réduite. Et, après leurs études, les étudiants se répartissent entre différentes classes. Mais, entre-temps, ils forment un monde spécifique en soi. Dans une convergence progressiste nous tendons la main à tous les étudiants qui font le choix de s'engager pour une société socialement juste.
3. *Les intellectuels.* Les intellectuels, très simplement définis comme des gens qui ont eu la chance de suivre un enseignement supérieur, jouent un rôle très important dans un monde complexe et politisé comme le nôtre. Dans un environnement de production de haute technologie, ils jouent un rôle vital dans la recherche scientifique et dans le développement de la production. En même temps, les intellectuels ont conquis, par comparaison avec d'autres couches de la population, une grande place dans les médias. Ils jouent un rôle important comme « faiseurs d'opinion », ou comme porte-paroles de certaines idées. Chaque lutte d'émancipation a besoin d'intellectuels qui choisissent

leur camp, celui de la classe des travailleurs, celui de la convergence progressiste.

4. *Les créateurs artistiques, les artistes, les créateurs culturels.*

